Bertolt Brecht

Me Ti

Livre des retournements

L'Arche

BERTOLT BRECHT

Me Ti
Livre des retournements

Texte français
BERNARD LORTHOLARY

L'ARCHE

Titre original :
Me-ti. Buch der Wendungen
© 1965, Stefan S. Brecht.
Tous droits réservés.

© 1968, 1978, L'Arche Editeur, Paris,
pour la traduction française.

Le *Livre des retournements* a été transcrit en allemand à l'aide d'une traduction anglaise faite à partir du chinois par Charles Stephen. Ce livre ne fait pas partie des classiques de l'antiquité chinoise, bien que le noyau en provienne de Mo Tzu. La doctrine de Mo Tzu, après avoir été presque complètement évincée par les disciples de Confucius, a, au cours du siècle dernier, repris sa place au premier plan, quelques-uns de ses éléments rappelant certains courants de la philosophie occidentale et rendant presque un son moderne. Les chapitres « Sur la musique » et « Sur le comportement » sont du pur Mo Tzu. D'autres chapitres, sans être de Mo Tzu, sont tout aussi anciens. D'autres encore, tout en étant de date récente, sont eux aussi, dans le texte chinois, rédigés dans le style des écrivains anciens. Du point de vue strictement scientifique, des ouvrages comme le *Livre des retournements* ne sont pas sans appeler des réserves. Mais le lecteur qui s'attache moins à l'authenticité qu'au contenu lira ce livre avec profit, en dépit de son caractère éclectique. L'introduction de façons modernes de penser et le choix parfois fort drôle des comparaisons tirées de l'histoire moderne pour illustrer les idées fondamentales d'un vieux philosophe chinois, c'est justement ce qui amusera plus d'un lecteur.

Liste des principaux noms *

Engels : Maître Eh Fu, Fu En, En Fu
Lénine : Mi En-leh
Marx : Ka Meh
Hegel : Maître Hü Yeh, He Leh
Rosa Luxemburg : Sa
Staline : Ni En
Korsch : Ko, Ka Osch
Trotsky : To Tsi
Brecht : Kin, Kin Yeh, Ken Yeh, Kien Leh
Russie : Tsen
Union Soviétique : Su
Allemagne : Ga, Ge-El, Ger
Hitler : Hi Yeh, Hu Ih, Hui Yeh, Ti Hi
Plekhanov : Le Peh
Anatole France : Fan Tse
Feuchtwanger : Fe Hu-wang
Emil Ludwig : Lu

* Cette liste a été reconstituée par l'éditeur.

Sur la discipline et les alliances

A l'époque où Mi En-leh formait son parti, il était très difficile de s'entendre avec lui. Il était très strict sur la discipline. Son maître Le Peh lui disait : « Allié au petit nombre de ceux qui sont prêts à t'obéir, tu ne pourras pas mener les forgerons à la victoire. Les forgerons doivent s'allier à d'autres combattants, car, seuls, ils sont trop faibles ». Mi En-leh répondait : « C'est justement parce que les forgerons ont besoin d'alliés qu'ils doivent observer une discipline très stricte. Quand on veut contracter des alliances, il faut se présenter comme un partenaire très uni, sinon on se laisse absorber ».
C'étaient surtout les travailleurs intellectuels qui se défendaient avec vigueur contre la discipline, dans le parti de Mi En-leh. Mi En-leh disait : « Par être libres, vous entendez avoir part au pouvoir. Par avoir part au pouvoir, vous entendez exercer le pouvoir. Votre pouvoir, vous l'appelez pouvoir de la pensée. Pour l'obtenir, vous êtes prêts à marcher avec les affamés, car c'est là un moyen de conquérir le pouvoir. Mais les affamés veulent le pouvoir pour ne pas mourir de faim, donc un pouvoir bien défini, qui consiste à briser le pouvoir des artisans de la faim. Les affamés ne voient pas d'inconvénient à être soumis à un pouvoir qui écarte la faim en augmentant la puissance combative des affamés. Ils font peu de cas de votre liberté trop libre ».

Sur diverses façons de philosopher

Se tenir en équilibre, s'adapter sans s'abandonner, ce peut être là un but du comportement philosophique. Comme une eau se tient tranquille pour refléter parfaitement le ciel, les nuages et les branches qui la surplombent, et aussi les volées d'oiseaux en mouvement ; comme une toupie se tient immobile tout en tournant, afin de pouvoir demeurer en suspens, animée d'un mouvement uniforme et mêlant agréablement

ses couleurs — de même un être humain peut se chercher une position qui lui permette de refléter le monde, de se montrer à lui et de s'entendre avec lui. Avec quelle netteté le nuage se reflète-t-il dans l'eau ? Quand le fait-il avec le plus de netteté ? D'où vient la branche, dont la naissance ne se reflète pas ? Que fait le vent au-dessus de l'eau, et la vase sous l'eau ? Autant de questions qui se posent. Où la toupie trouve-t-elle sa place, à quel moment mieux qu'à tout autre ? Quelle est sa vitesse optima ? Comment tournent les autres toupies ? Ce sont là des questions philosophiques.
Etudier les philosophies peut être une façon de philosopher. Ce que pensèrent les gens (ou ce qu'ils firent penser) quand ils bâtirent des villes, instituèrent des corps de métiers, montèrent des ateliers, équipèrent des navires, plantèrent du riz, vendirent du riz, firent la guerre à l'intérieur et hors des murs : des villes, il n'est pas question chez eux, ni des corps de métiers, des ateliers, des navires, et pourtant l'on pouvait, en pensant comme ils le faisaient, bâtir des villes, équiper des navires, ou, en bâtissant des villes et en équipant des navires, penser comme ils pensaient. Le fait que les navires et les villes n'apparaissent pas dans les idées montre que la pensée se détache aisément du réel. C'est une propriété de la pensée.

Sur le royaume des idées

Certaines idées de nature ordonnatrice, idées qui mettent de l'ordre dans les idées, peuvent fort bien, dans leur façon de se comporter, se comparer à des fonctionnaires. Faites à l'origine pour servir la communauté, elles en viennent bientôt à la dominer. Elles doivent faciliter la production, mais elles la dévorent. Profitant de certaines contradictions entre les idées, elles s'érigent en maîtres ; pour y parvenir, elles s'attachent aux puissants, et non aux gens utiles.
« Le royaume des idées peut se comparer aux royaumes ordinaires », disait Me Ti avec mépris. « Il y règne la plus détestable oppression. La seule façon de mettre de l'ordre est d'opprimer. Certains groupes parviennent au pouvoir et se soumettent tous les autres. Ce n'est pas le rendement qui décide, mais l'origine et les relations. Les idées utiles sont

contraintes de servir les idées au pouvoir. Celles qui ont réussi à s'emparer du pouvoir tiennent sous le joug toutes celles qui tentent de s'élever à leur tour. Certains rassemblements d'idées rebelles sont jugulés sans ménagements. On peut dire sans crainte que le royaume des idées ressemble point par point à celui où il prend naissance.

« Un énorme ensemble d'idées ne doit son existence qu'aux services que ces idées rendent à leur tour à d'autres ; ce n'est que par rapport à celles-ci qu'elles ont un but. Le système qui sert à les vérifier est foncièrement vicié. Ce sont les relations qui décident.

« Certaines idées n'ont d'autre emploi que de déclarer ce royaume éternel. Elles démontrent nuit et jour qu'il fait partie de la nature et ne saurait être changé. De temps à autre, quand ces idées se sont empâtées et ont blanchi dans le service, on les remplace par d'autres, plus jeunes et plus agissantes. Elles représentent alors l'ordre ancien sous des vocables neufs ».

Protection et exploitation

Dans l'ancien temps, les barons de Wei pressuraient les paysans. Mais venait-il à se produire des incursions de barons voisins, alors, de leur épée, ils protégeaient les paysans contre ces barons. L'exploitation était en même temps une protection, la protection une exploitation, car les valets des barons, prenant leurs quartiers dans les maisons des paysans, faisaient main basse sur ce qui s'y trouvait. Le comportement des barons et des paysans avait quelque chose de contradictoire. Les barons rossaient leurs protégés, les paysans attendaient avec impatience l'arrivée de leurs bourreaux.

L'observation de ces contradictions peut conduire à de bonnes solutions. Quand un nombre suffisant de paysans s'aperçut que les barons, tous autant qu'ils étaient, les exploitaient, mais que cette exploitation même opposait seigneur à seigneur et les faisait même se battre entre eux, ils purent, au lieu de commettre l'erreur de chasser seulement leurs propres barons, aller jusqu'à chasser tous les barons, en profitant de leurs différends concernant le butin. Alors c'en fut fait de l'exploitation.

Sur le cours des choses

To Tsi observait avant le grand bouleversement que les maîtres de forges furent perdus quand ils ne purent plus continuer d'exploiter les forgerons. Les forgerons, qui, pour obtenir par la force de meilleurs salaires, avaient souvent refusé de travailler, faisaient pression — maintenant que les ateliers étaient arrêtés faute de fer et parce que les maîtres de forges craignaient de ne plus recevoir d'argent du gouvernement pour les véhicules de guerre — pour que l'exploitation continuât. Vivre, pour eux, c'était être exploité ; ils craignaient maintenant pour leur vie. Ils se soulevèrent contre les maîtres de forges et les chassèrent en quelque sorte parce que ceux-ci se refusaient à continuer de les exploiter.

Conversation sur Su

Kin Yeh racontait à Ko les débats d'un procès auquel il avait assisté dans le pays appelé Su. Un paysan était venu à la ville pour travailler aux forges. Une famille l'avait accueilli dans son logement, le fils de la maison venant de partir en voyage, laissant ainsi une place libre. Il avait promis de s'en aller quand le fils reviendrait. Mais, quand le fils était revenu, il avait refusé de s'en aller, car il était difficile de se loger. Le service chargé de gérer la maison portait plainte maintenant contre notre homme. Mais le tribunal ne prononça pas à proprement parler de jugement. Il chargea le gérant de chercher un logement à cet homme, et promit de son côté de se livrer à des recherches. Kin Yeh louait le tribunal d'avoir reconnu que quitter un logement devait signifier emménager dans un autre. Ko dit : « Ce serait bien, s'il en était ainsi. Nous aurions alors devant nous un Etat tel que nos maîtres l'ont réclamé. Mais je sais que dans Su un très grand nombre de choses ne peuvent se faire comme l'ont réclamé nos maîtres, aussi je ne crois pas cette histoire. Réfléchis donc aux situations qui en résulteraient si les affaires se traitaient avec un tel laisser-aller ! » Kin Yeh répondit : « Il semble bien qu'elles sont traitées avec un tel laisser-aller. Peut-être aussi en résulte-t-il les situations dont tu parles. Et après ? »

Ko avait dit : « Je ne crois pas cette histoire ». Kin dit : « Je l'ai vu ». « Alors on t'a joué la comédie », répondit Ko avec entêtement. « C'est uniquement à cause de ta présence que l'on a pris cette décision ». Kin dit : « Même si ce n'était arrivé qu'une fois et uniquement à cause de moi, ce serait encore un grand exploit que d'avoir prononcé une sentence si raisonnable. Si tu entendais dire qu'il existe quelque part un homme capable de courir plus vite que tous les autres, mais qui ne le fera qu'en ta présence — cela ne demeurerait-il pas moins un grand exploit ? »

Parabole de Mi En-leh sur l'ascension des hautes montagnes

Quand les forgerons et les paysans pauvres eurent conquis le pouvoir avec l'aide de Mi En-leh, ils ne purent pas tout de suite réaliser tous leurs plans. Leur marche en avant parut se ralentir, et plus d'une fois ils durent même faire quelques pas en arrière. Pour beaucoup, qui le voyaient de loin, ce spectacle était insupportable. Chaque fois que les forgerons, sous l'égide du parti des prolétaires de Mi En-leh, subissaient un échec, ou, pour en éviter un, remettaient à plus tard un projet, les spectateurs poussaient de grandes lamentations, accusant les forgerons de trahir leurs principes et le parti de laisser subsister l'ordre ancien. Ils considéraient les révolutions comme un acte unique, une sorte de saut par-dessus une crevasse, un saut que l'on réussit ou ne réussit pas, et qui, quand on ne le réussit pas, cause la mort du sauteur.

Mi En-leh disait :

« Représentons-nous un homme qui veut escalader une montagne très haute, escarpée et encore inexplorée. Supposons qu'il a réussi, après avoir surmonté des difficultés et des dangers inouïs, à s'élever beaucoup plus haut que ses prédécesseurs, mais n'a pas encore atteint le sommet. Il s'est trouvé dans une situation où il était non seulement difficile et dangereux, mais tout simplement impossible, d'aller de l'avant dans la direction choisie. Il a dû faire demi-tour, redescendre et chercher de nouveaux passages qui, bien que peut-être plus fastidieux, n'en offrent pas moins la

possibilité d'atteindre le sommet. Mais redescendre de cette hauteur, encore jamais atteinte dans le monde, où se trouvait notre alpiniste, représente plus de dangers et de difficultés que de l'escalader : il est plus facile de glisser quand on descend, plus difficile d'examiner l'endroit où l'on pose le pied. A la descente ne préside plus l'exaltation qui régnait lors de l'ascension, alors qu'on allait droit au but. Il est nécessaire de s'encorder, on perd bien des heures à creuser avec le piolet afin de pouvoir assurer la corde. Il faut se déplacer avec une lenteur de tortue, sans cesser de redescendre, en s'éloignant du but et sans voir si cette descente dangereuse et extrêmement pénible aboutira à la découverte d'une voie indirecte qui fasse renaître l'espoir et permette de reprendre plus sûrement, plus rapidement et plus directement la marche en avant, vers le haut, qui mènera au but, au sommet.

« N'est-il pas naturel d'admettre que l'homme qui se trouve en pareille situation connaît, bien qu'ayant atteint une altitude sans précédent, des minutes de découragement ? Et, bien sûr, ces minutes se font plus nombreuses, plus rapprochées et plus pénibles quand il entend venir d'en bas les voix de gens qui, de loin, à l'abri du danger, observent à la longue-vue la dangereuse descente, laquelle ne peut être appelée un « freinage », parce qu'un freinage suppose un véhicule qui a déjà fait l'objet de calculs et d'essais antérieurs, une route bien aménagée, un mécanisme éprouvé à l'avance. Et il n'y a ici ni véhicule, ni route, absolument rien, rigoureusement rien qui ait fait l'objet d'un essai antérieur.

« On entend monter d'en bas les voix de gens qu'emplit une joie maligne. Les uns expriment ouvertement cette joie en criant : « Il va tomber, c'est bien fait pour lui ! Pourquoi se livre-t-il à de pareilles extravagances ? » Les autres s'efforcent de dissimuler leur joie en se comportant à la manière du traître Golovliev *. Ils regardent là-haut, l'air soucieux, et se lamentent : « Hélas ! nos craintes se sont avérées

* Lénine se réfère dans sa parabole au personnage principal de *La Famille Golovliev*, roman de Saltykov-Chtchedrine, Juduschka, le petit judas. Brecht cite littéralement la traduction allemande de cette parabole parue dans la revue *Die Internationale*, cahier 6, du 28-4-1924, p. 234. N. d. E.

justifiées. N'avons-nous pas consacré toute notre vie à l'élaboration d'un plan approprié pour l'ascension de cette montagne ? N'avons-nous pas demandé que l'on différe l'ascension jusqu'à la réalisation complète de notre plan ? Et quand nous combattions si passionnément l'itinéraire que ce fou lui-même abandonne aujourd'hui (regardez, regardez, il recule, il descend, il peine pendant des heures pour revenir de quelques pouces en arrière, et il nous a abreuvés des pires injures quand nous demandions systématiquement de la mesure et de méticuleuses précautions), quand nous condamnions si ardemment l'insensé et détournions chacun de lui prêter aide ou assistance, nous agissions exclusivement par amour pour le grand projet de l'ascension de la montagne et poussés par le désir que rien absolument ne vînt le compromettre ».
Par bonheur, l'alpiniste en question, étant donné les conditions que suppose notre exemple, ne peut entendre la voix de ces « vrais amis » de l'idée de l'ascension, sinon il en aurait eu la nausée. Or la nausée, dit-on, n'aide pas à garder la tête froide et le pied sûr, en particulier aux grandes altitudes.

Sur les guerres éventuelles

Pour ne pas demeurer seul dans les grandes guerres imminentes, Ni En mit à profit la désunion des Etats exploiteurs et conclut des traités avec certains d'entre eux. Mais certains philosophes, qui étaient contre l'exploitation, demandaient aux travailleurs de ces Etats alliés de Su d'entrer sur-le-champ en lutte contre leurs gouvernements et de les empêcher ainsi de faire la guerre aux côtés de Su. Ils disaient que ces guerres étaient elles aussi des guerres d'exploitation. Me Ti dit : « Ces philosophes n'ont rien compris à la *grande méthode* et ils égarent les exploités. Trois fois déjà des perspectives de guerres sont apparues et j'ai remarqué que, les trois fois, bien que la conjoncture fût chaque fois différente, ils ont prêché contre la participation des exploités à la guerre. Ils ne se soucient aucunement des circonstances. Si aujourd'hui une guerre est entreprise contre Su, les exploités doivent se tenir aux côtés de Su. Ils doivent le

faire en faisant obstacle à la guerre contre Su dans les Etats qui luttent contre Su, et en soutenant et désirant la guerre dans les Etats qui luttent aux côtés de Su. Si les Etats qui combattent Su sont vaincus, alors les exploités de ces pays seront libérés. Si les Etats qui luttent aux côtés de Su s'opposent à cette libération, alors les exploités de ces Etats devront combattre leurs gouvernements et s'unir à cet effet avec les exploités des Etats vaincus. Si Su et ses alliés sont vaincus, alors les exploités des Etats vaincus devront se dresser contre leurs gouvernements, affaiblis par la défaite, et poursuivre la lutte en faveur de Su. La prise de position des exploités ne peut de toute façon devenir décisive qu'au cours de la guerre et non à ses débuts. Comment une guerre faite pour la libération des exploités et la défense de Su pourrait-elle nuire à des exploités, quels qu'ils soient ? Une telle guerre est limitée dans ses buts et renferme toutes les possibilités pour les exploités ».

Sur le parti

Mi En-leh disait : « Ne prendre pour règle que sa propre conscience, ne faire fond que sur ses propres idées, rentrer après chaque tentative malheureuse dans son propre trou, donner sans cesse dans toutes les nouveautés, se réserver toujours pour les choses les plus importantes, n'agir que selon sa disposition d'esprit, n'aimer que les dangers, autant de choses possibles en dehors du parti. Ce qu'on peut faire dans le parti, c'est remporter la victoire ».

Mi En-leh disait : « Ne faire fond que sur sa propre force, cela veut dire le plus souvent faire fond, aussi et surtout, sur la force soudaine de gens qu'on ne connaît pas. Ceux qui ne font cas d'aucun des gens qu'ils connaissent font cas le plus souvent de gens qu'ils ne connaissent pas. Sans la masse des inconnus, aucun but ne peut être atteint, mais l'individu isolé ne peut non plus rien atteindre avec la masse des inconnus. Le parti, ce sont des gens que l'on connaît, des gens qu'on peut atteindre et qui, à leur tour, en atteignent et connaissent beaucoup d'autres dans la masse des inconnus ».

Mi En-leh disait : « De même qu'il faut pouvoir faire des

coups de maître, de même aussi il faut pouvoir faire des fautes. Si le chat fait un faux pas et tombe du toit, il faut qu'il puisse retomber sur ses pattes. Une seule faute suffit souvent à perdre un homme seul. Le parti ne se perd pas si aisément. Le parti peut oser davantage, parce qu'une seule faute ne suffit pas à le perdre ».
Les chefs des paysans considéraient l'ensemble du peuple, exception faite des exploiteurs et de leurs valets, comme une unité capable de supprimer l'exploitation. De nombreux ouvriers considéraient que c'étaient les hommes de confiance des grands ateliers qui constituaient une telle unité. Mais Mi En-leh considérait que seul le parti constituait l'unité réellement efficace, l'artisan de l'insurrection. « Les conseils et le peuple, disait-il, ont besoin de l'insurrection pour se former, ils ne sont pas préparés. Le peuple et les conseils ne savent pas tous également et agissent d'après ce qu'ils savent. Le parti sait tout ce qui pouvait s'apprendre et il agit même sans tout savoir (selon les indications d'une minorité) ».
Mi En-leh disait : « Le peuple se développe très lentement et inégalement, il oublie beaucoup et apprend mainte chose fausse. Les individus se développent séparément, ils sont ambitieux et vindicatifs. Le parti se développe de façon constante, accumule les expériences, met des hommes à l'épreuve, fait répéter les rôles et assure la cohésion du tout ».

Sur le parti 2

Le maître Sa enseignait : « La libération survient comme une éruption volcanique ». Le maître Lan Kü enseignait : « La libération s'effectue comme un coup de main ». Mi En-leh enseignait : « Les deux sont nécessaires. Quelque chose qui éclate et quelque chose qui fond à l'improviste ». Dans ses analyses il trouva que de grands troubles étaient imminents, et c'est ainsi qu'il fonda le parti.
Le maître Sa reprochait au maître Mi En-leh de prétendre que le peuple régnait, alors qu'en réalité c'était lui qui régnait sur le peuple. Mi En-leh raconta une histoire : « Je connaissais deux hommes. Ils habitaient la même maison,

mais occupaient des pièces différentes. Le plus âgé dormait dans un lit confortable, le plus jeune sur un matelas de cuir. Le matin, le plus âgé secouait le plus jeune et l'arrachait à son meilleur sommeil, quand il n'était pas encore disposé à se réveiller. Aux repas, le plus âgé retirait souvent au plus jeune ce qu'il aurait le mieux aimé. Si le plus jeune voulait boire, il n'obtenait du plus âgé que de l'eau ou du lait, et s'il se procurait en cachette de l'alcool de riz, le plus âgé le lui reprochait durement devant tout le monde. S'il répondait sur un ton de colère, il devait ensuite en demander publiquement pardon. Dans la matinée, je voyais le plus âgé, à cheval, donner la chasse au plus jeune. Un jour, je demandai au plus âgé des nouvelles de son esclave. « Mais ce n'est pas mon esclave », dit-il, effrayé. « C'est un champion et je l'entraîne pour son plus grand combat. Il m'a engagé pour l'amener à la forme. C'est moi qui suis l'esclave ».

« Pour savoir qui est le maître et qui est l'esclave », disait Mi En-leh, « il est bon de demander à qui profitent le plus les rapports entre l'un et l'autre ».

Quand les forgerons, avec l'aide de Mi En-leh, eurent chassé les maîtres de forges, ils eurent besoin de quelques instructeurs pour leurs ateliers. Les instructeurs, se sachant indispensables, exigeaient que l'on eût pour eux de grandes prévenances. Mi En-leh, qui lui-même, bien que malade et surmené, mangeait peu et chichement, avait coutume de donner aux forgerons ce conseil : « Envoyez à cette vermine les meilleurs poulets et le lait le plus frais ». Et il ajoutait à voix basse et en jetant autour de lui un regard rusé : « et votre plus impatient mépris ».

Sur la pensée

Me Ti enseignait : « Penser est un comportement de l'homme par rapport aux hommes. La pensée s'intéresse beaucoup moins au reste de la nature ; car l'homme va constamment à elle par le détour des hommes. Dans toute idée il faut donc chercher à qui elle va et de qui elle vient, alors seulement on comprend son efficacité ».

Le destin de l'homme

Me Ti disait : « Le destin de l'homme, c'est l'homme ».

Théorie médicale de Kin Yeh

Me Ti racontait : « Kin Yeh a jadis étudié la médecine. Il dit qu'en se fondant sur la *grande méthode* il peut se représenter les choses ainsi : l'expérience a montré que l'on peut, lorsque le corps présente certains symptômes pathologiques, obtenir la guérison au moyen de remèdes qui, dans l'état de santé, provoquent des symptômes semblables. C'est ainsi qu'on peut par exemple guérir des maladies accompagnées de fièvre en usant de remèdes qui provoquent également la fièvre. On peut regarder le corps malade comme un corps qui travaille à sa guérison. Dans le corps une contradiction est intervenue, il tente dès lors, dans la maladie, qui constitue le mauvais côté de la contradiction, de parvenir à un état qui réponde aux nouvelles exigences qui lui sont imposées. Les remèdes qui renforcent ce mauvais côté ramèneraient ensuite la santé, en donnant à ce mauvais côté son plein développement et en l'aidant à triompher ».
Me Ti rapportait de temps à autre cette théorie de Kin Yeh parce qu'elle lui paraissait offrir une bonne image des révolutions.

Temps de malheur

Me Ti lisait l'histoire suivante : Un révolutionnaire s'était chargé d'une mission qui devait lui coûter la vie. En partant, il n'avait pas la force de se tenir droit. « As-tu peur ? » lui demanda son compagnon. Il répondit : « Oui, j'ai peur ». — « Mais pourquoi ne fais-tu pas demi-tour, si tu as peur ? » Il dit : « Ma peur est une faiblesse qui ne regarde que moi, ma mort, elle, est l'affaire de tous ».
Me Ti dit : « Temps de malheur que ceux où l'homme n'a pas le droit de céder à sa peur. Puissent beaucoup d'hommes se mettre en marche pour l'établissement d'un état social où celui qui est en peine pour lui-même soit en peine en même temps pour la société ».

Sur les compromis ou Boire le vin et l'eau dans deux verres

Mi En-leh enseignait ceci sur les compromis : « Les compromis sont souvent nécessaires. Beaucoup de gens entendent par là « mettre de l'eau dans son vin ». On pense que, s'il n'est pas coupé, le vin est indigeste. Ou encore qu'on n'a pas sous la main assez de vin pour étancher sa soif. Je me fais une autre idée des compromis. Je bois dans ce cas le vin et l'eau dans deux verres. Car il est beaucoup trop difficile de séparer après coup le vin de l'eau ».

Sur les inventions

Me Ti disait : « On invente beaucoup au bénéfice des hommes et beaucoup au détriment des hommes. Les inventions faites au bénéfice des hommes sont étouffées, les inventions faites à leur détriment favorisées. Si quelqu'un invente une lampe capable de brûler des dizaines d'années, son invention est achetée par les fabricants de lampes, non pour qu'on fabrique dès lors de telles lampes, mais pour qu'on ne puisse pas en fabriquer. Si quelqu'un invente un bidon qui augmente le prix du combustible et fait que les logements des pauvres sont plus mal éclairés, l'invention est achetée pour être appliquée ».

Sur les travailleurs intellectuels

Les travailleurs intellectuels ont pour objectif d'être nourris par leur intelligence. Or elle les nourrit mieux de notre temps quand elle se livre à des élucubrations nuisibles au grand nombre. Aussi Me Ti disait-il d'eux : « Leur activité me donne du souci ».

Le cours des choses

Mi En-leh enseignait : « Des propositions telles que « la pluie est bonne » ou « la pluie est mauvaise » sont décidément trop courtes.

« Si la pluie dont le jeune blé a besoin pour ne pas mourir de soif tombe trop longtemps, il est noyé.
« Autre exemple : si l'on expose longuement à la lumière une plaque photographique, elle commence par devenir grise, puis noire. Si l'on prolonge encore l'exposition, elle redevient grise.
« Des propositions telles que « l'exposition d'une plaque photographique à la lumière la fait devenir noire » sont fausses ».

Sur les retournements

Mi En-leh enseignait : « L'introduction de la démocratie peut mener à l'introduction de la dictature. L'introduction de la dictature peut mener à la démocratie ».

Sur la thèse de Ka Meh concernant la dépendance de la conscience

Me Ti enseignait : « Le maître Ka Meh dit que la conscience dépend de la façon dont, à chaque moment, les hommes produisent les choses nécessaires à la vie. Il nie que les hommes puissent, dans leur vie intellectuelle, se libérer du point de vue économique plus qu'ils ne peuvent s'en libérer dans la vie économique elle-même. Cela rend au premier abord un son accablant. Mais la simple réflexion qu'après tout toutes les grandes œuvres ont été créées dans ces conditions de dépendance et que, cette dépendance reconnue, elles n'en seraient nullement diminuées, remet toutes choses à leur place. D'ailleurs cette thèse est destinée à perdre un jour non pas certes sa célébrité, mais son importance. Elle a été avancée pour permettre de rappeler, à l'encontre des idées dominant l'époque, qu'elles sont les idées de la classe dominante. Cela devrait limiter leur portée. Quand il n'y aura plus de classe dominante et que la dépendance à l'égard de l'économie ne sera plus ressentie sur terre de façon aussi accablante par la plupart des hommes, la thèse de Ka Meh n'accablera personne non plus ».

Sur le cours des choses

Et je vis que rien n'était tout à fait mort, pas même ce qui est passé de vie à trépas. Les pierres mortes respirent. Elles subissent des modifications et elles en provoquent. Même la lune, que l'on dit morte, se meut. Elle projette de la lumière, celle-ci fût-elle empruntée, sur la terre, influe sur la course de corps qui tombent et cause le flux et le reflux des eaux de la mer. Et quand bien même elle n'effrayerait qu'un seul être vivant en lui apparaissant, mieux, quand bien même un seul être la verrait, elle ne serait pas morte, mais vivrait. Et cependant, je le voyais, d'une certaine manière elle est morte ; si en effet on réunit tout ce qui fait qu'elle vit, ces preuves sont insuffisantes ou mal appropriées, et il faut tout compte fait la dire morte. Car si nous ne le faisions pas, si nous ne la disions pas morte, nous perdrions une dénomination — le mot « mort » précisément — et la possibilité de nommer quelque chose que nous voyons bel et bien. Etant donné cependant, comme nous l'avons vu également, qu'aussi bien elle n'est pas morte, il nous faut penser d'elle l'une et l'autre chose à la fois et la traiter comme une chose en même temps morte et non morte, plus morte toutefois que non morte, une chose à un certain égard privée de vie, privée de vie d'une façon absolument irrévocable à cet égard, mais non à tous égards.

Sotte utilisation des têtes intelligentes

L'écrivain Fe Hu-wang déclara à Me Ti : « Les travailleurs intellectuels restent à l'écart de votre combat. Les têtes les plus intelligentes tiennent vos vues pour fausses ». Me Ti répondit : « Les têtes intelligentes peuvent être utilisées de très sotte façon, tant par le pouvoir que par leurs possesseurs eux-mêmes. C'est justement pour soutenir les affirmations ou les institutions les plus ineptes ou les moins défendables qu'on loue les services des têtes intelligentes. Les têtes les plus intelligentes ne s'appliquent pas à connaître la vérité, mais à connaître les moyens de se procurer des avantages en disant le contraire de la vérité. Elles ne recherchent pas leur propre approbation, mais celle de leur ventre ».

Hostilité des travailleurs intellectuels *(antithétique)*

« Pourquoi les travailleurs intellectuels ne sont-ils pas pour la révolution ? » demandait Fe Hu-wang. Me Ti dit : « Ils prennent position à son endroit non en tant que têtes, mais en tant que ventres. Ils craignent que nous les dérangions dans leur principale occupation, qui est de se remplir le ventre, en les occupant à remplir nos magasins à provisions et nos greniers à connaissances. Ils s'imaginent que l'un empêche nécessairement l'autre. Ils vivent à l'intérieur d'un système producteur de pénurie, ils produisent eux-mêmes la pénurie et craignent la pénurie. Ils voient que seule une petite minorité peut bien vivre, et ne discernent pas que c'est seulement dans le mauvais système actuel que ce bien-être de quelques-uns est le produit de la misère du grand nombre. Ils tiennent ce système pour naturel et inévitable. Ils disent : « Comment la fleur de l'arbre pourrait-elle fleurir autrement qu'elle le fait ? » Et ils oublient qu'après la fleur vient le fruit, qui est quelque chose d'autre, mais de tout aussi naturel ».

Sur les malfaiteurs

Kin Yeh manifestait un certain faible pour les malfaiteurs de l'espèce courante, tels que voleurs, assassins crapuleux, faussaires et auteurs d'actes de violence. Il disait : « Ils enfreignent la règle sans recourir à la motivation que proposent les maîtres pour rejeter la règle, mais en obéissant au même motif : c'est que la faim règne en maîtresse et qu'on peut tirer bénéfice de la violence. On peut dire qu'ils transgressent par intérêt personnel la règle de l'intérêt personnel. Toujours est-il qu'ils violent du même coup les mauvaises lois. C'est ce qui fait que le peuple les aime. Des livres innombrables les glorifient. Ces malfaiteurs ne connaissent pas de solution à ce difficile problème, mais ils en désirent une. Ils sont seuls et ne se dressent qu'en apparence contre la communauté en général, c'est-à-dire contre tous les autres hommes. En fait, ils se dressent

contre une minorité, mais qui sait se donner l'apparence de la généralité. Beaucoup plus dangereux sont ceux qu'ils poursuivent et qui les poursuivent, car ils agissent en bloc quand ils commettent leurs méfaits, et ils les qualifient d'actions morales. Les petits malfaiteurs ont cessé de croire que les hommes puissent agir de façon désintéressée, et, étant donné notre état social, qui fait du désintéressement une forme de suicide et contraint les masses à négliger leur propre intérêt, ce n'est là à vrai dire qu'une marque de bon sens et de réalisme. En tout cas ils sont infiniment plus intelligents que ceux qui croient au désintéressement même chez leurs persécuteurs. Notre époque n'a pas le droit de réprouver les égoïstes tant qu'elle se refuse à instituer des conditions de vie qui fassent de l'acte désintéressé un acte avantageux, j'entends avantageux pour celui qui l'accomplit. Les petits malfaiteurs ne violent que les règles du jeu de l'intérêt. Or ce sont ces règles qui sont le plus à réprouver ».

[Prise en considération de la perspective]

Ka Meh disait : « Si le ver à soie filait pour prolonger sa vie de ver, ce serait un vrai salarié ».

Sur le manque de liberté sous Mi En-leh et Ni En

Quand on eut chassé les maîtres de forges, beaucoup de gens attaquèrent violemment le parti de Mi En-leh sous prétexte qu'il ne régnait pas assez de liberté en Su. Effectivement le parti réprima partout et longtemps la séquelle des maîtres de forges et aussi certaines couches possédantes de paysans, et, pour pouvoir le faire, il avait besoin d'imposer à ses membres une discipline de fer, si bien qu'au sein même du parti semblait régner une grande absence de liberté. Me Ti s'en prit à tous ceux qui déploraient ce manque de liberté en Su, alors qu'eux-mêmes vivaient dans des pays qui n'avaient pas encore chassé les maîtres de leur économie.
Il dit : « J'entends dire que vous aimez mieux vivre là où vous vivez que de vivre en Su. Votre liberté, là où vous vivez, vous paraît plus grande. C'est une singulière liberté !

« Les forgerons de Su ont renversé l'empereur de Su parce qu'il se faisait le défenseur des forges au profit des maîtres de forges. Ils se sont libérés de l'empereur pour se libérer des maîtres de forges. Maintenant ils tentent à leur manière, qui est celle des forgerons, de se libérer de la faim, en développant les forges, sans que les maîtres de forges soient là pour les en empêcher, et en pourvoyant les campagnes de charrues, et ils ont également libéré les campagnes de toutes les forces paralysantes. Ils savent naturellement qu'à la différence des maîtres de forges et des propriétaires terriens, ils ne peuvent être économiquement libres en tant qu'individus, mais seulement tous ensemble. Or ils ont organisé leur émancipation, c'est ainsi qu'est née la contrainte ; contre tous les courants qui menacent la production en grand des biens destinés à tous, on a recours à la contrainte. C'est contre cette contrainte que s'élèvent aujourd'hui les criailleries de ceux qui veulent être individuellement libres dans le domaine de l'organisation et sont le plus souvent libres dans celui de l'économie, comme si c'était une contrainte semblable à celle de l'empereur.
« Ils n'ont pas compris que l'émancipation est une tâche économique et qui demande à être organisée ».

Livre du cours des choses

Au contact de grandes masses humaines la pensée de l'individu se modifie. L'homme politique Si Yeh avait remarqué pour sa part que, devant ses auditeurs, quand ils étaient là en grand nombre, il tenait un tout autre langage qu'il ne s'était proposé de le faire chez lui. Le philosophe Min voyait là une réaction physiologique. Il attirait l'attention sur les battements de cœur qui se produisent chez les orateurs avant qu'ils prennent la parole. De son côté, l'accusé, à la barre, éprouve souvent une certaine difficulté à se défendre d'adopter les idées de ses juges. S'il n'y parvient pas, il se soumet pour ainsi dire lui-même à ses juges, pour la seule raison qu'ils sont le nombre (semblent représenter le nombre).

Le danger dure ordinairement plus que la fuite.

Recherches sur les limites de la connaissance

Me Ti se prononçait contre un excès d'ardeur dans la recherche des limites de la connaissance. Il disait : « Il est très utile d'établir dans les divers domaines les limites de la connaissance, par lesquelles on se sent arrêté, afin de les élargir. Il est bon de savoir jusqu'où peut atteindre notre œil dans l'ordre du grand et du petit, et d'inventer des instruments qui améliorent notre vision. Mais les philosophes, quand ils parlent de la connaissance, vont à la fois plus et moins loin. Ils ne s'intéressent pas au plus ou au moins, mais au tout ou rien. Le maître Eh Fu a dit que l'on peut à coup sûr parler de la possibilité de connaître quand on sait manier les choses. Si l'on sait semer le blé et prédire les éclipses, alors il est permis du même coup de parler de la possibilité de connaître la nature. Ceux qui veulent en savoir davantage veulent au fond en savoir moins, car ils ne veulent pas savoir ce que je viens de dire. Ils veulent, en se servant uniquement de mots, sans recourir à l'expérience, aboutir à une conclusion grosse de conséquences pratiques. Ils n'ont en réalité qu'un dessein : ranger un tas de mots dans un ordre tel qu'avec une sorte de nécessité inéluctable, sans changer le sens des mots employés ni contrevenir à certaines règles logiques, on puisse dire que tout est connaissable ou que rien ne l'est. Le plus souvent ils manifestent un intérêt marqué pour la négative (en un domaine où d'ailleurs cela ne voudrait rien dire), et quand ils ont rangé les mots de telle sorte qu'il reste des choses qui échappent à la connaissance, au lieu de n'accorder à ces choses aucun autre intérêt pour l'homme, ils vont jusqu'à leur attribuer une importance particulière pour sa conduite. En même temps ils affichent un très grand scepticisme, comme des gens à qui l'on n'en conte pas et qui ne se font pas d'illusions, mais avec ce seul résultat qu'ils admettent après cela l'existence d'un Dieu ou d'un Esprit auquel on peut croire aveuglément. Avec tout ce déploiement de doutes et de rigueur scientifique, ils ont toutes les peines du monde à réfuter l'objection des vrais douteurs, qui nient la possibilité d'une influence divine, extérieure au monde, cette influence échappant à toute connaissance. Ils disent : « Si l'homme est incapable de connaître, comment peut-on exiger

des dieux qu'ils soient connaissables ? » Ils affirment que ces considérations ne paralysent pas l'action des hommes ; ils veulent que l'homme agisse alors même qu'il est hors d'état de connaître, et ils font remarquer d'un air supérieur qu'effectivement il ne cesse d'agir. « Pour cette activité, donc pour toute activité humaine, disent-ils en tordant le nez, cette connaissance borgne, incomplète, est pleinement suffisante ». A quoi elle ne suffit pas, c'est ce qu'ils se gardent bien de dire ».

Comparaison de Fan Tse

L'écrivain Fan Tse s'était rendu à un enterrement avec un de ses confrères. Accablé de tristesse à la pensée qu'il ne pourrait plus parler avec le mort et plein d'un sentiment d'horreur devant le spectacle affligeant de la fosse, ce confrère se lança dans les considérations que voici : « Je ne crois pas plus que toi qu'il existe des dieux. Mais pourquoi n'existerait-il pas quelque part une force spirituelle dont l'action s'exercerait dans tout l'univers ? Je ne verrais rien d'absurde dans une telle hypothèse ». Fan Tse dit aussitôt, non sans bonne humeur : « Pourquoi n'existerait-il pas dans la ville de Pin-Tchau, dans la quatrième maison de la rue des Renardes, un monsieur du nom de Lu ? Je ne verrais rien d'absurde dans une telle hypothèse ».

Déclarations du peintre en bâtiments

Quand le peintre en bâtiments déclara : « L'intérêt général passe avant l'intérêt particulier », il sembla à grand nombre de gens qu'un nouvel âge commençait. On pourrait même dire : ce fut justement au grand nombre qu'un nouvel âge sembla commencer, car cette phrase fut interprétée par eux comme si le bien général était le bien du grand nombre et devait passer désormais avant le bien du petit nombre. Ainsi comprise, la phrase avait superbe allure. On s'attendait en général que le peintre en bâtiments eût quelque peine à la mettre en pratique. Mais, comme il apparut bientôt, il s'en tira plus aisément qu'on n'aurait cru. Il n'exigea pas en

effet du petit nombre des gens à l'aise, d'eux seuls, ou d'eux spécialement, qu'ils missent l'intérêt du grand nombre au-dessus de leur intérêt personnel, mais il exigea justement du grand nombre, de chacun de ceux qui le composaient, qu'il mît l'intérêt général au-dessus de son intérêt personnel. L'ouvrier dut renoncer à un salaire correspondant à ses besoins et construire des routes pour la communauté. Le petit paysan dut renoncer à obtenir un bon prix de son bétail et dut le livrer à bas prix à la communauté, etc. La phrase n'eut plus dès lors aussi superbe allure. Il apparut que la nation se trouvait dans une situation où l'on ne pouvait trouver véritablement son avantage qu'en nuisant à autrui, et où cet avantage était d'autant plus grand qu'on nuisait davantage à autrui. Plus les usines étaient grandes, plus grands étaient les bénéfices qu'elles réalisaient. Tout cela subsista, à tout cela la superbe phrase ne changea rien. Ce qu'il eût fallu au grand nombre, en effet, ce n'est pas une belle phrase, mais une transformation du régime de la propriété, qui eût mis les simples particuliers dans l'impossibilité de tirer profit du grand nombre. C'est ce qui serait arrivé si le peintre en bâtiments avait enlevé aux simples particuliers toutes les entreprises, toutes les usines, toutes les maisons de rapport et tous les champs dont on peut tirer profit, pour les donner au grand nombre. Dans une nation qui procède ainsi, l'intérêt de l'individu n'est plus en conflit avec l'intérêt du grand nombre. Plus grand est alors l'avantage de l'individu, plus grand est l'avantage général. Mais dans la nation du peintre en bâtiments, c'est le contraire qui est et reste vrai, en dépit de tous les sermons et de toutes les belles phrases.

[Définition de la pensée]

Me Ti disait : « La pensée est quelque chose qui succède à des difficultés et précède l'action ».

[Sur les philosophes]

Ro demanda : « Veux-tu parler des livres ? La philosophie est-elle le produit de la pensée et se trouve-t-elle dans les

livres ? » Me Ti répondit : « Non, nous négligerons la philosophie et nous parlerons de la pratique philosophique. C'est une chose qu'on voit faire aux gens. Et nous voulons partir du peuple. Le peuple dit : un tel est philosophe, il est mort en philosophe, il parle à sa femme en philosophe, son attitude à l'égard de l'Etat est d'un philosophe ». Ro dit : « Le peuple dit parfois : un tel se perd dans les nuages comme un philosophe, on ne comprend pas ce qu'il dit, il réfléchit à des choses qu'il va chercher on ne sait pas où, il n'est bon à rien ». Me Ti demanda : « Le peuple parle-t-il de ces gens-là avec respect ? » Ro dit : « Non, avec mépris ». Me Ti dit : « Alors nous parlerons nous aussi de ces gens-là sans respect. Retournons aux premiers, dont on parle favorablement. Ils se distinguent des derniers en ce que leur philosophie facilite l'action, permet de faire œuvre utile ».

Sur les étrangers indésirables

Me Ti disait : « L'empereur Ming fit venir chez nous à grands frais des milliers d'étrangers passés maîtres dans les arts inconnus dans le pays. Tout le monde se réjouit de la venue de ces hôtes. L'administration était organisée de telle sorte que les arts n'enrichissaient pas seulement ceux qui les exerçaient, mais aussi les autres.

« De notre temps, on expulse les étrangers et l'on considère comme tels tous ceux dont les ancêtres, à un moment ou à un autre, ont vécu hors de nos frontières, comme si l'on voulait chasser le plus grand nombre possible de gens, et non le moins grand nombre possible. Selon moi, ces gens que l'on expulse ne peuvent pas se plaindre.

« Ils étaient parfaitement d'accord avec un système de lutte à armes inégales, car ils en tiraient avantage, étant plus capables que les gens du pays. Leur expulsion, fondée sur la couleur de leurs cheveux, n'est elle aussi qu'une forme de la lutte à armes inégales.

« Mais, bien sûr, je plains le pays. En admettant que les étrangers aient fait plus de mal que de bien, il n'en est pas moins vrai que tous les gens qui le pouvaient ont fait dans ce pays plus de mal que de bien. C'est que c'est un pays où l'intelligence a recours à la bassesse des moyens, et où

la bassesse des moyens procure des avantages. Si l'intelligence procurait des avantages sans causer de tort à autrui, si la bassesse n'était pas récompensée ni les qualités morales punies, on ne serait pas obligé d'expulser des gens intelligents : on s'efforcerait de les garder ».

Me Ti raconte des histoires de mauvais garçons

Me Ti entendit qu'on disait : « Me Ti se plaît à raconter des histoires de mauvais garçons, et l'on voit bien, quand il le fait, à quel point la ruse et la force des mauvais garçons l'amusent. Est-ce bien ? »
Me Ti se défendit ainsi : « La force et la ruse m'amusent. Si dans votre pays les rusés et les forts peuvent se livrer à des friponneries, je me vois forcé de satisfaire mon goût de la ruse et de la force en racontant des histoires où la ruse et la force sont consacrées à des friponneries. Il dépend entièrement de vous d'obtenir de moi que je me corrige sans être obligé de renoncer à mon plaisir ».

Intérêt des travailleurs intellectuels à la révolution

Fe Hu-wang demanda : « Quel intérêt, en dehors de l'intérêt général, les travailleurs intellectuels ont-ils à la révolution ? » Me Ti répondit : « Prenons les médecins. Chacun sait qu'il y a trop de médecins pour qu'ils gagnent bien leur vie, mais trop peu pour que la population soit bien soignée. Beaucoup de médecins ont peu de travail, et cependant ils sont obligés de faire tenir leurs études dans un espace de quelques années, de les terminer en hâte et d'une manière superficielle. Ceux qui gagnent le moins sont ceux qui ont le plus de malades, car la plupart des malades sont pauvres. Ce sont les pauvres qui sont le plus exposés aux maladies et qui sont le plus mal soignés. Leurs médecins n'ont pas le temps de se tenir au courant. Ils sont si occupés, avec leurs mauvaises méthodes, qu'ils n'ont pas le temps d'en étudier de meilleures. Ce sont les marchands de produits pharmaceutiques qui ont le dernier mot quand il est question d'utiliser un remède. Souvent on ne prescrit pas aux

malades le meilleur remède, mais le plus cher. Et, ce qui est plus grave, les médecins ne peuvent rien faire pour prévenir les maladies. Ils n'ont d'influence sur l'Etat que là où ils peuvent faire gagner de l'argent aux exploiteurs ; cela peut se faire au moyen de mesures utiles au public, mais tout aussi souvent ou plus souvent au moyen de mesures qui lui sont nuisibles. Les médecins disent que sur la table d'opération tous les hommes sont égaux à leurs yeux. On leur livre le malade dans un état qui n'est pas son état ordinaire : c'est alors un corps nu, sans emploi, sans passé ni avenir définis. On ne supprime pas la cause de sa maladie, mais au mieux l'effet de cette cause, c'est-à-dire la maladie. « C'est en temps de guerre qu'apparaît le mieux la position des médecins. Ils ne peuvent rien alors pour empêcher la guerre, ils ne peuvent que racommoder les membres fracassés. Et la guerre ne cesse de régner dans nos villes ».

Exploitation de la terre et des hommes

Mi En-leh disait : « Jadis un homme ne pouvait exploiter la terre qu'en se servant pour cela d'autres hommes. Aujourd'hui l'exploitation de la terre est devenue plus facile. A l'heure actuelle, cet homme-là se sert de la terre pour exploiter d'autres hommes ».
Mi En-leh disait : « La suppression de l'exploitation des hommes dépend des facilités que l'on a pour exploiter la terre. Si l'on avait supprimé l'exploitation des hommes à une époque où l'on avait encore de très grandes difficultés à exploiter la terre, la faim et la mort en seraient résultées. Aujourd'hui la faim et la mort nous attendent si l'exploitation des hommes n'est pas supprimée. Ceux qui possèdent les instruments de production et qui louent la main-d'œuvre en sont venus, pour pouvoir exploiter les hommes, à réduire l'exploitation de la terre ».
Ceux qui disent : « Si l'exploitation de l'homme pouvait être supprimée, il y a longtemps déjà qu'elle l'eût été » sont dans l'erreur. Elle a toujours été pesante, mais il n'a pas toujours été possible de la supprimer.

Exploitation de la terre et des hommes

Me Ti disait : « Avant que fût venu le maître Ka Meh, on croyait que la richesse provenait de l'exploitation du sol. Le maître Ka Meh enseigna que la richesse provient de l'exploitation de l'homme. Ce n'est pas la forêt qui rapporte, mais les hommes qu'on y amène pour qu'ils l'abattent. Ce n'est pas le coton qui donne des bénéfices, mais les hommes qui le cueillent, le filent et le tissent. La forêt et le coton sont les instruments au moyen desquels on tire de l'argent des hommes. (Ce système conduit à une exploitation sans cesse grandissante de l'homme, et d'autre part à une exploitation sans cesse plus réduite du sol) ».

Me Ti disait : « Selon Ka Meh, voici ce qu'il en est des métiers à tisser : quand on perfectionne les métiers, cinq ouvriers travaillant à un seul métier peuvent tisser cent fois plus de drap qu'auparavant. Mais ce n'est pas cette augmentation de la quantité de drap qui rapporte, mais bien les cinq ouvriers. La raison en est la suivante : chaque chose ne rapporte qu'autant qu'il a fallu, au moment où on l'a produite, de temps de travail pour la produire. L'homme qui achète le métier à tisser achète aussi des ouvriers, ou plutôt il achète leur force, et cela pour des journées entières de travail. Le métier à tisser, le coton, l'atelier, l'huile et la main-d'œuvre coûtent autant qu'il a fallu, au moment où on les a produits, de temps de travail pour les produire. De même, le drap produit au moyen du métier à tisser, du coton, de l'atelier, de l'huile et de la main-d'œuvre ne rapporte qu'autant qu'il a fallu, au moment où on l'a produit, de temps de travail pour le produire. D'où peut alors venir le gain, si tout coûte autant qu'il rapporte ? Le gain provient de ce que, de toutes les choses nécessaires à la production du drap, la main-d'œuvre est la seule qui soit extensible. Ce qui est nécessaire pour produire la force voulue pour une journée de travail (la nourriture, le logement, les vêtements dont le travailleur a besoin chaque jour pour pouvoir travailler) coûte moins cher que ce qu'on peut en tirer. Car les besoins du tisserand n'augmentent guère selon qu'il travaille une heure ou une journée. Aussi sa force est-elle la marchandise qui rapporte le plus ».

Faire sa tâche et laisser la nature faire la sienne

Dans le pays de Tsen une lutte farouche opposait plusieurs groupes. Mi En-leh se rangea aux côtés des forgerons, car il croyait que seuls ils étaient capables d'assurer l'avenir du pays. On pouvait leur demander les plus grands efforts, et leurs efforts étaient au plus haut point utiles à tous les autres hommes.

Il disait : « Si les paysans sont seuls à redoubler d'efforts, la moisson n'en sera accrue que dans une faible mesure. Si en revanche les charrues sont livrées en nombre suffisant, les résultats obtenus seront considérables ». Il y avait en effet à cette époque deux sortes de charrues. Les unes étaient en bois, à l'ancienne mode, les autres, plus récentes, étaient en fer, et elles étaient forgées dans de grands ateliers appartenant à de puissants patrons. Mais de ces charrues en fer il n'existait qu'un nombre relativement restreint. Elles coûtaient cher et ne pouvaient être utilisées avec profit que sur de grandes superficies et à l'aide de chevaux. Les simples charrues en bois, au contraire, pouvaient être fabriquées et tirées par les paysans eux-mêmes. Elles ne traçaient sur le sol que des sillons très superficiels. Ces charrues étaient utilisées par les paysans pauvres. De plus ceux-ci avaient si peu de terre que cette terre ne suffisait pas à les nourrir. Ils étaient souvent obligés de travailler en outre comme salariés dans les grands domaines. De nombreux fils de paysans s'en allaient en ville demander du travail dans les grandes forges et autres ateliers. Mais une partie seulement de ceux que la terre ne nourrissait pas était nourrie par les villes. Le commerce des charrues était enfermé dans d'étroites limites. D'abord, les grands domaines étaient en petit nombre, ensuite, les maîtres de forges devaient maintenir à un niveau élevé le prix des charrues. Ils augmentaient leurs bénéfices non pas en augmentant le nombre des charrues vendues, mais principalement en exploitant davantage les ouvriers. La désertion ininterrompue des campagnes par les jeunes paysans pauvres faisait qu'on trouvait toujours à bas prix de nouveaux compagnons-forgerons. Il régnait parmi eux une grande misère.

Aidés par Mi En-leh, les forgerons chassèrent les maîtres de forges et s'emparèrent du pouvoir.

Lors de l'expulsion des maîtres de forges, les paysans pauvres avaient soutenu les forgerons ; alors les forgerons les aidèrent à chasser les grands propriétaires. Les paysans pauvres se partagèrent aussitôt la terre ainsi conquise.
Avant d'accéder au pouvoir, Mi En-leh avait enseigné qu'il fallait avant tout pourvoir tout le pays de charrues en fer. Et beaucoup avaient compris qu'il avait l'intention de supprimer d'emblée totalement les petites propriétés. Cependant, quand, de concert avec les forgerons, il eut pris le pouvoir, il fit le contraire. Il laissa la terre aux paysans pauvres, comme il laissa les ateliers aux compagnons-forgerons, attribuant à chacun autant de terre qu'il en pouvait cultiver par ses propres moyens. Par là il augmenta encore considérablement le nombre des lopins de terre trop petits pour l'utilisation de la charrue en fer. Seuls quelques grands domaines furent pris en gestion par lui-même et par ses disciples.
Le philosophe Sa fit de violents reproches à Mi En-leh. Il disait : « Mi En-leh est comme tous les autres. Le pouvoir affaiblit la mémoire ». Et : « Celui qui est arrivé oublie beaucoup ».
Mi En-leh répondit : « J'ai enseigné, maintenant ils apprennent. Ils ont écouté, maintenant ils font l'expérience ».
Mi En-leh riait de tous ceux qui croyaient qu'on pouvait en un jour, par décret, mettre fin à une misère millénaire, et il allait son chemin.
Bientôt la situation fut la suivante. Les forgerons, après avoir chassé leurs oppresseurs, produisirent autant de charrues en fer qu'ils le purent, sans s'inquiéter du prix qu'ils pouvaient en tirer. Les propriétaires terriens avaient eux aussi été chassés et leurs terres étaient gérées maintenant par l'Etat ou par les innombrables petits paysans isolés. Parmi les paysans il s'en trouvait qui avaient à peu près assez de terre et aussi des chevaux pour tirer la charrue. Pour eux, il n'était pas encore indiqué d'acheter des charrues en fer, parce que leur terre était trop petite pour cela. Les paysans tout à fait pauvres n'avaient pas de chevaux et avaient faim. Ils durent de nouveau aller trouver ceux qui étaient plus à l'aise et travailler chez eux pour un salaire ou pour se faire prêter des chevaux. Ils furent bientôt de nouveau très mécontents. Leur haine se retourna contre les

paysans aisés.
Mi En-leh ne fit rien pour étouffer cette haine ; bien au contraire, il l'attisa. Les forgerons envoyèrent dans les campagnes des gens qui firent de la propagande pour les charrues en fer. Ils conseillèrent aux paysans pauvres de s'associer en aussi grand nombre que possible et de mettre en commun le plus de terre possible, afin que l'utilisation d'une charrue en fer fût rentable. A ceux qui les suivirent ils envoyèrent les charrues en fer à crédit. Mais aux paysans isolés plus aisés ils n'accordèrent aucun crédit et ne leur envoyèrent les charrues qu'après de longs délais. « Les paysans pauvres et nous, nous allons de pair », disaient-ils tranquillement ; « nous autres forgerons, nous ne possédons pas non plus chacun notre propre étau ; on ne pourrait pas sans ça fabriquer de charrues ».
Le mot d'ordre de Mi En-leh était : « Vous vouliez la terre pour avoir le blé ; dessaisissez-vous maintenant de la terre pour avoir le blé ». Ce qui voulait dire : « Si vous remettez les lopins de terre qui vous appartiennent, vous obtiendrez davantage de blé ». C'était vrai.
Bientôt se constituèrent des domaines gigantesques, plus grands que les domaines seigneuriaux de jadis. Au bout d'un certain temps, les paysans aisés durent à leur tour se joindre à ces exploitations, car ils ne parvenaient plus à trouver de main-d'œuvre salariée ; en outre, leurs champs donnaient peu de blé, les vieilles charrues en bois ne traçant pas de sillons assez profonds. Ainsi Mi En-leh avait réalisé son programme en faisant sa tâche et en laissant la nature faire la sienne.

Ceux-là peuvent être nuisibles qui se plaignent de certains maux sans en spécifier les causes, qu'on pourrait supprimer

Certes, on ne saurait empêcher personne de déplorer ouvertement les maux qui sont inévitables. Car souvent ils ne semblent tels qu'à celui qui les déplore, et en les déplorant à haute voix il donne plus de force au travail et au parti de ceux qui savent comment les supprimer. Seulement il

ne faut pas que leur nature apparemment inévitable le désole, sinon ses plaintes découragent ceux qui souffrent de ces maux et fournit un appui à ceux qui sont la cause de ces souffrances. Si par exemple ces souffrances ont pour source un certain régime de la propriété et qu'on les déplore en les présentant comme inévitables, « liées à jamais à cette vallée de larmes », ces plaintes donnent aux détenteurs de la propriété, cause de ces souffrances, l'apparence, fort bien vue d'eux, de forces naturelles, ils deviennent la neige de ceux qui ont froid, le tremblement de terre de ceux sous les pieds de qui le sol vacille, de grandes forces naturelles inévitables, que l'on ne peut empêcher d'agir.

Difficulté de reconnaître la violence

Beaucoup sont disposés aujourd'hui à combattre la violence dont on use contre ceux qui sont sans défense. Mais sont-ils capables de reconnaître la violence ?

Certains actes de violence sont faciles à reconnaître. Quand, à cause de la forme de leur nez ou de la couleur de leurs cheveux, des hommes sont foulés aux pieds, l'acte de violence est évident aux yeux de la plupart des gens. De même, lorsque des hommes sont enfermés dans des cachots où l'on étouffe, on voit là l'œuvre de la violence.

Mais nous voyons partout des gens qui ont l'air aussi mal en point que si on les avait passés par les baguettes, des gens qui à l'âge de trente ans ont déjà l'air de vieillards, sans que cependant aucune violence soit visible. Des gens habitent d'un bout de l'année à l'autre dans des trous qui ne sont pas plus accueillants que des cachots, et ils n'ont pas plus la possibilité d'en sortir que s'il s'agissait de cachots. Il n'y a pas, il est vrai, de geôliers devant les portes.

Ceux qui subissent cette forme de violence sont infiniment plus nombreux que ceux que l'on bat tel ou tel jour, ou que l'on jette dans tel ou tel cachot.

Prudence dans la conservation des expériences

Me Ti disait : « Le plus souvent nos expériences se transforment très vite en jugements. Ces jugements, nous en gardons le souvenir, mais en les confondant avec les expériences. Naturellement des jugements ne sont pas aussi sûrs que des expériences. Il faut une technique bien définie pour tenir frais le souvenir des expériences, de façon à pouvoir sans cesse y puiser de nouveaux jugements ».

Me Ti disait de cette forme de connaissance qu'elle est celle qui ressemble le plus aux boules de neige. Celles-ci peuvent constituer de bonnes armes, mais on ne peut pas les garder bien longtemps. Elles ne tiennent pas non plus par exemple dans la poche.

De Mi En-leh, beaucoup disaient qu'il avait été un grand praticien, et Le Peh un grand philosophe. Me Ti disait : « L'action pratique de Le Peh a montré qu'il n'était pas un grand philosophe, l'action pratique de Mi En-leh a montré qu'il était un grand philosophe. Mi En-leh faisait preuve d'esprit pratique en philosophie et d'esprit philosophique dans la pratique.

Avant de fonder le parti, Mi En-leh prit part à des discussions générales. Quand les avis furent suffisamment harmonisés et les préparatifs suffisamment avancés, il se moqua de ceux qui continuaient de se livrer à des discussions générales, et se tourna tout entier vers l'organisation du parti. Mais toujours revenaient des moments où les problèmes semblaient encore obscurs, où les avis, encore éloignés de la tâche quotidienne (bien que leur expression constituât elle-même une tâche quotidienne), étaient un sujet de désaccord, et Mi En-leh prit part une fois de plus à des discussions générales. C'était obéir à un souci purement pratique. Tandis que d'autres observent la vie pour en tirer une moisson d'idées, c'est pour en faire bénéficier la vie que Mi En-leh s'intéressait aux idées. Si l'on admet que le philosophe vit pour la philosophie, dans ce cas seulement on peut dire que Mi En-leh n'était pas philosophe ; mais admettre une telle chose ne lui paraissait pas à lui-même être d'un philosophe ».

Me Ti disait : « On peut s'élever jusqu'aux généralisations comme l'oiseau qui fuit le sol parce qu'il y fait trop chaud,

et comme l'épervier qui prend de l'altitude pour guetter le lapin sur lequel il va fondre ».

Sur la plus petite unité *

Kung renvoyait à la famille. Me Ti disait : « Cela pouvait être valable dans l'ancien temps. Les familles défendaient leur propriété les unes contre les autres. Où trouver aujourd'hui une telle propriété ? Le père possédait toute l'expérience, car il était seul à décider. Aujourd'hui il n'a fait que recevoir des blessures, il n'a donc que des cicatrices, et les jeunes en ont eux aussi. Ils subissent les mêmes coups que le père, mais ailleurs, car ils travaillent hors de la maison paternelle. Jadis le père pouvait les aider. Aujourd'hui il en est devenu incapable ».

Me Ti, dans ses leçons, disait de la plus petite unité : « Elle naît sur les lieux de travail, ou bien là où l'on cherche du travail. Elle met en commun toute l'expérience qu'on peut avoir du monde environnant. Elle est plus intelligente que tous ses membres. Le parti ne se compose pas d'individus isolés, mais des petites unités. Si le parti le décide, ces petites unités peuvent se scinder, mais, aussitôt après, leurs différentes parties cherchent à former de nouvelles unités. L'individu est fort en tant que partie de la plus petite unité ».

Kung disait : « La famille n'est pas le fait du hasard. Les autres associations sont le fait du hasard ». Me Ti disait : Cela a pu être vrai dans les temps anciens. Aujourd'hui n'est-ce pas par hasard que telle femme choisit tel homme pour avoir des enfants ? Si ce n'est pas par hasard, c'est seulement parce qu'il existe des groupements sociaux à l'intérieur desquels hommes et femmes se rassemblent. Les disciples de Kung disent : « Les hommes ne font du butin que pour certains autres êtres humains, non pour tous les autres ». Je vois partout des hommes travailler pour certains autres hommes, mais je ne m'en réjouis pas. Je voudrais les voir travailler pour eux-mêmes. Les plus petites

* Tau Ming, plus petite unité indivisible, en anglais : « cellule ». Les fédérations avaient ces Tau Mings pour plus petite unité.

unités n'ont pas besoin de mettre dans un bas de laine ce que gagne chacun de leurs membres. Elles luttent en faveur des salaires et contre la thésaurisation. Kung dit que les enfants doivent aimer leurs parents. Mais l'amour ne se commande pas, et pourquoi serait-ce justement ses parents qu'on devrait aimer ? Les membres des plus petites unités n'ont que faire de s'aimer ; ils doivent aimer seulement le but commun. Les familles ont pour elles la durée, mais les plus petites unités sont le mouvement ; elles servent à unir, les familles servent à séparer ».

Sur la responsabilité

Me Ti entendit que l'on disait : « Dans notre pays, on ne peut tenir quelqu'un pour responsable de tout ce qu'il fait. Nous ne pouvons pas juger un homme sur ses actes. Il arrive que quelqu'un soit amené à faire quelque chose de mal sans que nous puissions pour cela le traiter de criminel. Nous donnons abri à des voleurs pour qu'ils échappent à la police, car souvent c'est la faim qui les pousse à voler. De plus d'un délinquant on doit dire : « Il ne pouvait pas faire autrement ». Nous nous en tenons à notre point de vue : on ne peut demander l'impossible à personne ».
Me Ti dit : « Cet homme que vous considérez avec indulgence semble posséder peu de chose. Moins que vous ? Ou bien vous et lui, possédez-vous moins que d'autres ? Vous devez vivre dans un triste pays. Que faites-vous pour l'améliorer ? » Mais après un instant de réflexion il ajouta : « Votre conduite me semble de moins en moins satisfaisante. Vous vous donnez l'apparence de parler des malheureux. Soit, vous pousseriez l'obligeance, quand ils sont dans le dénuement, jusqu'à leur accorder le droit de recourir à la violence. Mais peut-être voulez-vous parler aussi de ceux qui sont responsables de la misère ? Ils ne peuvent pas faire autrement, voulez-vous dire sans doute. Dans ce cas, il faut laisser les tigres circuler librement, car s'ils tuent c'est seulement parce qu'ils ne peuvent pas se nourrir d'herbe. Je vois qu'à vos yeux les juges eux-mêmes sont innocents, eux qui, ayant à juger ceux que vous leur cachez parce qu'ils ont volé par besoin ou incité les autres à la

violence afin de supprimer la misère, qui ne vient pas du ciel mais des hommes, se croiraient tenus sans cela de les condamner parce que la loi l'ordonne, la loi qu'ils doivent appliquer sous peine de mourir de faim. Voilà des gens qui vivent de leurs usines, amoncellement d'outils sans lesquels d'autres hommes ne peuvent travailler. Ces gens vivent de ce qu'ils gagnent en prêtant leurs outils, contre d'énormes redevances, afin que d'autres puissent travailler, mais, sous prétexte que leurs pères les ont voués à cette vie, peut-on dire qu'ils soient innocents ? Et bien qu'ils passent pour tels et ne puissent être tenus de rendre des comptes, c'est pour eux que les autres meurent de faim. Ils ont la conscience tranquille et devraient avoir mauvaise conscience, mais vous les traitez comme des gens qui ont bonne conscience, parce qu'ils font du bien. Pour le dire d'un mot, cette façon de voir les choses ne résout rien.
« Ce n'est pas la faute du tigre s'il mange de la viande, mais ce n'est pas la mienne non plus », dit Me Ti.

On ne devrait pas, dans un pays, avoir besoin d'une moralité particulière

Quand un plan de campagne est mal conçu, son objectif trop ambitieux pour les armées dont on dispose, son exécution défectueuse, il faut que les soldats fassent preuve d'une bravoure particulière. Par le vertueux déploiement d'une bravoure particulière, ils doivent atteindre le but que la sottise des généraux est incapable d'atteindre.
Il en est de même de la moralité. Le pain et le lait coûtent cher, et le travail rapporte peu ou fait défaut. Alors les pauvres doivent faire preuve de qualités morales particulières et ne pas voler. Dans de telles situations, on entend dire que les gens nantis sont pour la moralité et ne volent pas et même poursuivent ceux qui, dans leurs propres rangs, se sont rendus coupables de vols manifestes. Ne sont-ils pas, comme on voit, pour la moralité, puisqu'ils poursuivent ceux qui ont volé ? Il ne faut pas dire qu'ils sont pour la moralité ; car chaque situation comporte ses lois morales particulières qu'il faut observer avant tout et pour l'observation desquelles on a le droit d'écarter celles qui ont cours ail-

leurs et qui dans le cas présent constitueraient des obstacles. Et dans une situation du genre de celle que nous avons décrite, celui-là seul peut dire qu'il est pour la moralité qui veille à ce qu'on n'ait pas besoin d'une moralité particulière — en faisant que les denrées soient abordables.
Il devrait être unanimement admis que tout pays où l'on a besoin d'une moralité particulière est un pays mal administré.

La vertu de justice

Il y a des Etats où l'on prône trop la justice. Comme on peut le présumer, il est particulièrement difficile dans de tels Etats de pratiquer la justice. Aussi beaucoup de gens s'en vont-ils, parce qu'ils sont trop pauvres et trop désavantagés pour pouvoir être justes ou pour entendre par ce mot de justice autre chose qu'une assistance dont ils bénéficieraient. Mais cette justice, que l'on demande pour soi-même, n'a guère cours. Ces opprimés passent rarement pour être les amis de la justice, il leur manque le désintéressement. Or il leur manque parce que précisément ils vivent eux-mêmes dans l'indigence et l'oppression. La justice des autres, inversement, les fait soupçonner de n'être que momentanément rassasiés ; de se soucier déjà, par suite, des semaines ou des années à venir. D'autres craignent, pour l'état de choses qui leur garantit en permanence la satisfaction de leurs besoins, la révolte de ceux que l'on traite injustement. D'autres encore se font les défenseurs des droits de ceux qu'ils désirent eux-mêmes exploiter.
Dans les pays bien administrés, on n'a pas besoin d'une justice particulière. Le juste y est dépourvu d'injustice, comme le plaignant de grief. Dans ces pays on entend alors par justice quelque chose d'inventif, un procédé fécond qui concilie les intérêts de gens différents.
Un acte de justice se remarque. Il revient cher. Il coûte gros au coupable ou aux siens.

Détruire, ce qui veut dire apprendre

Quand les forgerons de Su eurent chassé leurs maîtres et se furent emparés du pouvoir, le pays prit un prodigieux essor. Les forges ne cherchèrent plus à s'enrichir aux dépens de ceux qui utilisaient le matériel qu'elles produisaient, et elles l'expédièrent en grandes quantités partout où l'on travaillait. Comme le maniement du nouveau matériel exigeait un apprentissage, une grande partie fut détruite. Il s'éleva bientôt des voix pour dire qu'il serait mieux de commencer par enseigner à s'en servir et de l'expédier seulement après. Ni En, le disciple de Mi En-leh, s'opposa à ce qu'il en fût ainsi. Il dit : « C'est une bonne façon d'apprendre que de détruire ce qui vous appartient ». (Par « bonne », il entendait « rapide », car le pays manquait de temps.)

Un jour, les forgerons expédièrent aux bûcherons de la frontière la plus lointaine, lesquels avaient jusqu'alors abattu les arbres à la hache, de nouvelles scies d'une très grande puissance. Les bûcherons ne croyaient pas à ces scies. Toujours est-il qu'ils se mirent à couper à la scie des arbres minces, à bois tendre. La lame entra comme dans du beurre. Ils furent surpris et choisirent de plus gros arbres à bois tendre. Ayant obtenu là encore un succès, ils s'attaquèrent à des arbres minces à bois dur, puis à de gros arbres à bois dur. La lame continuait de s'enfoncer sans peine. Alors les bûcherons furent pris d'une sorte d'ivresse. Ils traînèrent jusque là des souches provenant de très vieux arbres et y appliquèrent la scie. Elle ne pénétra plus aussi facilement et chauffa beaucoup, mais réussit à débiter aussi les souches. Hors d'eux-mêmes, ils appliquèrent la scie à une énorme pierre. Alors elle se brisa, naturellement.

Très ennuyés, quelques-uns d'entre eux se rendirent auprès de Ni En pour demander une nouvelle scie. Ils lui expliquèrent tout confus de quelle façon la scie avait « crié » et volé en éclats.

« N'est-il pas venu avec la scie des gens chargés de vous apprendre à la manier ? » leur demanda Ni En en souriant.

« Bien sûr », dirent-ils, « ça nous revient maintenant ».

« N'ont-ils pas crié ? » demanda Ni En.

« Pas si fort que la scie », dirent les bûcherons.

Ni En dit : « Vous aurez de nouvelles scies. Vous nous plaisez. Nous n'aurions jamais inventé de scies capables de scier les souches des arbres les plus durs si nous n'avions pas, comme vous, cherché à aller toujours plus avant sur le chemin de l'impossible ».

Sur le langage gestuel en littérature

Me Ti disait : « L'écrivain Kin Yeh peut revendiquer le mérite d'avoir renouvelé la langue littéraire. Il s'est trouvé à ses débuts devant deux façons de s'exprimer : l'une, stylisée, artificielle, plus écrite que parlée, n'était nulle part employée par le peuple dans l'expédition des affaires ou autres occasions ; l'autre, partout utilisée, n'était qu'une simple imitation du parler quotidien, sans aucune stylisation. Il a usé d'une façon de s'exprimer qui est à la fois stylisée et naturelle. Il a obtenu ce résultat en tenant compte des attitudes qui sont à la base des phrases : il s'est contenté d'introduire les attitudes dans la phrase et de les laisser toujours apparaître sous elle. Ce langage, il l'a appelé gestuel, parce qu'il n'était que l'expression des gestes des hommes. La meilleure façon de lire ses phrases, c'est d'en accompagner la lecture de certains mouvements corporels appropriés, signifiant politesse ou colère ou désir de persuader ou raillerie ou effort pour fixer dans sa mémoire, ou effort pour surprendre l'adversaire ou avertissement ou crainte que l'on éprouve ou crainte que l'on veut inspirer. Souvent, à l'intérieur d'une attitude déterminée (affliction, par exemple) viennent s'insérer bien d'autres attitudes (celles qui consistent à prendre tout le monde à témoin, à se contenir, à devenir injuste, etc.. L'écrivain Kin avait reconnu dans le langage un instrument de l'action et savait que l'on parle encore aux autres quand on se parle à soi-même ».

Sur la grande méthode
(Difficulté d'écrire l'histoire)

Le prince de Wei fit construire une digue contre les inondations. Certains historiens, à ce propos, célèbrent son

humanité. Il leur échappe qu'il astreignit à ce travail une foule de gens qui n'avaient rien à craindre d'une inondation, puisqu'ils ne possédaient pas de champs, et qu'il exigea en permanence pour sa digue de lourds impôts, en sorte qu'on pourrait fort bien dire qu'il la construisit pour en tirer revenu. Certains autres historiens s'en avisent et blâment le prince de Wei. Il échappe à ceux-ci que la digue constituait une très bonne protection contre les inondations et que le prince de Wei se donna beaucoup de peine pour maintenir la cohésion de cette main-d'œuvre et la répartir judicieusement.

A ces deux catégories d'historiens il manque la *grande méthode.* La protection dont jouissaient les gens de Wei pouvait se changer en exploitation. Ils pouvaient racler le fond de leur bourse pour y prendre l'argent des impôts, tout en entendant l'eau se briser contre la digue. Le prince de Wei pouvait d'une main construire la digue et de l'autre réclamer l'argent. Mais dans la description des événements il apparaît une discordance et une alternative qui obligent les historiens à se prononcer pour l'une ou pour l'autre.

Amendement de ceux qui en ont besoin

On disait à Me Ti : « Il y aura toujours des gens qui auront besoin d'être amendés ». Me Ti répondit : « Les asociaux que j'ai vus ont cherché à introduire de leur propre chef des réformes dans la société, mais des réformes qui leur profitaient à eux-mêmes. Ceux qui voyaient les difficultés toutes particulières que présentait l'accomplissement de pareils tours de force tombaient souvent malades et agissaient de façon absurde, mais cela veut dire seulement qu'on ne pouvait plus discerner clairement le sens de leurs actes : ils étaient eux aussi des réformateurs agissant de leur propre chef.

« Dans le pays de Tsen l'inégalité est supprimée, l'oppression de l'homme par l'homme est rendue aussi difficile que possible. Néanmoins il y a encore des asociaux. On les traite d'une façon très particulière. Afin qu'ils ne puissent plus faire de mal par des initiatives personnelles, on les isole un certain temps. On le faisait auparavant en les enfermant

dans des bâtiments séparés ; à l'heure actuelle, l'isolement résulte simplement du comportement réservé de quiconque a le sens social. Ils sont condamnés à travailler à l'amélioration des équipements sociaux. Ceux dont il fallait faire le procès se transforment en plaignants. Ils ont à découvrir les raisons de leurs erreurs et, s'il y a des coupables, à les dénoncer. Ils portent plainte contre leurs maîtres aussi bien que contre les gens responsables de telle ou telle institution sociale. Quand ils ont mené à bonne fin des changements ou qu'on leur a montré que leurs propositions sont irréalisables, leur travail forcé est considéré comme achevé. Dans le dernier cas, ils sont généralement affectés aux activités qu'ils ont critiquées ».

« On améliore les mauvais citoyens », disait Me Ti, « en les faisant procéder à des améliorations ».

Sur le matérialisme grossier

Me Ti disait : « La recherche gagne à être — jusqu'à un certain point — hardiment superficielle. Elle n'a pas peur de s'attaquer à ce qui est compliqué. Je renvoie à nos médecins, là où ils sont très utiles et très superficiels. A qui l'idée viendrait-elle de trépaner tout simplement un crâne douloureux, ou, quand un bras a été coupé, d'en tirer les nerfs et les muscles pour les fixer, au moyen d'un fil de métal, à une main artificielle ? Il y faut une certaine grossièreté de pensée. La peur de s'attaquer à ce qui est compliqué paralyse beaucoup de gens. Ils tiennent pour nécessaire tout ce qui arrive. Mais souvent une partie seulement en est vraiment nécessaire, le reste peut être supprimé ou changé. Quand il fit sa révolution, Mi En-leh n'avait jamais organisé d'atelier, ni eu beaucoup d'argent entre les mains, ni cherché à savoir comment on transporte le lait dans les villes. Il ne s'effraya pas devant ce qui était compliqué et ne tint pas pour nécessaire de garder tout ce qui se faisait, pour faire tourner les ateliers, circuler l'argent et apporter le lait dans les villes ».

Origine de la philosophie

Me Ti disait : « Il faut faire prendre un nouvel essor à la philosophie. Elle est prisonnière ». Son disciple Ro demanda : « De qui ? » Me Ti répondit : « De ceux qui emprisonnent tout ». Ro demanda : « Pourquoi faut-il la libérer ? » Me Ti répondit : « Mi En-leh, qui a libéré le peuple de Su, déclarait qu'il s'était servi pour cela de la philosophie ».
Ro demanda : « Peut-on encore savoir de quelle philosophie il s'agissait ? » Me Ti répondit : « Je t'ai dit qu'elle était prisonnière. L'occupation des prisonniers est de se libérer ».
Ro dit : « Tes réponses tournent en rond et nous n'avançons pas ». Me Ti répondit : « C'est en tournant en rond que nous avançons. Telle et telle chose vient de nous, telle et telle chose nous vient de la tradition. Nous rassemblons toutes sortes d'axiomes, comme on choisit des alliés pour le combat. Ils ne sont pas tous également sûrs, ils n'ont pas tous mêmes intérêts. Nous apprendrons dans le combat à quels mobiles ils obéissent. Peut-être devrons-nous ensuite nous retourner contre certains d'entre eux. Chaque chose en son temps ».
Ro dit : « Nos adversaires sont forts ». Me Ti dit : « On n'a pas tout dit quand on a dit cela de nos adversaires. Il est une chose qui condamne leur savoir : c'est qu'ils sont nos adversaires ».
Ro dit : « On dira que nos adversaires ont longuement réfléchi, découvert beaucoup de choses. Ils sont allés fort loin. Comment nous mesurer avec eux ? » Me Ti répondit : « Ils ne nous ont pas laissés réfléchir, pourquoi ? Ils n'ont rien découvert pour nous ; ou alors, quoi ? Ils sont allés loin ? De nous, peut-être ».
Me Ti cita le poème de l'écrivain Kin :

Interrogatoire de l'homme bon

Avance : on nous dit
Que tu es un homme bon.

Tu n'es pas vénal, mais la foudre

Qui tombe sur la maison, non plus
N'est pas vénale.
Ce que tu as dit une fois, tu n'en démords pas.
Mais qu'as-tu dit ?
Tu es de bonne foi, tu dis ton opinion.
Mais quelle opinion ?
Tu as du courage.
Contre qui ?
Tu es plein de sagesse.
Pour qui ?
Tu ne regardes pas ton intérêt.
Celui de qui, alors ?
Tu es un bon ami.
L'es-tu de bonnes gens ?

Aussi écoute : nous savons
Que tu es notre ennemi. C'est pourquoi nous allons
Te coller au mur. Mais, en considération
De tes mérites et de tes bonnes qualités,
A un bon mur, et te fusiller avec
De bonnes balles tirées par de bons fusils
Et t'enterrer avec
Une bonne pelle dans de la bonne terre *.

Ne pas fabriquer d'image du monde

Me Ti disait : « Les jugements fondés sur l'expérience ne s'enchaînent pas en général de la même façon que les faits qui sont à l'origine de cette expérience. L'assemblage de ces jugements ne donne pas l'image fidèle des faits sur lesquels ils reposent. Lorsque des jugements sont enchaînés les uns aux autres en trop grand nombre, il est souvent très difficile de se reporter aux faits. C'est le monde entier qui fait naître l'image, mais l'image n'englobe pas le monde entier. Il vaut mieux lier les jugements à l'expérience qu'à d'autres jugements, quand les jugements doivent avoir pour but de dominer les choses ». Me Ti était contre le procédé qui consiste à échafauder des images du monde trop complètes.

* Cf. *Poèmes* 3, page 152, « Quelques questions à un homme bon. » N. D. T.

Faire remarquer un point capital

Le maître Me Ti s'entretenait avec des enfants. Un jeune garçon s'éloigna brusquement. Lorsque Me Ti, un moment après, s'éloigna à son tour, il vit dans le jardin le jeune garçon debout, en train de pleurer, derrière un buisson. En passant à côté de lui, Me Ti lui dit d'un ton indifférent : « On ne peut pas t'entendre, il fait trop de vent ». Quand il revint sur ses pas, il remarqua que le jeune garçon avait cessé de pleurer. Dans la raison que le maître Me Ti lui avait désignée comme étant celle de ses pleurs — à savoir, se faire entendre — le jeune garçon avait reconnu un point capital.

Art de la manœuvre

Mi En-leh enseignait : « Si l'on roule en voiture sur une route étroite, il faut surveiller la voiture qui précède, sinon on vient se jeter sur elle. Comment surveille-t-on la voiture qui précède ? On surveille la voiture qui à son tour précède la voiture qui précède. On surveille tout ce qui se présente devant la voiture qui précède, car de tout cela dépend le fait qu'elle avance ou s'arrête. On conduit donc en quelque sorte, en même temps que la sienne, la voiture qui précède. Que quelque chose vienne se mettre en travers de son chemin et elle doit s'arrêter. Je dois donc moi-même m'arrêter quand quelque chose vient se mettre en travers du chemin de celui qui me précède, car il n'est pas indépendant. Il est extrêmement important de toujours se demander de quoi dépend celui qui vous précède ».

Violer les règles du jeu

Le mathématicien Ta traça devant ses élèves une figure très irrégulière et leur fixa pour tâche d'en calculer la superficie. Ils divisèrent la figure en triangles, carrés, cercles et autres figures dont on peut calculer la surface, mais aucun d'eux ne fut capable d'indiquer de façon vraiment exacte celle de cette figure irrégulière. Alors le maître Ta prit des ciseaux,

découpa la figure, la mit sur l'un des plateaux d'une balance, la pesa et mit sur l'autre plateau un rectangle de surface facile à calculer, dont il retrancha des fragments jusqu'à ce que les deux plateaux fussent de niveau. Me Ti le qualifia de dialecticien, parce que, à la différence de ses élèves, qui s'étaient contentés de comparer des figures à des figures, il avait traité la figure à calculer comme un morceau de papier pesant un certain poids (et ainsi résolu le problème comme un problème réel, sans se soucier des règles).

Sur la considération (Suppression de l'orgueil de classe)

Les petits-bourgeois devaient se défaire de leur orgueil de classe. Mais les différences de classe devaient subsister. Le peintre en bâtiments voulait que nul, parce qu'il était plus riche ou, par sa position, plus en mesure qu'un autre d'être utile ou nuisible, n'exigeât pour cela plus d'égards de ses concitoyens. N'est-il pas évident que de toute façon, qu'il l'exigeât ou non, un tel homme se voyait témoigner ces égards ?

Sur la considération (Nécessité de la considération)

Il est bon d'avoir de la considération pour ceux qui vous sont utiles. Et il est plus facile d'être utile quand on est considéré. Le silence doit régner dans la salle quand parle celui qui possède une grande expérience. Celui qui suppose que ses propositions seront suivies d'effet ne les fera qu'après mûre réflexion.

La voix de Mi En-leh

Su, le pays de Mi En-leh, fut attaqué par l'Etat pillard de Ga. L'Etat pillard de Ga avait pour ennemi l'Etat pillard de I Yeh. Or I Yeh offrit au pays de Mi En-leh des armes et des vivres pour sa défense. Les gens de Su hésitaient à accepter cette aide. Mi En-leh dit aussitôt : « Il est des temps où il faut faire une différence entre les paroles et

les actes. Mais même alors il ne faut négliger ni d'agir ni de s'exprimer ». Comme il ne pouvait assister à la délibération, il envoya une lettre où on lisait : « Je vote *pour* qu'on accepte les secours et les armes offerts par les brigands de I Yeh ».

Nombreuses façons de tuer

Il y a bien des façons de tuer. On peut planter un couteau dans le ventre de quelqu'un, lui retirer le pain, ne pas le soigner s'il est malade, le confiner dans un taudis, le tuer à force de travail, le pousser au suicide, l'emmener faire la guerre, etc. Il est peu de choses dans tout cela que notre Etat interdise.

Sur l'attrait de ce qui est difficile à comprendre

Ce qui est difficile à comprendre exerce un certain attrait. Les intellectuels en sont souvent friands, de même que les alpinistes aiment la cime difficile à vaincre, qui leur permet de montrer leurs capacités ou de les développer. Dans les Etats mal organisés, les intellectuels ne semblent jamais plus utiles, ou peu s'en faut, que lorsqu'ils donnent pour les meilleurs principes des principes absurdes. Même la cime inaccessible ne l'est pas tout à fait : on atteint malgré tout une certaine altitude. Il en est de même des phrases tout à fait incompréhensibles de plus d'un philosophe : de telle et telle partie doit bien se dégager un sens. L'intellectuel sait en outre que lorsqu'il pense il doit prendre en considération le plus de choses possible, qu'il doit en quelque sorte s'encombrer le plus possible de toutes sortes de choses pas tout à fait claires et que leur masse même rend confuses, cet encombrant bagage d'idées obscures prêtant à sa pensée une certaine stabilité. De son côté, l'homme du peuple qui s'aventure dans les idées générales n'est pas fâché de constater que tout est à ce point compliqué que la pensée ne sert pas à grand-chose. Le désordre qui règne dans sa tête correspond bien au désordre qui règne dans le monde. C'est justement de son point de vue que le monde est sou-

vent le plus difficile à mettre en ordre. Alors comment mettre de l'ordre dans ses pensées ?

Réputation de Ni En

Les mauvaises louanges ternissent la réputation de Ni En. Tout cet encens fait qu'on ne voit plus l'image de l'homme et qu'on dit : « Cela doit cacher quelque chose ». Ces louanges sentent la subornation. A vrai dire, quand on a besoin de louanges, on s'en procure, d'une manière ou de l'autre. Pour qu'une bonne chose ait droit à leurs louanges, il faut acheter les mauvais citoyens. Et à ce moment-là on avait grand besoin de louanges, car la route était sombre et le guide manquait de preuves. A des gens affamés, qui n'avaient encore jamais vu lever une semence, on disait de semer. Ils devaient croire qu'on voulait les obliger à jeter le blé à pleines mains et à cacher les pommes de terre sous la terre.

Proposition de Me Ti concernant le surnom de Ni En

Me Ti proposa de ne pas toujours appeler Ni En le Grand, mais l'Utile. Cependant, il était encore trop tôt pour ce genre de louange. Les gens utiles étaient restés trop longtemps obscurs, si bien que dire de quelqu'un qu'il était utile ne pouvait plus donner confiance en ses capacités de chef. Toujours on avait reconnu les chefs à leur art de servir leurs propres intérêts. Me Ti reconnut bientôt que sa proposition ne valait rien. Il dit lui-même : « Ce que je voulais, à vrai dire, c'était que les gens utiles fussent reconnus pour grands. Or c'est précisément ce qui se produit aujourd'hui avec Ni En. Le tas d'oppresseurs qui détenait le pouvoir jusqu'alors a toujours cherché à démontrer aux opprimés que le plus grand des oppresseurs était à vrai dire très utile. Aujourd'hui c'est l'homme utile que l'on appelle grand ».

Ceux qui aiment
se font une certaine image les uns des autres

Me Ti disait : « Aux yeux de beaucoup, l'image que se font d'eux leurs amis n'est jamais assez belle. Leur vanité les empêche de voir que celui qui aime fait œuvre de créateur. Il faut fréquenter des gens qui se fassent de vous une image flatteuse, vous pourrez ainsi devenir meilleur en cherchant à la justifier. Mais il est mauvais d'accepter passivement une image impossible à justifier. Car, si l'original est en défaut, ce n'est pas à l'image que s'en prend l'ami, mais à l'original ».

Détresse des vieux

La détresse des vieux, qui mérite ménagement, consiste en ce qu'ils ne peuvent plus compter sur leur puissance de persuasion et par suite se targuer de leur autorité. Leur expérience leur donnerait le droit de faire toute sorte de propositions, mais ils ont souvent oublié ce que leur a appris cette expérience. Ils n'ont plus la force de s'attirer l'amour, alors ils doivent compter sur l'amour qu'ils ont inspiré jadis. Ils ne peuvent plus parler qu'à voix basse, aussi devrait-on se taire en leur présence. Ils parlent longuement, parce qu'ils perdent le fil. Ils sont tyranniques, parce qu'ils ne sont plus aimés. Ils sont impatients, parce qu'ils ont peu de temps à vivre. Ils sont défiants, parce qu'ils ne peuvent plus rien contrôler. Ils rappellent l'expérience que l'on a faite jadis avec eux, parce qu'on ne peut plus en faire avec eux. Le service qu'ils peuvent rendre est difficile à obtenir, le tort qu'ils peuvent faire, difficile à empêcher. Il faut les traiter avec une bienveillance particulière.

Sur la crainte de la mort

Me Ti disait : « En général, je trouve que les hommes, à notre époque, craignent trop peu la vie médiocre et craignent trop la mort. Leur crainte si vive de la mort vient de leurs efforts incessants pour garder ce qu'ils ont et qui

sans cela leur serait arraché. Ils ne peuvent que difficilement se défaire d'idées fausses. Le mal, quand on se voit arracher quelque chose, c'est que, une fois dépouillé de ce quelque chose, on continue soi-même d'exister. Mais quand c'est la vie qui vous est arrachée, vous ne continuez pas d'exister. Bien sûr, ce serait un mal d'être sans vie ; mais on n'est plus quand on ne vit plus ».

Sur le caractère périssable des choses

« En s'appuyant sur la *grande méthode* qu'ont enseignée les maîtres Hü Yeh et Ka Meh, on parle trop du caractère périssable de toutes choses », disait Me Ti en soupirant. « Beaucoup considèrent ce langage comme déjà très subversif. Ce caractère périssable des choses est dans leur bouche une menace à l'adresse des gouvernants. Mais c'est mal appliquer la *grande méthode*. Elle exige que l'on parle de la manière dont certaines choses peuvent être amenées à périr ».

Sur l'égoïsme

Yang Tchu enseignait : « Quand on dit « l'égoïsme est mauvais », on pense à une forme de l'Etat où l'égoïsme a de mauvais effets. Je déclare mauvaise cette forme de l'Etat.

« Quand les commerçants peuvent vendre des marchandises de mauvaise qualité et en demander des prix élevés ; quand on peut contraindre les prolétaires à travailler dur pour gagner peu ; quand on peut avoir intérêt à empêcher le public de profiter des inventions ; quand on peut tenir sous sa dépendance les membres de sa famille ; quand on peut parvenir à ses fins par la force ; quand la tricherie rapporte ; quand le recours aux expédients est profitable ; quand être juste est préjudiciable — alors on se conduit en égoïste. Si l'on ne veut pas qu'il y ait d'égoïsme, il faut, non pas prêcher contre l'égoïsme, mais créer un état de choses où il soit inutile.

« Prêcher contre l'égoïsme signifie souvent vouloir conserver

un état de choses qui rend l'égoïsme possible ou même nécessaire. (Quand il y a trop de bouches à nourrir et trop peu à manger, ou bien tout le monde meurt de faim ou bien quelques-uns survivent, mais parce qu'ils sont passés égoïstement les premiers.)

« On ne peut rien reprocher à l'égoïsme quand il n'est pas dirigé contre autrui. En réalité, c'est contre le manque d'égoïsme qu'il y aurait à dire. Quand les choses vont mal, cela vient aussi bien du manque d'égoïsme des uns que de l'égoïsme des autres. Celui qui ne s'aime pas lui-même suffisamment ; celui qui ne se procure pas les moyens propres à se rendre digne d'être aimé ; la femme qui ne se procure pas le savon nécessaire à sa toilette ; l'homme qui ne se procure pas les connaissances nécessaires à sa culture ; celui qui ne s'évertue pas à prendre soin de lui-même, de façon à ne pas croupir comme un galeux — celui-là empeste la collectivité avec sa misère.

« Celui qui est satisfait de la vie qu'il mène dans un trou humide ; qui accepte de se voûter prématurément sous les tracasseries ; qui se résigne à ne savoir que peu de chose — celui-là donne à la collectivité un air de barbarie, tout comme celui qui lui assigne pour logis ce trou humide, fait de lui un homme au dos voûté, le tient éloigné du savoir.

« Veut-on un égoïsme qui ne soit pas dirigé contre autrui ? Alors il faut chercher un état de choses qui produise cet égoïsme bien compris. Ceux dont la vie a pour cadre cet état de choses aideront les autres à le rendre général ».

Changer de moyens

Me Ti racontait : « On vit combattre trois hommes de Su contre trois hommes de Ga. Après un long combat, deux des hommes de Su étaient morts ; parmi les hommes de Ga, il y en avait un qui était grièvement blessé et un autre légèrement. Alors le seul survivant de Su prit la fuite. La défaite de Su semblait complète. Mais on vit soudain que la fuite de l'homme de Su avait tout changé. Son adversaire de Ga le poursuivit, seul, puisque ses compatriotes étaient blessés. Etant seul, il fut tué par l'homme de Su. Et sans perdre de temps l'homme de Su revint sur ses pas et n'eut

aucune peine à tuer ses deux adversaires blessés. Il avait compris que la fuite peut n'être pas seulement un signe de défaite, mais aussi un moyen de vaincre ».
Me Ti ajouta encore un mot : « On doit dire de l'homme de Su que c'était un dialecticien, parce qu'il avait su reconnaître chez l'ennemi, sur un point bien précis, un manque d'homogénéité. Ses adversaires étaient encore tous trois en état de combattre, mais un seul était encore capable de courir. Peut-être est-il plus juste de dire : l'ennemi pouvait encore combattre tout entier, mais il ne pouvait plus courir que pour un tiers. Cette remarque avait permis de le diviser ».

Comment traiter les systèmes

Les philosophes le prennent généralement très mal quand on détache leurs propositions de leur contexte. Me Ti recommandait de le faire. Il disait : « Les propositions des systèmes sont liées entre elles comme les membres des bandes de malfaiteurs. En les prenant séparément, on a plus facilement raison de ceux-ci. Il faut donc les séparer les uns des autres. Il faut les confronter séparément avec les faits, afin de les reconnaître. Peut-être ne les a-t-on vus ensemble que dans une seule affaire, mais on a pu voir déjà chacun d'eux dans plusieurs. Autre exemple : la proposition « La pluie tombe de bas en haut » cadre avec bien des propositions (notamment avec la proposition « Le fruit précède la fleur »), mais non avec la pluie ».

Comment défendre son honneur

Me Ti disait : « J'entends dire que Ki Kau défend son honneur. Il semble ne pas en avoir. Il semble en effet n'avoir pas d'amis. Eux seuls pourraient défendre son honneur, qui est dans l'idée qu'ils se font de lui, non dans celle qu'il se fait de lui-même. L'honneur, c'est la réputation, mon honneur n'est pas ce que je vous proclame à mon sujet, mais ce que vous proclamez à mon sujet ».
Kin Yeh disait à Shen Té : « J'ai entendu une femme dire dans une société que tu t'étais offerte à son mari, mais qu'il

t'avait repoussée. Je n'ai dit mot, car je ne voulais pas que la conversation allât plus loin sur un pareil sujet ».
Monsieur Keuner dit : « Ne cherche pas à lui montrer que cette femme ou son mari ont menti. Il le sait bien lui-même, ou bien c'est qu'il ne veut pas le savoir. Cinquante ans durant, il a voulu être ton ami, mais ce soir-là il t'a trahi. S'il était obligé de l'admettre, comment pourrait-il supporter ta compagnie cinquante secondes de plus ? »

Sur le comportement de l'individu

Kin Yeh, qui écrivait un manuel du comportement, s'occupait très peu du comportement de l'individu dans sa situation momentanée, ce qu'avaient justement fait avant lui les professeurs de comportement. Il disait : « De notre temps, l'individu n'est que la partie d'un tout, et la situation est particulièrement sujette à changements. Il n'y a plus d'actions simples. Combien de ruse doit par exemple déployer une femme pour devenir mère, et combien d'efforts pour ne pas devenir mère ! Comment saurait-elle ce qu'est l'homme auquel elle s'unit, et comment saurait-elle ce qu'il adviendra de lui ? Pour procurer du lait à son enfant, elle devra peut-être prendre part à une révolution ».

Commettre et subir l'injustice

Me Ti disait : « Il est plus important de souligner combien il est injuste de subir des injustices que de souligner combien il est injuste d'en commettre. Peu de gens seulement ont l'occasion de commettre des injustices, beaucoup ont l'occasion d'en subir. La pitié qu'on éprouve pour les autres et qu'on n'éprouve pas aussi pour soi-même doit être tenue pour moins authentique que la pitié qu'on éprouve pour soi-même et en même temps pour les autres ».

[Responsabilité et faute de l'individu]

Me Ti disait : « On entend dire en général qu'il est plus difficile de se remettre des coups dont on n'est pas responsable que de ceux contre lesquels on peut quelque chose.

Je trouve que c'est le contraire. Ce qui m'atteint sans qu'il y ait de ma faute m'afflige relativement moins, mais le malheur qui m'arrive par ma faute me désole. En fait, je me tiens pour responsable de beaucoup plus de choses que l'on n'en met d'ordinaire sur le dos d'un être humain. Les maladies aussi et même les guerres m'amènent à me demander quelles fautes je peux bien avoir commises ».

Sur les manières des homosexuels

On reproche souvent aux homosexuels d'afficher des manières efféminées et de paraître ridicules, quand ils parlent avec leurs amis, à celui qui est de sang-froid. Mais les hommes se conduisent-ils autrement avec les femmes ? On devrait ou bien s'attaquer aux manières efféminées et à l'étalage d'airs pâmés en quelques circonstances qu'ils se présentent, ou bien les excuser, en quelques circonstances que ce soit.

Dissimuler ses défauts

Me Ti disait : « Le plus grave n'est pas d'avoir des défauts, ce n'est pas même de ne pas lutter contre eux. Ce qui est grave, c'est de les dissimuler. Ne pas paraître ce qu'on est est une calamité pour soi-même. Paraître ce qu'on n'est pas est une calamité pour les autres. Comment un homme pourrait-il te suivre au combat si tu ne lui as pas montré tes défauts ? L'effort que tu fais pour paraître ce que tu n'es pas épuise déjà toute ta force combative. Tu crains par exemple que ton ami ne soit capable de te repousser s'il venait à savoir que tu es lâche. Mais ce qu'il a à craindre, ce sont seulement les effets de ta lâcheté, qu'il peut mieux éviter que tu ne le peux — à condition qu'elle lui soit connue. Même si quelqu'un est menteur, il doit faire connaître qu'il l'est au moins à ses meilleurs amis ; sur ce point, il n'a pas le droit de mentir ».

[Sur l'infidélité de la femme]

On demandait à Me Ti si cela heurtait les bonnes mœurs qu'une femme mariée fût infidèle à son mari. Il dit : « Dans un pays où l'homme doit tout acheter, la tasse de thé, le lit, le livre et le sexe d'une femme, on ne peut l'empêcher de revendiquer pour lui ce qu'il a acheté. Si j'ai loué un appartement dans une maison, le propriétaire peut-il loger d'autres personnes encore dans cet appartement ? Il est immoral que la femme à qui l'on paie la location de son sexe le loue ensuite d'un autre côté — à moins que les choses n'aient été entendues ainsi. La femme, il est vrai, dans ces pays-là, ne trouve ni pain ni gîte si elle ne loue pas son sexe, si bien qu'une tromperie de sa part n'est à proprement parler que la rupture d'un contrat immoral. Car c'est ainsi : elle n'a rien pour dissimuler pudiquement sa nudité si elle ne la vend pas ! Ce que je veux dire, c'est que dans un pays comme le nôtre tout est immoral, aussi bien le mariage que l'adultère ».

La grande méthode

La *grande méthode* est un enseignement pratique concernant les alliances et la rupture des alliances, l'art d'exploiter les changements et la dépendance où l'on est par rapport aux changements, la réalisation du changement et le changement des réalisateurs, la dissociation et la formation de groupes, la dépendance des contraires entre eux, la compatibilité de contraires qui s'excluent. La grande méthode permet de discerner dans les choses des processus et de les utiliser. Elle enseigne à poser des questions qui rendent l'action possible.

L'art de mettre le point final à son enseignement

Me Ti disait : « Tout homme qui enseigne doit apprendre à mettre fin à son enseignement quand il en est temps. C'est un art difficile. Très peu sont capables de céder la place en temps donné à la réalité. Très peu savent à quel

moment leur tâche d'enseignant est achevée. Bien sûr, il est pénible de rester simple spectateur quand le disciple, à qui l'on a cherché à épargner les fautes que l'on a commises soi-même, les commet à son tour. Autant il est fâcheux de ne pas recevoir de conseils, autant il peut être fâcheux de ne pas avoir le droit d'en donner ».

Nombreuses conditions nécessaires pour la révolution

Mi En-leh énumérait de nombreuses conditions nécessaires pour la révolution. Mais il ne connaissait pas de moment où l'on ne dût pas y travailler.

Sur la personnalité

Me Ti enseignait : « Il n'est pas vrai que les pauvres se distinguent moins les uns des autres que les riches. Les riches se distinguent par de nombreux traits, les pauvres par un petit nombre. Qu'en sera-t-il à l'avenir, quand il n'y aura plus ni pauvres, ni riches ? Quand il n'y aura plus ni pauvres, ni riches, il subsistera naturellement des différences entre les hommes, mais elles seront autres. Prenons par exemple les arbres, à titre de comparaison. Les différences entre les arbres qui poussent en des endroits différents — ici recevant la lumière d'un seul côté, là de plusieurs côtés — ou sur des sols différents, ou exposés ou non au vent, sont à première vue plus grandes que les différences entre arbres croissant sur des emplacements de nature analogue. Ceux-ci s'épanouissent librement. Ce qui présente des anomalies se distingue aussi mieux à première vue que ce qui est normal. Pour ne citer qu'un exemple, avance et progrès sont deux choses ».

Condamnation des éthiques

A propos de la célèbre phrase « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », Me Ti dit une fois : « Si les travailleurs s'y conforment, ils n'aboliront jamais un état de choses

où l'on ne peut aimer son prochain que si l'on ne s'aime pas soi-même ».

Aux travailleurs ceux qui les pressurent ne cessent de prêcher la moralité. Du fait des prêcheurs de moralité, ils sont incités à l'immoralité par leurs conditions de vie. Mais, dans la lutte contre leurs oppresseurs, ils suent la moralité par tous les pores.

Mi En-leh disait : « Notre moralité, nous la déduisons des intérêts de notre lutte contre les oppresseurs et les exploiteurs ».

Me Ti disait : « Les pauvres donnent largement. On est bien reçu à la table de ceux qui ont faim. Ceux aux dépens de qui on est si regardant ne sont pas regardants ».

Me Ti disait : « Une vie misérable est plus à craindre que la mort. Vous êtes peut-être parfois obligés de risquer votre misérable vie pour en conquérir une meilleure ; mais vous ne devez jamais aller au-devant d'une mort certaine ».

Me Ti disait : « La faim est mauvaise cuisinière ».

Les vieux moralistes insistent sur le fait que seules doivent compter les vertus que l'on pratique pour elles-mêmes. Ka Meh met les travailleurs en garde contre de telles vertus et leur conseille de ne pratiquer que des vertus qui leur soient utiles.

Dans certaines situations difficiles on entend s'élever un appel à certaines vertus. Si ces vertus ne sont pas liées à la nécessité de surmonter une situation difficile et subsistent trop longtemps après qu'elle a été surmontée, elles deviennent souvent la source de nouvelles situations difficiles. On en a souvent fait l'expérience avec la bravoure, l'endurance, l'amour de la vérité et l'esprit de sacrifice.

Les opprimés et les victimes des abus sont pour la justice, mais pour eux ce ne sont pas l'oppression et les abus qui doivent cesser pour que règne la justice, mais la justice qui

doit régner pour que cessent oppression et abus. Les opprimés et les victimes des abus ne sont donc pas des justes.

« Liberté, bonté, justice, goût et largeur de vues sont affaire de production », disait Me Ti avec confiance.

Me Ti disait : « Par comportement moral je ne puis entendre qu'un comportement productif. Les conditions de production sont les sources de toute moralité et de toute immoralité ».

Me Ti disait : « Ka Meh et Mi En-leh n'ont pas défini de doctrine morale ».

Me Ti disait d'un travailleur dont certains affirmaient qu'il était bon : « Etre inoffensif n'est pas être bon ».

Me Ti disait : « Si les petits voient petit, ils sont perdus. Quand il s'agit d'eux-mêmes et de leurs semblables, ils doivent voir grand. C'est ce que leur lutte apprend aux travailleurs ».

Me Ti disait : « Celui qui ne trouve pas plaisir à ce qui est vivant ne trouvera pas plaisir à vivre ».

Me Ti disait : « Ceux qui ne servent pas d'autre vie que la leur ne mènent qu'une pauvre vie. Les gens qui ne sont que petitesse sont obligés de dépouiller les autres, ceux qui ont de la grandeur leur font des libéralités. Les militants que j'ai rencontrés avaient de la grandeur ».

Sur l'humour

Me Ti disait : « Il y a des gens incapables de rire de choses sérieuses. On ne saurait leur en vouloir, mais il ne faut pas non plus se laisser interdire de rire de choses sérieuses.
« On peut parler gaiement et sérieusement de choses sérieuses, gaiement et sérieusement de choses gaies.
« Pour les gens sans humour il est en général plus difficile de comprendre la *grande méthode* ».

Contre les conseils tyranniques

Me Ti disait : « Autant il est bon de se soumettre aux bons conseils, autant il est dangereux de se soumettre aux hommes de bon conseil. Cela conduit à ne plus examiner les conseils ; et mettre des conseils en pratique sans examen, c'est-à-dire sans y rien changer, sans les adapter, est folie. Et aux donneurs de conseils il faut dire qu'ils devraient toujours ajouter à leurs avis d'autres avis pour le cas où l'on ne suivrait pas leurs avis. Et ceux qui demandent conseil devraient également solliciter des conseils qu'ils puissent méditer s'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas suivre les premiers ».

Bonté

Certains paraissent bons du fait qu'ils rendent service à autrui sans en tirer personnellement avantage, donc sans motif, c'est-à-dire justement par bonté. Ce renom de bonté, il est relativement facile de l'acquérir si l'on n'a que des mobiles mal définis (plus subtils), ou si l'on n'a qu'une notion vague, hâtive, de ces mobiles. Quand, par exemple, on donne de l'argent à quelqu'un sans réclamer en échange autre chose que des propos flatteurs, on peut acquérir un renom de bonté, parce que les gens sont d'ordinaire moins chiches de leurs flatteries que de leur argent. Dans les formes de société où existent de grandes différences entre les revenus, il n'est pas difficile de se faire un renom de bonté. A y regarder de plus près, cette forme de bonté apparaît comme dénuée de sens au point de vue social ; à y regarder de très près, elle apparaît tout compte fait comme très nuisible.

A cette forme de bonté appartient également le fait de prendre du bon côté un tort que l'on vous cause, de se montrer assez disposé à admettre les motifs qui ont amené l'autre à vous le causer. Celui qui présente cette forme de bonté se dit à peu près : « Le tort que je ferais moi-même à autrui, j'admets qu'on me le fasse ». On se fait à cet égard un renom de bonté exceptionnelle quand on donne l'impression de se laisser même plus gravement porter

atteinte qu'on ne serait prêt de son côté à porter atteinte à autrui.
On se fait donc un renom de bonté aussi bien en donnant un morceau de pain à celui qui a faim qu'en lui pardonnant une effraction. C'est, à y regarder de plus près, un renom qui ne signifie rien ; à y regarder de très près, un renom qui ne peut être que nuisible.
Si pratiquer cette forme de bonté n'a pas grand sens, la répandre parmi les autres n'en a pas trop non plus. Pardonner aux gens leur comportement barbare, les dégoûter de ce comportement n'a pas grand sens non plus et est même nuisible. Certains états de fait de caractère social rendent par exemple les guerres nécessaires. Alors plus d'un se fait un renom de bonté en prêchant contre les guerres.

Les disciples de Me Ti ne reconnaissent plus leur maître

Me Ti était pour ses disciples le meilleur des maîtres et le meilleur des amis. Un jour il venait passer une heure dans leur classe, un autre jour c'était six heures, ou peut-être seulement cinq minutes, mais ils savaient toujours qu'il aurait quelque chose à leur dire. Souvent il se moquait de ces nombreuses idées fausses que l'on baptise « sagesse populaire » ; par exemple, que c'est seulement dans un corps sain que règne un esprit sain. Cependant il leur donnait mainte preuve de sa grande bienveillance : toute imperfection d'un de ses élèves, même fort légère, provoquait de sa part questions et conseils, tous leurs chagrins, même dénués d'importance, l'incitaient à en découvrir bien vite la cause.
Il en résultait que ses disciples étaient unanimement appréciés, parce qu'il les aidait à atteindre l'extrême limite de leurs possibilités. Même quand il n'était pas près d'eux, ils savaient qu'ils pouvaient toujours compter sur lui.
Mais un matin ce fut un étranger qu'ils virent se présenter ; ils retrouvaient en lui la figure et la voix de leur vieux maître, mais ses gestes étaient autres, et autres les mots qu'il employait. Quand ils le lui dirent, sans hésiter et sur le ton de l'amitié, comme il leur avait appris à le faire, il se détourna, l'air contrarié. Ce jour-là ils ne le revirent plus.

Il venait encore chaque jour en classe, mais en homme désireux de s'acquitter d'un pensum qu'il juge indispensable, mais qu'il trouve ennuyeux ; et ils remarquèrent que tous les prétextes lui étaient bons pour s'éclipser.

Au début, certains voulurent croire encore qu'il avait un travail qui l'absorbait entièrement. Mais, lorsque des semaines se furent passées ainsi, Me Ti leur dit : « Nous n'avons plus rien à nous dire ». Ses disciples prirent peur.

Me Ti ne le vit pas, et il ne vit pas non plus que l'un de ses élèves portait un bras en écharpe, ayant reçu le matin une poutre sur ce bras. Il s'éclipsa une fois de plus.

Il leur faisait encore lire à haute voix et discuter ses anciennes thèses, mais quand ils lui proposaient d'y changer telle ou telle chose, il disait que c'était chicaner sur un travail fini et déclarait d'un air fâché qu'il n'avait plus rien à dire à ses disciples.

Et ils n'existèrent plus pour lui. Ce qu'ils faisaient ne l'intéressait pas, et il refusait d'écouter ce qu'ils avaient à dire. Leurs soucis lui étaient indifférents. Cependant il continuait de leur imposer de passer chaque jour quelques heures dans leur ancienne salle de classe. Seulement le maître ne venait plus.

Comme l'année tirait à sa fin, les gens de Ma prièrent Me Ti de leur envoyer un de ses disciples. Il alla les trouver dans leur salle de classe. Ils y étaient, mais ils parlaient de choses qui lui étaient indifférentes, en des termes qui lui étaient étrangers. Au bout de quelques minutes, avant même de leur avoir exposé le motif de sa venue, il s'écria avec colère qu'il ne pouvait avoir recours à aucun d'eux.

Alors l'un d'eux lut à haute voix dans un vieux livre la parabole suivante : « Un délégué de Sun vint au temps de la moisson dans la province de Kvan. Près des champs de blé ondoyants il vit une grande pièce de terre en jachère, alors qu'il en savait le sol fertile. Il alla chez le paysan ; parvenu à sa porte, il l'appela et lui dit : « Va faucher tes blés, les épis plient sous le poids du grain et les travailleurs de la ville de Sun sont sans pain ».

« Mais les voisins dirent : « Comment pourrait-il y avoir dans ses champs du blé mûr ? Il a négligé d'en semer au printemps ».

Il y eut un court moment de silence. Puis le maître dit d'un

ton méprisant à un étranger avec lequel on le voyait maintenant le plus souvent : « Ils ne sont plus les mêmes ».
Et l'étranger jeta sur les disciples un regard un peu plus méprisant que celui qu'il avait vu Me Ti jeter sur eux.
Les disciples n'abandonnaient pas encore tout espoir. Mais Me Ti arracha le livre des mains de l'un d'eux, le jeta à terre et se hâta de sortir.
Quelques-uns se mirent alors à pleurer. Mais ensuite ils quittèrent tous la classe et la fermèrent à clé.

Sur la justice

Ka Meh démontrait que ce n'est pas la justice qui a donné naissance au droit, mais que tout ce qui existait, en quelque temps que ce fût, en fait de règles juridiques, de tribunaux, d'interdictions, etc., a fait naître des notions vagues et générales, comme s'il existait un être divin qui ait inventé un quelque chose qui serait la justice, ou s'il y avait en l'homme un sentiment du juste qui lui serait naturel. Le droit doit tenir compte de besoins nombreux et contradictoires de la société, aussi est-il plein de contradictions et donne-t-il souvent des résultats imparfaits. Cependant la justice, dont le droit prétend être l'incarnation, tandis qu'elle n'est que sa spiritualisation, efface toutes les contradictions et le peut parce qu'elle n'est jamais obligée de se manifester à l'occasion d'événements humains. Aussi paraît-elle plus parfaite que le droit.

[Tâche du travailleur]

Certains, qui ont mal étudié les classiques, disent que les travailleurs ont une mission à remplir vis-à-vis de l'humanité. C'est là un très dangereux verbiage. Les travailleurs sont la partie la plus avancée de l'humanité s'ils ont reconnu que les choses iront on ne peut plus mal pour eux s'ils ne bougent pas ; mais ils ne doivent rien à l'humanité, c'est elle qui leur doit. Mission veut dire envoi, ceux qui ont une mission sont ceux qui sont envoyés. Je ne peux pas dire, par exemple : « J'ai mission de me procurer un morceau

de pain ». Les travailleurs devraient regarder avec une méfiance particulière ceux qui veulent faire d'eux des missionnaires.

[Parti pris et objectivité]

On demandait à Me Ti : « Comment pouvez-vous demander que l'on soit en même temps objectif et de parti pris ? » Me Ti répondit : « Quand le parti est objectivement dans le vrai, il n'existe aucune différence entre objectivité et parti pris ».

Réduits à vivre de charité

Mi En-leh, en exil, durant tout l'hiver, donna, de sa fenêtre, à manger aux oiseaux. « Ils en sont réduits là », disait-il, « ils n'ont rien à manger et ne peuvent pas fonder de parti ».

Sur la peinture et les peintres

Un jeune peintre dont le père et le frère étaient haleurs de péniches vint trouver Me Ti. Ils eurent la conversation que voici : « Je ne vois pas ton père, le haleur, dans tes tableaux ». — « Ne dois-je donc peindre que mon père ? » — « Non, tu pourrais peindre aussi d'autres haleurs, mais je n'en vois aucun dans tes tableaux ». — « Pourquoi donc faudrait-il qu'il y eût des haleurs ? Les sujets manquent-ils ? » — « Sans doute, mais je ne vois pas non plus dans tes tableaux de ces autres gens qui travaillent dur et gagnent peu ». — « N'ai-je pas le droit de peindre ce que je veux ? » — « Sans doute, mais que veux-tu ? Les haleurs de péniches sont dans une situation effrayante, on voudrait les aider ou du moins on devrait vouloir les aider, tu connais cette situation, tu sais dessiner et tu dessines des tournesols ! Est-ce excusable ? »
« Je ne dessine pas des tournesols, je dessine des lignes et des taches et ce que je ressens par moments ». — « Ce que tu ressens concerne-t-il du moins l'effrayante situation des haleurs ? » — « Peut-être ». — « Tu l'as donc oubliée et

tu ne te rappelles plus que ce que tu ressens ? » — « Je participe à l'évolution de la peinture ». — « Mais non à l'évolution des conditions de vie des haleurs ? » — « En tant qu'homme, je suis du parti de Mi En-leh, qui veut abolir l'exploitation et l'oppression, mais en tant que peintre je travaille à l'évolution des formes de la peinture ». — « C'est comme si l'on disait : En tant que cuisinier, j'empoisonne les aliments, mais en tant qu'homme j'achète des antidotes. Ce qu'il y a d'effrayant dans la situation des haleurs, c'est qu'ils ne peuvent pas attendre. En attendant que votre peinture ait évolué, ils seront morts de faim. Tu es leur messager et tu mets trop de temps à apprendre à parler. Ce que tu sens est quelque chose de général, mais ce que sentent les haleurs, qui t'ont envoyé chercher de l'aide, est quelque chose de particulier : c'est la faim. Tu sais ce que nous ne savons pas et tu nous fais part de ce que nous savons. A quoi cela rime-t-il ? Tu apprends à manier les couleurs et le pinceau, alors que tu n'as rien de précis dans la tête ? Ils ne sont pourtant difficiles à manier que lorsqu'ils doivent servir à exprimer quelque chose de précis. Les exploiteurs parlent de mille choses, les exploités, eux, parlent d'exploitation. Toi, peins des haleurs de péniches ».

Méfiance justifiée

Quand une femme déclara à Kin Yeh qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui, tant elle l'aimait, il craignit aussitôt qu'elle ne le trompât avec le premier venu.

L'espèce humaine est-elle née du mucilage primitif ?

Gi demanda à Me Ti s'il croyait que l'espèce humaine se fût développée à partir du mucilage primitif. Me Ti lui répondit que cette idée, si la science prenait fait et cause pour elle, n'avait rien qui pût lui déplaire. Gi dit, un peu déçu : « Je salue avec enthousiasme cette idée, parce qu'elle bat en brèche la notion d'un créateur personnel ». — « Vraiment ? demanda Me Ti étonné. Avez-vous constaté qu'elle le fasse ? De ceux qui s'intéressent à ces questions, est-ce

qu'aucun vraiment ne se soucie de la création du mucilage primitif ? » — « En tout cas, la question du créateur est mise en sourdine, répliqua Gi d'un ton vexé. Quant à l'avenir de l'espèce humaine, il se déploie, à partir de cette idée, en possibilités insoupçonnées ». — « Ah ! » dit Me Ti, comprenant, « au contraire de ceux qui mettent un dieu à l'origine de toute chose, vous en postez un à la fin ! Je ne suis pas très emballé, je l'avoue ; des dieux sans hommes pour martyres et sacrifices ont quelque chose d'imparfait. Et pour mener à bien les changements qui ont fait de la vie sur cette planète une vie digne de l'homme, les hommes ont parfaitement suffi ».

Liberté

Me Ti disait : « Nous sommes libres lorsque nous avons le droit d'apporter à nos difficultés la solution reconnue la meilleure par la plus grande partie de l'humanité. C'est le régime qui nécessite le moins de contrainte. Et, pour que règne la liberté, il est nécessaire également qu'elle nous soit le moins possible contestée, donc que nous soyons le moins possible contraints de recourir à la contrainte.
« Une grande étape dans l'émancipation de l'humanité a été constituée par la découverte de nouveaux mondes et l'invention de nouvelles machines. En apprenant à mieux tirer parti de la nature, l'homme s'est affranchi de nombreuses sujétions. Cependant la nouvelle liberté devint bientôt la liberté pour l'un d'opprimer et d'exploiter l'autre. De notre temps, les classes dirigeantes, qui oppriment et exploitent les autres classes, invitent ces autres classes à libérer la nation, c'est-à-dire à lui procurer la liberté d'opprimer et d'exploiter d'autres nations. Le développement de cette forme de liberté signifierait le développement de l'esclavage ».

[Fierté]

Me Ti disait : « La fierté d'être inutile est plus répandue que la fierté d'être utile. La fierté d'appartenir au petit nombre est la fierté d'appartenir aux inutiles ».

Beaucoup pensaient que les grands maîtres de la musique et de la peinture avaient dû être fiers de pouvoir faire ce que personne d'autre ne pouvait faire. « Mais je pense, disait Me Ti, que les grands maîtres étaient fiers que l'humanité pût le faire ».

Me Ti parle de la ruse

Le fils de Ken Yeh était assez intelligent pour son âge et lisait beaucoup. Il n'y avait rien qu'il admirât autant que la ruse. Bientôt user de ruse lui procura un profond plaisir. Me Ti eut vent de cette disposition à la ruse et dit :
« Un des êtres les plus rusés que j'aie rencontrés était mon camarade de classe Fen. Il n'apprenait rien et avait pourtant de bonnes notes. Sans se donner aucune peine, il roulait ses camarades aux osselets, et l'on ne pouvait lui opposer que des soupçons, car on manquait toujours de preuves. Parvenu à l'âge adulte, il loua sa ruse aux autres contre argent. Sans doute il perdait beaucoup de ses clients, parce qu'ils étaient eux aussi victimes de sa ruse, mais il en trouvait toujours de nouveaux. Il était à l'affût des imbéciles, et il en existe des tas. Il tenait pour tel quiconque n'était pas de taille à déjouer ses ruses, donc aussi bien ceux qui se contentaient de lui faire confiance, ou qui n'examinaient pas les choses de plus près parce qu'ils avaient des choses plus importantes en tête. Un de ses clients, n'arrivant pas à le convaincre d'une filouterie manifeste, se mit un jour en colère et lui brisa les reins. Fen eut l'habileté d'exagérer son infirmité, en retira d'importants dommages-intérêts et échappa au service militaire. Il resta donc chez lui pendant la guerre, gagna de l'argent en profitant de la misère générale, et par la suite obtint même une décoration, l'idée lui étant venue soudain d'affirmer qu'il avait contracté son infirmité à la guerre. Malheureusement la révolution éclata ensuite, et comme on trouva dans sa belle maison toutes sortes de richesses qu'il ne devait qu'à sa ruse, il fut arrêté. Avant qu'il eût pu expliquer qu'il était seulement l'administrateur de ces richesses et non leur propriétaire légitime — la dureté des temps l'obligeait à chercher son salut dans la vérité —, un homme qu'il avait dupé jadis profita

de l'atmosphère d'illégalité qui régnait momentanément pour l'abattre. Je suis certain cependant que sa ruse ne l'abandonna pas, même à sa dernière heure : sûrement il trouva encore le moyen d'avaler, en face de la mort, une bague de valeur ou quelque objet de ce genre.
« Il dut ainsi à sa ruse peu ordinaire quantité d'avantages : celui de ne rien apprendre en classe, celui d'être suspect à ses camarades, celui de pouvoir gagner de l'argent aux dépens de ceux qui avaient des choses plus importantes en tête, celui de conserver sa bague, etc. ».

Paix et guerre

Nous l'avons vu : le peuple qui vivait en paix avec les autres peuples entretenait chez lui la guerre de classes. Mais la guerre avec les autres peuples, qui naquit de la guerre de classes, engendra l'union sacrée. Et cependant elle aggrava en même temps la guerre de classes ; l'union sacrée se désagrégea et la guerre de classes mit fin à la guerre des peuples.

Sur l'égalité

Me Ti disait : « C'est seulement quand l'égalité des conditions est établie que l'on peut parler d'inégalité. C'est seulement quand tout le monde a les pieds à la même hauteur que l'on peut décider qui est plus grand que les autres ».

Sur le repos

Me Ti disait : « Les hommes passionnés ne trouvent pas de repos dans le repos, mais seulement dans l'agitation. La réflexion leur est de peu de profit. Chez eux il arrive plus d'une fois que les décisions soudaines et impétueuses soient les plus lucides et les plus pratiques. S'ils ne peuvent pas monter dans une voiture, il faut alors du moins qu'ils la tirent, sinon ils se font traîner par elle ».

Appel au nationalisme

Comme réfugié, Me Ti se rendit aussi dans le pays appelé Su. Il y rencontra d'autres réfugiés venus de Ge-El, partisans de la *grande mise en ordre,* et ils l'ennuyèrent de leurs *mea culpa,* répétant qu'ils avaient raté l'occasion d'exploiter le nationalisme latent des Ge-Els, que Hui Yeh avait si adroitement exploité. Me Ti dit, agacé : « Chez les ouvriers et les paysans pauvres de Ge-El il n'y avait pas de nationalisme latent ; l'histoire n'en a produit aucun chez eux ; Hui Yeh le leur fourrait en tête quand le besoin s'en faisait sentir, et dans ces conditions il ne peut pas être bien profond. Et de quelle façon aurions-nous dû l'exploiter, à supposer même qu'il fût en eux ? A quelles fins ? Par quels moyens ? Il y avait alors mille problèmes à résoudre, mais aucun n'admettait de solution purement nationale, pour qui projetait la *grande mise en ordre.* Les intérêts des grands nécessitent qu'on se batte contre d'autres nations, nos intérêts à nous n'en ont que faire et en seraient même contrariés ».

Le nationalisme des pauvres

Certains pensaient que, de nombreux peuples ayant été opprimés par Hui Yeh, le nationalisme devait produire chez ces peuples d'utiles effets, à savoir la chute de Hui Yeh. Me Ti dit d'un ton de désapprobation : « Si ces peuples secouent le joug de Hui Yeh par nationalisme, ce sera pour plier sous le joug de leurs propres maîtres. Le nationalisme des grands sert les grands. Le nationalisme des pauvres gens sert également les grands. Le nationalisme ne vaut pas mieux pour se trouver chez les pauvres gens ; il n'y gagne que d'être alors parfaitement absurde ».

Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes

Me Ti disait : « Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes fait partie de la grande mise en ordre », et il ajoutait : « à condition qu'il joue en faveur de la grande mise en ordre ».

Kien Leh parle des associés

B., un marchand, partit en voyage pour une ville éloignée. Très occupé et pensant que son associé était sûr de lui, il négligea de lui écrire. Celui-ci en fut froissé, ou refroidi, au point qu'il rompit avec B. toutes relations d'affaires et même jeta tout simplement à la rue les marchandises de B. et les laissa pourrir. A la lettre qu'il écrivit à B. à ce sujet il ne reçut jamais de réponse. Le silence resta le même, seule la raison de ce silence avait changé.

Kien Leh parle des soldats polis

« Dans une certaine province, les soldats, faisant alliance avec les paysans, se mutinèrent et tuèrent leurs officiers, à l'exception d'un seul qui, fils lui-même d'un paysan, se joignit à eux. Dans la lutte qui s'ensuivit, les soldats lui menèrent la vie dure, jusqu'au jour où il maltraita l'un d'entre eux pour une faute que celui-ci avait commise. Dès lors il fut soudain traité tout autrement, je veux dire beaucoup plus poliment. Il eut son menu à lui et ne fut plus, comme auparavant, envoyé au danger sans qu'on lui demandât son avis. Six mois après cet incident, il se donna la mort ».

Formation universelle des hommes

« L'homme doit pouvoir s'entendre avec un grand nombre de ses semblables », disait Me Ti aux fondeurs de Sen-Eh. « L'art par excellence est de savoir parler à la radio, qui est un nouvel organe de l'homme. Toutefois, pour vous former un organe qui vous permette de vous faire comprendre de millions d'hommes avec votre voix habituelle, vous devez être également capables de parler à haute voix ou de parler si bas que vos lèvres semblent ne pas bouger. En effet, pour former votre voix, à l'échelle dont je parle, vous devez exprimer des choses tout à fait précises ».

Le culte de Ni En

Le culte dont on honorait Ni En prenait souvent des formes qui paraissaient déshonorantes pour ceux qui l'honoraient. Me Ti ne s'en souciait pas outre mesure. Il disait : « Ni En organise la grande production. C'est une entreprise d'une très grande audace, qui n'a jamais encore été tentée nulle part. Elle exige une grande confiance de la part du peuple. Ni En sait gagner cette confiance. Par quel autre moyen que la production pourrait-on rendre les gens plus intelligents et plus conscients de leur valeur ? Serait-ce seulement en leur faisant la leçon ? »

[Renonciation à un trône]

Kin Yeh racontait une histoire relative au général I Ti, personnage fabuleux. Les gens de Shen-Si lui offrirent la dignité royale. Il reçut leur lettre avec toutes les marques de la considération et l'étudia attentivement. Mais dès la première lettre qu'il leur écrivit, ils ne répondirent pas. A ce moment-là I Ti ne vit encore dans leur silence qu'un effet du hasard, et il continua d'étudier et d'annoter leur proposition. Mais, à leur tour, des amis d'I Ti qui, munis d'une recommandation du général, s'étaient rendus à Shen-Si, essuyèrent un accueil glacial. Ils le lui rapportèrent, et il mit de côté la note des gens de Shen-Si. « Je doute maintenant », dit-il, « si, comme roi de Shen-Si, j'aurais joui des mêmes droits qu'un portier. Tous ceux qui dans le passé m'ont tapé sur l'épaule me traitaient plus amicalement, et un homme qui, dans ma jeunesse, m'a fait cadeau d'un vieux chapeau, m'a plus donné que les gens de Shen-Si ».

Ordre et désordre

Me Ti disait : « La formule de Hu Ih : L'intérêt général passe avant l'intérêt particulier, semble définir l'ordre. En fait, elle signifie le plus grand désordre. Un Etat où ce qui est utile à l'Etat n'est pas utile à l'individu et où ce qui

est utile à l'individu n'est pas utile à l'Etat n'est lui-même utile à rien. A ses propres yeux, Hu Ih incarne l'Etat. Si bien que sa formule signifie simplement : L'intérêt de Hu Ih passe avant l'intérêt de chaque citoyen pris séparément ».

Sur l'égoïsme

Comment combattre l'égoïsme ? Un Etat doit être organisé de telle sorte qu'entre l'intérêt de l'individu et l'intérêt général il n'y ait pas de différence. Dans les régimes mal organisés comme celui de Hu Ih, l'égoïsme est quelque chose d'effrayant. Dans les régimes bien ordonnés, l'égoïsme sert l'intérêt général.

Les devoirs de l'individu

Dans un régime bien ordonné point n'est besoin de parler sans cesse des devoirs de l'individu à l'égard de l'Etat. L'individu y subit moins de contraintes. Il a une vie facile. Ses erreurs sont corrigées sans précipitation et promptement cependant ; ce qu'il ne peut faire, un autre le fait. S'il ne vient pas, il y a cependant assez de monde.

La grande méthode

La thèse du maître Hi Yeh, que un n'est pas égal à un, n'est pas seulement égal à un, n'est pas toujours égal à un, est un point de départ de la *grande méthode*. Il veut dire que l'on peut abuser de cette proposition ou d'une proposition de forme analogue en l'employant plus longtemps qu'il ne faut ; en d'autres termes, qu'on peut avoir raison de l'employer à tel moment et dans telle situation, mais tort de l'employer après un certain temps, dans une situation qui a changé. Il faut, quand on examine cette affirmation, s'attendre à un raisonnement très compliqué, mais ne jamais oublier qu'au fond il s'agit de quelque chose de simple. La pensée a peine à fixer par exemple le concept de bourgeon, parce que l'objet ainsi désigné est conçu dans

l'impétuosité de l'éclosion et montre, au-delà de la pensée, une fougueuse aspiration à n'être plus bourgeon, mais fleur. Ainsi pour la pensée le concept de bourgeon est déjà le concept d'une chose qui s'efforce de ne pas être ce qu'elle est. Et pourtant il s'agit de choses simples, dont la désignation et son application ne présentent pas de difficultés. Beaucoup ne comprennent pas au début la *grande méthode,* parce que, des deux parties, le considérant et le considéré, ils n'en prennent qu'une au sérieux, à savoir le considéré, et attribuent alors à notre pensée une imprécision et une instabilité qui sont absentes de l'objet pensé. Mais cette imprécision et cette instabilité ne sont pas absentes de l'objet pensé, et notre pensée n'est donc pas en défaut quand elle est instable et imprécise, mais bien dans le vrai, en ce qu'elle a justement en vue par là de commander à la nature. Quand nous disons « la science est la science », cette proposition tire apparemment sa valeur du fait que le même mot y est utilisé deux fois. Mais le même mot désigne des choses différentes et pas seulement à des moments différents. Les physiciens contestent de nos jours que l'histoire soit une science, seules leurs propres méthodes leur paraissent scientifiques, et le maître Eh Fu leur donnait raison, tout en contestant l'esprit scientifique des physiciens, parce qu'ils avaient une idée insuffisante de la nouvelle science historique. On n'aurait aucune peine et on aurait grand avantage à représenter la science comme un effort pour découvrir et démontrer le caractère non scientifique des affirmations et des méthodes scientifiques. La grande révolution de Su a montré les avantages que peut comporter la répétition excessive de phrases telles que « le paysan est le paysan ». Mi En-leh découvrit que, dans Su comme partout, le phénomène « paysan » se présentait sous des formes si différentes qu'il se comportait de façon toute contraire en présence d'événements donnés. Il précisa que la différence d'où provenaient les différents comportements était une différence relative aux biens possédés, et en tira pour la grande révolution d'importants avantages. Mais il ne put le faire que parce qu'il observa en même temps que pour commencer, en dépit de la différence observée par lui, la réaction du paysan était partout la même : au contraire des ouvriers, qui voulaient abolir la propriété privée, les

paysans voulaient la conserver. Les paysans pauvres voulaient absolument y accéder. Ici donc et dans cette mesure, la formule « le paysan est le paysan » était vraie. Elle était vraie et devait servir de base à l'action dans le moment même où le contraste entre les paysans était si grand que les uns ne pouvaient pas rester des paysans si les autres le devenaient. Longtemps les ouvriers, sous la conduite de Mi En-leh et de Ni En, luttèrent pour que la formule « le paysan est le paysan » eût un sens, en transformant paysans riches et paysans pauvres en paysans possesseurs de lots égaux. Et puis s'éleva, au cours d'une seule et même génération, au sein du parti des ouvriers eux-mêmes, une opposition qui, s'appuyant sur la formule « le paysan est le paysan », prédit (ou constata) entre ouvriers et paysans des luttes qui ne pouvaient se terminer que par la victoire des paysans ou des ouvriers, et elle demanda que l'on prît des mesures au bénéfice des ouvriers en prévision de ces luttes. Le parti se trouva en difficulté à l'occasion de ces différends, mais à ce moment-là la formule « le paysan est le paysan » commença à montrer une fois de plus sa fragilité, car les paysans se transformèrent en ouvriers, en sorte qu'à bien des égards la formule « le paysan est un ouvrier » faisait mieux l'affaire. L'opposition se trouva dépassée par les événements, fut combattue et écrasée. Mais ceux qui ne savaient plus reconnaître les traits de la paysannerie chez ce nouvel ouvrier né de la suppression de la propriété privée du sol et regardaient par suite la formule « le paysan est le paysan » comme parfaitement dépassée, commirent de graves erreurs. Sous une forme nouvelle, elle restait toujours vraie.

Me Ti partisan de Ni En

Me Ti était pour Ni En. Dans la question de savoir si l'édification de l'*ordre* pouvait être réalisée dans un seul pays, il adoptait le point de vue selon lequel cette édification devait être commencée dans un pays et complétée par l'édification de l'*ordre* dans les autres pays. L'édification de l'ordre dans un pays était une condition de son édification dans les autres pays, au même titre que celle-ci était une

condition de l'achèvement de l'édification de l'ordre dans un pays.

Ce que les travailleurs intellectuels entendent par liberté

Ka Meh enseignait que, pour comprendre les idées des hommes, il faut étudier l'histoire de leurs manières de produire les choses nécessaires à la vie. Si, pour démêler ce que les travailleurs intellectuels de notre temps entendent par liberté, on étudie l'histoire de la production des choses nécessaires à la vie, on trouve que la classe sociale à laquelle se rattachent nos intellectuels aspirait à une liberté qui était la libre concurrence. C'était une liberté très précise. Cette concurrence elle aussi était une concurrence très précise, différente des autres formes de concurrence que le monde avait déjà connues. C'était en effet la concurrence dans la vente des marchandises. Les marchandises que les intellectuels avaient à vendre étaient des opinions et des connaissances. La liberté à laquelle ils aspirent est la libre concurrence dans la vente des opinions et des connaissances. Cela sonne mal ; mais le fait que cela sonne mal démontre seulement que de notre temps la production des choses nécessaires à la vie sous la forme de la libre concurrence dans la vente des marchandises ne fonctionne plus de façon satisfaisante. A l'époque où on la faisait progresser sous cette forme, la formule ne sonnait pas mal. Quand on payait les opinions et les connaissances au même titre que le poisson et les filets de pêche, le drap et le travail du tailleur, et quand les intellectuels avaient des opinions et faisaient de leurs connaissances un emploi propre à favoriser la production, on ne voyait rien de mal dans cette dépendance. Dans ce régime de concurrence, les personnalités se développaient, et quand les inventeurs exigeaient des droits pour l'utilisation de leurs inventions, et que les artistes et les philosophes jetaient l'anathème sur ceux qui s'appropriaient leur style et leur pensée et poursuivaient ce procédé devant les tribunaux comme un vol, c'étaient des inventeurs, des artistes et des philosophes utiles à la production. Comme il y avait de nombreux intérêts en conflit, il pouvait y avoir de nombreuses opinions, qu'on pouvait exposer librement. De

notre temps, la production des choses nécessaires à la vie ne peut progresser par la libre concurrence dans la vente des marchandises, elle va de crise en crise et se transforme à tout coup en une production d'instruments de destruction, et il existe une nouvelle aspiration à la liberté et une nouvelle conception de la liberté qui n'ont pas en vue la libre concurrence dans la vente des marchandises, mais la possibilité de se libérer de la concurrence dans la vente des marchandises. Un tel affranchissement devrait pouvoir maintenant faire progresser la production, et il est clair que les idées et les aspirations des intellectuels en ce qui concerne la liberté ne peuvent le réaliser.

La grande méthode

Quand la grande guerre éclata, beaucoup, dans le parti, s'attendaient à voir les travailleurs, au moins dans quelques Etats, empêcher leurs gouvernements de faire la guerre. Ils ne croyaient pas que les gouvernants pussent convaincre le peuple des travailleurs de la nécessité de la guerre. Il se produisit deux choses différentes. En premier lieu, il apparut qu'il n'était pas tellement nécessaire pour faire la guerre que les travailleurs fussent convaincus de la nécessité de la guerre ; il existait de puissants moyens de les amener à la faire même s'ils n'étaient pas convaincus. En second lieu, on pouvait convaincre de grandes masses de travailleurs de la nécessité de la guerre. Etant donné tout le système de l'économie, la guerre était effectivement nécessaire ; elle faisait partie de cette économie, et celui parmi les travailleurs qui doutait que tout ce système dût ou pût être supprimé était prêt à se laisser convaincre de la nécessité de la guerre. Quand donc on vit les travailleurs n'opposer aucune résistance à la guerre, ou ne s'y opposer que très faiblement, beaucoup de gens dans le parti se convainquirent qu'il n'y avait rien à faire. Mi En-leh combattit cette conviction. « Le mode de production, dit-il, a fait naître une opposition entre les diverses classes qui le maintiennent. Le conflit est mis en veilleuse. Mais le mode de production demeure. L'opposition doit donc subsister. Le peuple semble très uni, le gouvernement très fort. Mais l'oppression a pris

des proportions colossales. La force du gouvernement n'est que la force de l'oppression qu'il exerce sur les travailleurs. Le système économique régnant, qui a coûté cher aux travailleurs, reçoit maintenant un appui qui coûte également cher aux travailleurs ».

Sévérité de Me Ti

Comme un disciple lui reprochait sa sévérité, Me Ti lui répondit par ces vers de Ki En-leh :

Quand je parle avec toi
Froidement comme on parle à tous,
En usant des mots les plus secs
Sans fixer sur toi mon regard
(Je ne te comprends pas, à ce qu'il semble,
Et méconnais ta singularité et tes problèmes)

Je ne dis pourtant que des choses
Qui sont la réalité même
(La réalité nue, que n'émeut pas ta singularité,
Et plus que saoule de tes problèmes)
Elle, tu ne me sembles pas la comprendre *.

Me Ti et l'éthique

Me Ti disait : « Je n'ai pas trouvé beaucoup de phrases commençant par « tu dois » que j'eusse plaisir à prononcer. J'entends par là des phrases de nature générale, des phrases s'adressant à la généralité des gens. Toutefois en voici une : *Tu dois produire* ».

* Cette traduction, établie par Gilbert Badia et Claude Duchet, figure dans les *Poèmes 1*, page 158 (« Extraits d'un manuel pour habitants des villes », 10). N. D. T.

Sur les exercices physiques

Les tisserands de Sen-Se s'adonnaient avec zèle aux exercices physiques. Me Ti leur dit : « J'apprends que les propriétaires des usines de tissage ont fait installer vos métiers de telle sorte qu'à force de tisser votre bras droit grossit, tandis que votre bras gauche s'atrophie. Pour obvier à cette déformation, vous faites à vos heures de loisir des exercices physiques. Ce travail, que vous faites pour remédier aux conséquences du travail, ne vous est naturellement pas payé et il est en outre totalement improductif. Je vous propose de lui donner un sens plus satisfaisant en procédant à ces exercices libres des armes à la main. Votre vue n'est-elle pas elle aussi affaiblie et ne l'amélioreriez-vous pas en visant ? Nouer des cordes, d'autre part, exerce les mains. Et rien n'est plus indispensable à vos dos que de savoir se glisser sous un char de guerre. Grâce au sport bien compris, ce ne sont pas seulement vos anomalies, mais aussi celles de vos métiers à tisser qui disparaîtront ».

Comparaisons

Le célèbre auteur Lu disait : « Ma plume est en or, mes ordres sont exécutés, ma femme est fidèle, mes amis sont autant de génies, les œuvres d'art que j'ai chez moi sont authentiques ». Me Ti disait : « Ma plume est en fer, c'est à peine si l'on prête attention à mes prières, ma femme n'est pas fidèle, mes disciples et mes amis sont aussi peu infaillibles que moi, le seul tableau que je possède est une copie sans valeur d'une œuvre dont l'authenticité est douteuse. Et après ? »

[Idées dangereuses]

Au retour d'une entrevue qu'il avait eue avec un très haut fonctionnaire, le philosophe chinois Me Ti rapporta à ses disciples que ce grand personnage lui avait parlé principalement de ce qu'on nomme les idées dangereuses. « Ce monsieur, rapporta Me Ti, s'est exprimé de façon vague,

bien qu'avec beaucoup de violence, mais je ne serais pas étonné qu'il traite de dangereuses des idées telles que « Qui travaille doit manger » ou « Quand on veut construire un pont, on a besoin de constructeurs de ponts » ou « La pluie tombe de haut en bas ». Vous pouvez me croire, j'ai eu l'impression qu'il doit être très dangereux d'être dans la peau de ce monsieur ».

Le gouvernement comme réalité dialectique

Ken Yeh disait : « Si nous voulons mettre sur pied un Etat fort à caractère transitoire, c'est-à-dire un Etat s'atrophiant à mesure que sa fonction s'atrophie, c'est-à-dire un Etat qui meure de son succès, il faut donner au gouvernement la forme dialectique, c'est-à-dire instituer un conflit salutaire. Il faudrait qu'il y ait l'appareil de l'Etat, où les ordres viennent d'en haut, et l'appareil syndical, où ils viennent d'en bas. Le gouvernement est constitué alors par une commission où les questions importantes sont tranchées à la majorité des deux tiers ».

Vivre selon la grande méthode

Me Ti disait : « Il est profitable non seulement de penser selon la *grande méthode,* mais aussi de vivre selon elle. Se contredire, se jeter dans des crises, transformer de petits changements en grands, etc., tout cela, on peut non seulement l'observer, mais aussi le faire. On peut vivre avec plus ou moins de médiations et en entrant dans plus ou moins de rapports. On peut viser ou aspirer à une transformation durable de sa conscience en modifiant son être social. On peut contribuer à rendre contradictoires et évolutifs les mécanismes d'Etat ».

La vie et la mort

Ni En disait : « Il y a toujours dans la vie quelque chose qui est en train de mourir. Cependant ce qui meurt ne se

résout pas purement et simplement à mourir, mais lutte pour son existence, défend la cause perdue de sa survie. Il y a toujours d'autre part dans la vie quelque chose de neuf qui est en train de naître. Mais ce qui s'éveille à la vie ne se contente pas de venir au monde : cela blesse et crie et affirme son droit à la vie ».

Le médecin apolitique

Le philosophe Me Ti s'entretenait avec des médecins de la situation politique et les pressait de contribuer à y porter remède. Ils refusaient en alléguant qu'ils étaient apolitiques. Là-dessus il leur raconta l'histoire que voici.

Le médecin Shin Fu prit part à la guerre faite par l'empereur Ming pour conquérir la province du Shen-Si. Il travailla comme médecin dans divers hôpitaux, et son activité fut exemplaire, à telle enseigne que, dans les écoles de médecine, on professait encore longtemps après que ce qu'il avait fait là comme médecin devait proprement être qualifié d'exemplaire. La main artificielle qu'il fabriqua pour les soldats qui avaient perdu une main fit beaucoup parler d'elle. Il pouvait, comme médecin, regarder comme résolu le problème du remplacement des membres par des prothèses. Il avait coutume de dire que s'il avait pu porter à ce degré de perfection son habileté de médecin, il le devait au seul fait d'avoir rigoureusement renoncé à tout autre sujet d'intérêt que la médecine. Interrogé sur le but de la guerre à laquelle il avait pris part, il dit : « Comme médecin, je ne peux pas la juger, comme médecin je vois seulement des mutilés et non de riches colonies ». On ne lui en voulut pas de ces propos à la cour, en considération des services qu'il avait rendus comme médecin. La cour ferma les yeux lorsque, s'étant vu demander ce qu'il pensait des écrits du factieux Ki En, qui condamnait la guerre, la conquête, la discipline militaire, le régime impérial et les bas salaires des paysans et des coolies, il se contenta de répondre : « Comme philosophe, je pourrais avoir une opinion là-dessus, comme homme politique, je pourrais combattre le régime impérial, comme soldat, je pourrais refuser d'obéir ou de tuer un ennemi, comme coolie, je pourrais

trouver mon salaire trop bas, mais comme médecin, je ne peux rien faire de tout cela, je dois m'en tenir à ce qu'aucun d'entre eux ne peut faire, à savoir guérir les blessures ». Cependant Shin Fu aurait une fois, dans une circonstance précise, abandonné ce point de vue si élevé et si logique. Lors de la prise d'une ville où se trouvait son hôpital, il aurait pris ses jambes à son cou pour échapper à l'ennemi et n'être pas tué comme partisan de l'empereur Ming. Déguisé en paysan, il se serait glissé à travers les lignes ennemies, aurait tué des gens comme étant en état de légitime défense, et répondu comme philosophe à certains qui lui reprochaient sa conduite : « Comment continuer de travailler en tant que médecin, si l'on me tue en tant qu'homme ? »

Sur l'art de mauvaise qualité

Kin Yeh disait : « Partir en guerre contre l'art de mauvaise qualité et en réclamer un meilleur, ou vitupérer le goût du peuple, à quoi bon ? » Il vaudrait mieux demander : « Pourquoi le peuple a-t-il besoin de stupéfiants ? »

L'édification de l'ordre dans un seul pays

To Tsi déclarait impossible l'édification de l'ordre dans un seul pays. Ni En entreprit de l'édifier. To Tsi trouvait toujours qu'il manquait ceci ou cela, Ni En le créait. To Tsi ne voyait pas la possibilité d'édifier l'ordre s'il n'était pas édifié en même temps dans tous les pays. Ni En voyait la possibilité d'édifier l'ordre dans tous les pays s'il était édifié dans un pays. To Tsi prévoyait un effondrement dans tous les pays et ensuite l'édification dans tous les pays. Ni En commença l'édification dans son pays, sachant qu'elle provoquerait l'effondrement dans tous les pays. Ni En, en disciple de Ka Meh, croyait à l'importance de l'économie, de l'industrie, de la solide organisation des masses, fondée sur le nouvel ordre économique d'un pays, pour provoquer l'effondrement dans tous les pays.

Une des erreurs de Me Ti

Me Ti disait : « Cela va mal pour moi. Partout le bruit se répand que j'ai tenu les propos les plus saugrenus. Et, tout à fait entre nous, le malheur est qu'en fait, pour la plupart d'entre eux, je les ai vraiment tenus. Je suis comme ça : lorsque quelqu'un affirme que 2 et 2 font 4 parce que 8 moins 5 égale 7, je dis aussitôt qu'alors 2 et 2 ne font pas 4. Et notre homme de colporter ce propos. C'est ainsi que l'on m'a entendu dire qu'il n'y a pas de classes, que les gros se sacrifient pour les petits, qu'on peut être libre quand on est chargé de chaînes, que l'intelligence gâte la littérature et autres absurdités semblables. Je ne peux pas souffrir que la vérité soit crue ou dite comme le mensonge, sans preuve ou par calcul. Sur ces lèvres frivoles elle prend des airs de superstition. Mais ma conduite n'en est pas moins fautive ».

Routine

La routine est dangereuse. Par exemple, il faut être prudent avec la prudence, la prudence devenue routine est dangereuse. Un homme qui lave toujours ses cerises avant de les manger peut fort bien, un beau jour, par mégarde, boire l'eau où il les a lavées et attraper le choléra, dit-on.

Sur le doute

Do, disciple de Me Ti, défendait le point de vue selon lequel on doit douter de tout ce qu'on ne voit pas de ses propres yeux. Ce point de vue négatif lui valut des injures et il quitta la maison mécontent. Peu de temps après, il reparut et, du seuil, déclara : « Je dois rectifier ce que j'ai dit. On doit douter même de ce que l'on voit de ses propres yeux ».
Comme on lui demandait : « Qu'est-ce qui met donc des bornes au doute ? », il dit : « Le désir d'agir ».

S'occuper de morale

« Il est peu d'occupations, disait Me Ti, qui portent préjudice à la morale d'un homme autant que le fait de s'occuper de morale. J'entends dire : « Il faut aimer la vérité, il faut tenir ses promesses, il faut combattre pour le bien ». Mais les arbres ne disent pas : « Il faut être vert, il faut laisser tomber nos fruits verticalement sur le sol, il faut faire entendre un bruissement de feuilles quand le vent souffle à travers nos branches ».

La contradiction

L'un des procédés habituels de Mi En-leh consistait à dénicher la contradiction dans les choses qui présentaient l'apparence de l'unité. Voyait-il un groupe de gens formant une unité en face d'autres groupes ? Il s'attendait à les trouver divisés, voire carrément hostiles les uns à l'égard des autres, sur des points précis, les intérêts des uns étant contraires aux intérêts des autres. Et même en face des autres groupes les membres du groupe ne se comportaient pas comme une unité, tout à fait comme une unité et seulement comme une unité. Ainsi le groupe n'était pas totalement et uniformément et tout le temps opposé et hostile à tel autre ou à tels autres groupes, mais il y avait là des rapports changeants qui mettaient constamment en question, bien qu'avec plus ou moins de force, l'homogénéité du groupe et les différences qui le séparaient des autres groupes. Déjà Ka Meh avait mis en garde les travailleurs, les invitant à ne pas voir chez leurs oppresseurs une trop constante unité. Le but de ceux-ci, opprimer, tout en les unissant entre eux, les divisait aussi : des sentiments d'hostilité les opposaient et, sur bien des questions, ils adoptaient des positions différentes. Les travailleurs pouvaient en tirer parti. Bien sûr, c'était à condition de ne jamais perdre de vue en même temps tout ce qui unissait leurs oppresseurs. Beaucoup voyaient en Mi En-leh un fin matois qui se liait d'amitié avec l'ennemi pour triompher de lui en fin de compte, mais c'était complètement faux, que l'on condamnât une telle tromperie ou que l'on s'en réjouît, selon le point de vue qu'on adoptait. Il y

avait véritablement des cas où une fraction des oppresseurs, dans sa lutte contre d'autres fractions, défendait les intérêts des travailleurs, non pas parce que c'étaient les intérêts des travailleurs, mais parce que c'étaient les leurs propres. Les travailleurs pouvaient en toute bonne foi s'allier à cette fraction d'oppresseurs, aussi longtemps que ceux-ci prenaient cette position. Ka Meh n'était pas d'avis que les travailleurs qui soutenaient dans leur lutte les ennemis des commerçants et des industriels eussent commis là une faute ; car, aussitôt après avoir aidé les commerçants et les industriels à vaincre la noblesse, ils avaient été persécutés par eux de la façon la plus cruelle. En un certain sens, ils n'en avaient pas moins profité pour leur part du succès de leurs ennemis. Le commerce et l'industrie se développèrent dès lors plus librement, et, bien que ce fussent là les centres de leur exploitation, c'est là que se situèrent aussi les centres de leur libération. Du temps de Hu Ih, le parti enseignait aux travailleurs à soutenir la lutte des croyants contre Hu Ih. Il pouvait sembler que Hu Ih, en combattant la croyance chez les travailleurs, faisait les affaires du parti. Le parti aurait dû alors le soutenir ou tout au moins le laisser faire. Mais le parti savait que l'attachement à la religion chez les travailleurs venait de leur détresse en ce monde ; on avait longtemps usé de la religion pour leur faire oublier leurs intérêts terrestres, mais ils en avaient usé eux-mêmes pour oublier leurs souffrances. Hu Ih voulait maintenant leur faire oublier leurs intérêts d'une autre manière et leur ôter le moyen de supporter leurs souffrances, qu'il leur laissait, ou mieux qu'il aggravait. Le parti savait que la lutte visant à sauvegarder les moyens de supporter les souffrances pouvait se transformer aisément en une lutte visant à supprimer les souffrances. Après quoi les moyens de les supporter devenaient superflus. Le parti discernait l'unité des travailleurs dans leur lutte contre leurs souffrances, sans perdre de vue pour autant l'opposition des travailleurs croyants et des travailleurs non croyants. Car il y avait aussi opposition entre travailleurs croyants et exploiteurs croyants. Hu Ih fut obligé d'admettre qu'il y avait désormais opposition entre propriété et foi religieuse ; il protégeait la propriété, mais s'en prenait à la foi. Pour posséder, il fallait transgresser toutes les lois religieuses ; pour vivre selon la foi, toutes

les lois de la propriété. Le parti escomptait que, dès que la question se poserait, ceux des travailleurs qui étaient croyants renonceraient à la propriété, j'entends celle qui était incompatible avec la foi, celle qui rendait nécessaires les guerres et les violences exercées contre les travailleurs. Mais renoncer à cette propriété individuelle ne signifiait pas renoncer à toute propriété, cela signifiait au contraire pour les travailleurs accéder à la propriété. Si dans cette lutte la foi constituait pour eux un obstacle, ils n'avaient plus alors qu'à renoncer à la foi. Le parti ne voulait donc tromper personne, mais se bornait à représenter les intérêts souvent changeants des travailleurs.

Ka Meh parle de la réalisation du grand ordre

Ka Meh disait aux travailleurs : « Gardez-vous des gens qui vous prêchent que vous devriez réaliser le *grand ordre*. Ce sont des curés. Ils lisent une fois de plus dans les astres ce que vous devez faire. Pour le moment, vous êtes là pour le grand désordre, ensuite vous devrez être là pour le *grand ordre*. En réalité il s'agit pour vous de mettre de l'ordre dans vos affaires ; ce faisant, vous créerez le *grand ordre*. Les mauvaises expériences que vous avez faites avec le grand désordre peuvent vous servir de guides, ainsi que quelques expériences de nature plus agréable, faites par vos pareils lors de certains soulèvements. Mais il sera bon que vous n'arrangiez pas à l'avance dans votre tête, jusqu'au plus infime détail, une demeure qu'il s'agirait ensuite de « réaliser ». Réservez-vous plutôt le plus possible. Dans la préparation d'un plan on est plus facilement en désaccord que dans l'exécution, et dans l'exécution les idées viennent mieux que dans la préparation. Gardez-vous de devenir les serviteurs de conceptions idéales ; sinon, vous aurez vite fait d'être les serviteurs de curés ».

[Fidélité compréhensible]

L'oppresseur Hu Ih ne pouvait se contenter de recevoir de ses gens de nobles assurances. Sa meilleure protection était

constituée par leurs crimes. En participant à l'oppression, ils s'exposaient à être châtiés par les opprimés, ce qui était pour Hu Ih la meilleure garantie de leur fidélité.

Sur la transformation des rapports de production

Mi Ti disait à propos de Su : « Quand les rapports de production, c'est-à-dire l'ordre au sein duquel une société produit tout ce qui est nécessaire à la vie, eurent donné un grand développement aux forces qui produisent tout, en sorte qu'on pouvait produire désormais plus de biens, cet ordre, comme on sait, fut renversé par les travailleurs, parce qu'il laissait les ouvriers dans la misère et ne développait plus l'ensemble des forces de production. Le nouvel ordre selon lequel la société produisait désormais tout ce qui est nécessaire à la vie se mit alors à donner un nouveau développement aux forces de production. Toutefois on ne doit pas se représenter cet ordre comme une chose que l'on décrète du jour au lendemain, comme une chose achevée en toutes ses parties et, en toutes ses parties, différente de l'ordre ancien. Longtemps, et sur bien des points, il a dépendu de l'état des forces de production, lequel ne cessait de changer. C'est ainsi que les différences de salaires ont été longtemps très grandes, et même, pendant un certain temps, se sont accrues considérablement. La société était obligée de payer au prix fort tout travail spécialisé et exigeant des connaissances. L'enseignement fut ouvert à tous. Mais, comme les études étaient pénibles et exigeaient un effort spécial, une prime dut leur être allouée. Même la famille à l'ancienne mode, qui présente des contraintes déraisonnables, fut longtemps conservée et même, un certain temps, soutenue par toute sorte de lois, car on ne pouvait pas élever arbitrairement les salaires, si bien qu'on avait besoin de petits groupes sociaux qui missent ensemble l'argent gagné. Il y eut aussi, longtemps, des différences sociales de toute sorte, et même, parmi elles, de nouvelles, et on les entretenait ou les tolérait, aussi longtemps qu'elles pouvaient augmenter les forces productives du pays. Ces faits faisaient jeter les hauts cris à de nombreux observateurs. Ils avaient vu que dans les vieux pays une institution comme la famille

était maintenue par la police. A présent ils voyaient que la police ne pouvait pas la supprimer. Faute de connaître la *grande méthode,* ils étaient incapables de s'y retrouver ».

Sur l'art pour l'art

Me Ti disait : « Dernièrement, le poète Kin Yeh me demanda si, par les temps qui courent, il pouvait écrire des vers ayant pour thème des impressions de la nature. Je lui répondis que oui. Quand je le revis, je lui demandai s'il avait écrit des vers sur ce thème. Il répondit que non. Pourquoi ? demandai-je. Il dit : « Je m'étais donné pour tâche de faire du bruit produit par des gouttes de pluie qui tombent une source de plaisir pour le lecteur. En y réfléchissant, et tout en jetant de-ci de-là une ligne sur le papier, j'ai reconnu la nécessité de faire de ce bruit de gouttes de pluie une source de plaisir pour tous les hommes, y compris donc les sans-abri qui sentent les gouttes leur glisser dans le cou quand ils tentent de dormir. J'ai reculé devant cette tâche ».
« L'art ne compte pas seulement avec le jour présent, dis-je pour le tenter. Comme il y aura toujours de telles gouttes de pluie, une telle poésie pourrait être durable. — Oui, dit-il tristement, quand il n'y aura plus personne qui les sente glisser dans son cou, cette poésie sera possible ».

Me Ti parle du principe de la lutte pacifique

Pendant la grande guerre des dix Etats, Me Ti fit remarquer la manière dont l'Etat de Su, qui n'était pas en guerre, avait presque autant influé sur les opérations militaires de tous les Etats en guerre que s'il avait lui-même fait la guerre. En prenant sous sa protection certains pays et en interdisant le passage par leur territoire, il contraignit l'Etat de Li à mener des opérations incommodes, coûteuses et malheureuses contre l'ennemi de celui-ci, l'Etat de Ta. Le puissant Etat de Ma ne put engager contre Ta que la moitié de ses chars de guerre par crainte d'une attaque de Su. Ta, de son côté, dut renoncer à l'aide de l'Etat de Tur, car Su maintint également cet Etat à l'écart de la guerre. L'Etat de Ni, par

crainte de Su, ne put mener sa guerre contre l'Etat de Shi qu'avec une fraction de ses forces militaires et perdit lentement tout son sang dans cette guerre.

Le vieux neuf

Un disciple dit à Me Ti : « Ce que tu enseignes n'est pas neuf. Ka Meh et Mi En-leh ont enseigné la même chose, et mille autres en dehors d'eux ». Me Ti répondit : « Je l'enseigne parce que c'est vieux, c'est-à-dire parce qu'on pourrait l'oublier et le considérer comme valant seulement pour le passé. N'y a-t-il pas une foule prodigieuse de gens pour qui c'est tout à fait nouveau ? »

Vous devez construire votre vie

« Vous ne devez pas faire sortir de terre seulement des villes, des machines, des ponts et du blé, vous devez construire aussi votre vie », disait Me Ti. « Les villes naquirent au gré du hasard, une maison se joignit à l'autre, une rue conduisit à une autre, mais ensuite il y eut de bonne heure des constructeurs de villes. Sans doute il y a aussi des villes affreuses, qui ont été construites selon des plans eux-mêmes affreux. (Quand des villes construites selon des plans sont affreuses, ce n'est pas parce qu'elles ont été construites selon des plans, mais parce qu'elles ont été construites selon des plans affreux.) »

Relations des Etats entre eux

Il est pernicieux de permettre aux Etats, ou d'attendre d'eux, en ce qui concerne leurs relations, plus qu'on ne peut, dans leurs relations, permettre aux individus ou attendre d'eux. En mettant en avant des lois, ou des dérogations à la loi, valables pour eux seuls, on fait des Etats quelque chose d'inhumain, quelque chose qui se situe au-dessus de l'homme. Rien n'a à se situer au-dessus de l'homme. Les gouvernements disent souvent qu'ils ont agi, non pour eux,

mais pour le peuple, donnant ainsi leurs crimes et leurs atteintes au droit pour désintéressés et par là justifiés. Mais le fait qu'il est commis pour d'autres ne transforme pas le crime en bonne action. Un Etat qui périt s'il ne pratique pas le brigandage et l'assassinat doit périr.

L'individu aussi a son histoire

On sait avec quel profit les nations écrivent leur histoire. L'individu a le même profit à écrire la sienne. Me Ti disait : « Puisse chacun être son propre historien, il vivra alors avec plus de soin et d'exigence ».

Mi En-leh pris en flagrant délit d'argumentation fausse

Lorsque, après la grande révolution, Mi En-leh donna de la terre aux paysans pauvres, il y eut de grands hochements de tête parmi les théoriciens du *grand ordre* dans les pays autres que Su. Ils étaient tous d'accord sur la nécessité de donner la terre aux paysans, mais Mi En-leh ne s'était pas proposé de donner de la terre à des paysans. L'objectif était une économie pratiquée sur une grande échelle, le travail de la terre pratiqué en commun par tous, et non l'augmentation du nombre des petits propriétaires. Mi En-leh, renonçant d'abord à organiser une économie en grand, se rendit purement et simplement aux désirs des grandes masses paysannes afin de les gagner. Beaucoup parlèrent alors de tromperie et l'accusèrent de n'avoir donné la terre que pour la reprendre à la première occasion. On lui reprocha également d'avoir volé son programme à un autre parti, qui avait toujours revendiqué la terre pour les paysans, afin de supplanter ce parti. En réalité, il fit simplement le premier pas que l'on pût faire. Mais il est intéressant de noter que, motivant devant son propre parti la nécessité d'un changement de programme, il n'eut recours qu'à des arguments politiques. Il ne semble pas avoir vu lui non plus que l'organisation d'une grande économie eût abouti à un échec, même sur le seul plan économique, en cette période prématurée, car elle exigeait non seulement une révolution politique, mais aussi

une révolution industrielle. Sans machines, le travail en commun de la terre n'était pas un progrès par rapport au travail individuel, et la fabrication de machines devait demander encore bien des années. Ainsi Mi En-leh fit bien de prendre en considération les désirs des paysans, et il trouva suffisamment d'arguments dans ce sens.

Croire et savoir

Keh Lan négociait à l'insu du parti et contre son avis avec des hommes politiques étrangers. Me Ti dit : « Keh Lan allègue qu'il mérite confiance. C'est possible. Nous ne croyons pas qu'il nous ait trahis. Mais quand il nous demande de dire que nous savons qu'il ne nous a pas trahis, il en demande trop. Entre croire et savoir il y a une différence qu'il est dangereux de ne pas remarquer. S'il veut que nous sachions, il ne doit pas réclamer notre confiance. Il dit que nous ne devons pas nous en rapporter aux dehors, mais au dedans. Pourquoi ne veut-il pas nous permettre de nous en rapporter aux dehors ? Les dehors peuvent tromper, mais ils sont aussi susceptibles de preuves. Le dedans n'est pas susceptible de preuves ; on est réduit à y croire, tout simplement. Veut-il nous enseigner à croire, alors qu'il pourrait nous permettre de savoir ? Il se peut que Keh Lan ait eu les meilleures intentions et qu'il ait défendu notre cause dans toute la mesure de ses forces, mais il nous fait contracter une mauvaise habitude quand il nous amène à confondre croire et savoir ».

Il est plus facile de dire le croyable que le vrai

On essaie souvent de faire croire ce qu'on ne peut pas prouver. On se réclame alors de son amour de la vérité. Malheureusement le vrai n'est pas toujours le vraisemblable. Souvent, c'est seulement grâce à de petites entorses à la vérité que le vrai devient lui aussi vraisemblable. C'est ainsi qu'on commence à mentir dans l'instant même où l'on ne peut obtenir d'être cru qu'en se réclamant d'une véracité à toute épreuve. Me Ti disait : « Il est plus prudent de ma

part de faire en sorte que mon ami puisse se fier à lui-même et non à moi ».

Mauvaises habitudes

« Se mettre en route pour des lieux où ne mène aucune route, c'est une habitude qu'il faut perdre. Parler d'affaires que les paroles ne peuvent régler, c'est une habitude qu'il faut perdre. Penser à des problèmes que la pensée ne saurait résoudre, c'est une habitude qu'il faut perdre », disait Me Ti.

Sur la mort

Me Ti admirait la façon dont notre ami An Tse était mort. Mourant, il avait entrepris de résoudre quelques problèmes d'algèbre faciles. C'est en s'occupant de les résoudre qu'il mourut. « Ou bien il en avait fini de méditer sur la mort, ou du moins il avait décidé que la question n'est pas de celles que l'on peut résoudre », dit Me Ti, et comme je lui demandais si l'on ne pouvait pas dire qu'affronter ainsi la mort, c'était ne pas aller au fond des choses, il répondit : « Quand on doit passer le fleuve, on cherche volontiers un endroit peu profond ».

Conseil de Me Ti

« Même quand c'est un ami qui s'en va, on doit fermer la porte », disait Me Ti, « sinon, il fera trop froid ». — « Il ne peut pas faire plus froid », dit Kin Yeh. — « Si », dit Me Ti.

Demande toujours : comment s'instruire ?

« Même en lisant la peur dans les yeux de ceux que nous avons estimés, nous nous instruisons », disait Me Ti.

Mi En-leh disait : il faut être aussi radical que la réalité

Mi En-leh ne cessait d'attirer l'attention sur les procédés radicaux et la hardiesse révolutionnaire des gouvernants. « Voyez, disait-il, quels risques ils prennent, comme ils renversent toutes les conventions et abandonnent leurs principes les plus saints, comme ils s'épargnent peu eux-mêmes quand il s'agit, au prix de sacrifices, de s'assurer des avantages ou de limiter les dégâts. Apprenez d'eux l'art de gouverner ».

Me Ti enseignait : « Les révolutions se passent dans les culs-de-sac ».

Ce que Me Ti n'aimait pas

Me Ti n'aimait pas fêter le nouvel an, prendre congé, faire des cadeaux d'anniversaire, voir des malheureux, faire des plans d'avenir, se réjouir de succès, déplorer des échecs, savourer des instants, improviser des discours, parler sans sujet, être invité à remarquer les beautés de la nature. Il disait : « Il est déjà assez difficile de distinguer les vrais tournants ».

« Beau comme la vérité »

Kien Leh se servait de temps à autre de cette comparaison : « beau comme la vérité ». Quelqu'un lui dit, l'air agacé : « Si l'on savait toujours la vérité, que de choses laides on saurait là ! » Kien Leh le contredit sérieusement.

Sur le contrôle des mouvements du cœur

« On nous a enseigné quand nous étions jeunes », disait Me Ti, « à nous méfier de notre raison, et c'était une bonne chose. Mais on nous a enseigné également à nous fier à notre sentiment, et c'était dangereux. La source de nos sentiments est tout aussi impure que celle de nos jugements ;

elle est en effet tout aussi accessible aux atteintes des hommes, et, par suite, est sans cesse polluée par nous-mêmes et par les autres. Quand nous éprouvons de la pitié, nous l'éprouvons aussi souvent pour le bandit qui sanglote parce qu'il a manqué sa victime, que pour sa victime qui lui a échappé et pleure parce qu'elle a pris le mauvais chemin, plus long que l'autre. Une mine de crayon qui se casse provoque souvent en nous plus de colère qu'une feuille d'impôts. Chacun a ses sujets de peur à lui ; ce sentiment cause plus de morts que l'intrépidité. On nous dit que nos sentiments ont un caractère spontané ; cependant, comme il est facile de les produire, et comme il faut peu de temps pour qu'ils changent ! Des événements tout semblables provoquent à des moments différents des sentiments tout différents, et il en est de même, fût-ce dans un seul et même instant, dans les différentes couches de la nation. Ce qui réjouit les uns afflige les autres ; sinon, ceux-ci ont à s'en repentir. Et, bien que tout le monde n'ait cessé de faire et de refaire ces expériences et bien d'autres encore, une croyance superstitieuse s'attache encore aux sentiments purs et éternels de l'homme ».

Admettre qu'il y a des mouvements du cœur où la raison n'a point de place reviendrait à se faire de la raison une idée fausse.

Catalogue des concepts

Nature

Par *nature* on entend tout ce qui n'est pas l'œuvre de l'homme, et comme tout cela, pour durer, a une activité productive, on entend également par nature la créatrice de tout ce dont l'homme n'est pas le créateur. Si une araignée faisait le même emploi de la notion de *nature,* sa toile ne ferait pas partie de la *nature,* mais sans doute une chaise de jardin. L'engouement pour la *nature* vient de ce que les villes sont inhabitables. Mais la *nature* en général est également inhabitable. L'amour des gens de la campagne et des gens de mer pour la *nature* est avant tout l'amour du lieu où ils travaillent, ou leur accoutumance à ce lieu. Les gens de

mer ont raison de dire qu'ils aiment la vie en mer, c'est-à-dire une certaine activité et une certaine compagnie. Me Ti, un citadin, disait : « *La* nature me laisse froid, mais j'aime telle et telle nature » (et il citait tel ou tel paysage).

Sol

Hu Ih employait constamment la notion de *sol* dans un sens mystique. Il parlait du *sang* et du *sol* et faisait allusion aux forces secrètes que le peuple en tirait. Me Ti recommandait de remplacer le mot *sol* par celui de propriété foncière, ou d'accompagner le mot de qualificatifs tels que fertile, aride, pauvre en eau, riche en humus, etc. Il faisait remarquer qu'il y a longtemps déjà que le paysan n'a plus besoin principalement de *sol,* mais plus encore ou tout autant d'engrais, de machines et de capitaux.

Populaire

Me Ti mettait en garde contre l'emploi confus du terme *populaire.* Cette notion, disait-il, vient d'en haut, elle a quelque chose de condescendant. Telle ou telle chose est *populaire,* cela signifie que le peuple la comprend, qu'elle est, pense-t-on, assez simple pour cela. Mais quand on s'exprime d'une façon *populaire,* au lieu de se contenter d'être *clair,* on s'adresse fréquemment à la paresse de certaines parties du peuple. Les esprits avancés luttent contre les usages longtemps reçus où s'expriment l'oppression et la dépendance. En ce qui concerne la littérature, certains considèrent fréquemment comme *populaires* les formes d'expression de l'époque précédant la leur. Ils pensent que le peuple devrait à quelque chose près en être arrivé là. *A la portée de tous* ou *accessible à tous* sont des termes préférables. En tout cas, on peut utilement parler de devoir *rendre* ceci ou cela *populaire.*

Sur les pays producteurs de vertus particulières

Me Ti disait : « Il y a des gens qui louent certains pays parce qu'ils produisent des vertus particulières telles que bravoure, esprit de sacrifice, amour de la justice, etc. Pour

moi, je me défie de ces pays. Quand j'entends dire qu'un bateau a besoin de héros pour matelots, je demande s'il est vieux et vermoulu. Quand chaque homme doit fournir le travail de deux hommes, c'est que l'armateur est au bord de la faillite ou veut s'enrichir trop vite. Quand le capitaine doit avoir du génie, c'est sans doute que ses instruments de bord sont peu sûrs ».

Le paysan et les bœufs

« Hu Ih, disait Me Ti, exige que le peuple soit héroïque. Plus faible est le cerveau du paysan, plus forts doivent être les muscles de ses bœufs ».

Quand les vices sont-ils en honneur ?

Il se trouve que dans un pays des vices caractérisés sont en honneur. La brutalité, le fanatisme, l'impudence, l'extorsion, l'esprit belliqueux, l'égoïsme national, le manque d'esprit critique, etc., jouissent d'une certaine popularité, même dans le peuple. On soupire, mais on admet que ces vices sont nécessaires. Si l'on demande : « Pourquoi nécessaires ? », on apprend qu'on a vu trop longtemps sévir toutes sortes de vices, par exemple la paresse des supérieurs, l'égoïsme des supérieurs, la sottise des supérieurs, etc. Sans doute, dans un pays devenu malheureux, des mesures particulières s'imposent. Mais il vaudrait mieux supprimer les anciens vices — ainsi que l'état de choses qui les a rendus possibles — que de mettre en action ces nouveaux vices.

Situations qui rendent nécessaires des vertus particulières

« Faut-il donc faire grève quand on exige de nous des vertus particulières ? » demandaient ses disciples à Me Ti, comme il parlait contre les pays qui exigent des vertus particulières. « Le peuple », s'empressa-t-il de répondre, « ne peut pas refuser de faire preuve de vertus particulières.

Il devra en faire preuve aussi longtemps qu'il sera au pouvoir de ses maîtres, et il devra en faire preuve pour renverser ses maîtres. Amour de la liberté, sens de la justice, bravoure, incorruptibilité, esprit de sacrifice, discipline, tout cela est nécessaire pour transformer un pays de telle sorte que pour vivre aucune vertu particulière ne soit plus nécessaire. On peut dire que ce sont justement les situations lamentables qui rendent nécessaires ces efforts exceptionnels ».

Le pays qui n'a pas besoin de vertus particulières

Un pays où le peuple peut s'administrer lui-même n'a pas besoin de gouvernants particulièrement brillants. Un pays où l'oppression est impossible n'a que faire d'un amour particulier de la liberté. Si l'on n'éprouve pas d'injustices, on n'acquiert pas un sens particulier de la justice. Si la guerre est inutile, la bravoure l'est aussi. Si les institutions sont bonnes, l'individu n'est pas tenu de déployer des qualités particulièrement bonnes. Certes, il en a alors la possibilité. Il peut être libre, juste et brave sans que lui ni d'autres aient à en souffrir.

Sur les pensions d'Etat attribuées aux écrivains

Me Ti disait : « Je ne considère pas sans scepticisme les pensions servies par l'Etat à certains écrivains pour les honorer. La chose peut être normale quand l'écrivain, au moyen d'un ouvrage, a rendu à l'Etat un service particulier, je dis bien à l'Etat et non à la nation. Les œuvres d'art, d'une façon générale, ne justifient pas l'attribution de pensions. L'Etat n'a pas à faire de cadeaux quand il n'en reçoit pas la contrepartie sous forme de services, et il devrait s'abstenir de prétendre représenter la nation dans le domaine de la culture. Les écrivains, de leur côté, n'ont rien à accepter de l'Etat quand ils ne lui rendent en retour aucun service. Cela les met dans une dangereuse position de dépendance à l'égard de l'Etat, c'est-à-dire des pouvoirs publics du moment. Ce que l'Etat peut faire, c'est subvenir aux

besoins des écrivains en leur payant les traductions qu'ils donnent d'ouvrages écrits dans des langues étrangères. C'est un travail qui demande simplement de l'habileté technique. Il est facile à contrôler et ce contrôle favorise le développement du goût. Les écrivains peuvent ensuite introduire dans leurs propres œuvres autant d'innovations qu'ils le jugent nécessaire, et personne ne peut de ce fait les condamner à mourir de faim — par amour pour les chefs-d'œuvre consacrés ! Ce qui de ces innovations pourra se glisser dans les traductions sera toujours limité et surtout contrôlable. Quant aux écrivains eux-mêmes, ils seront ainsi en mesure de confronter leurs créations avec celles d'autres écrivains appartenant à un autre temps ou écrivant dans une autre langue. Et ils seront payés pour des services utiles rendus à la nation, car de bonnes traductions sont de la plus haute importance pour chaque littérature. En outre, ils devront apprendre les langues étrangères, ce qui sera également très utile, ne serait-ce qu'en leur faisant mieux connaître la leur. Ainsi, en rétribuant des traductions, l'Etat fera juste ce qu'il faut pour faire naître des œuvres nouvelles ».

Faire cadeau d'un cadeau

Les disciples de Me Ti se demandaient ce qu'ils pouvaient offrir au maître. Le premier décida d'offrir quelque chose qui permettrait à Me Ti de produire ; le second, quelque chose qu'il avait produit lui-même, pour lui montrer que son enseignement était productif ; le troisième dit : « Je vais lui faire cadeau d'un cadeau. Un gilet chaud, dont il pourra faire cadeau à Ug Ge, qui est poitrinaire. C'est ce qui lui fera le plus de plaisir ».

[Sur le camouflage des crimes d'Etat]

Les crimes effroyables des gouvernants prennent, dès que ceux-ci rentrent dans la *vie de tous les jours,* un air d'insignifiance et de banalité. L'appareil gouvernemental, en dehors de ses crimes, s'acquitte de toutes les autres tâches nécessaires et urgentes, en d'autres termes il s'est également

réservé le privilège de faire ce qui est utile. De plus, ainsi qu'il apparaît vers le soir, quand il a cessé de fonctionner, il se compose d'êtres humains. Nous avons parmi eux des membres de notre famille, des parents par alliance, des amis. Le juge lave ses mains sanglantes au milieu de tous les autres qui, le soir, se lavent les mains pour effacer les traces du travail. Il les lave au même robinet. Quand il allume sa pipe, il ne s'agit pas du criminel qui, son forfait accompli, tire sur sa petite pipe (ce qui paraîtrait cynique), mais bien d'un fumeur qui a commis un crime (ce qui est regrettable). Ce qui, quand furent montés les grands procès à sensation, comme à Leipzig, choqua d'abord pendant le procès, à savoir l'empressement des autorités à ramasser partout et à accumuler tout un matériel contre les accusés, s'arrange après le procès : on reconnaît dans ce travail un travail qui a porté ses fruits. Quand la condamnation apparaissait comme le but de ce choix de matériaux, nous étions méfiants. Maintenant le but est atteint, le jugement rendu, et il y avait suffisamment de matériaux pour nous tranquilliser.

Les procès de Ni En

Su, l'Etat des ouvriers et des paysans, tomba lui aussi, quinze ans après sa fondation, sous l'influence des Tuis *. L'énorme tâche que constituait l'édification du grand ordre provoqua de grandes divergences d'opinions qui naturellement eurent pour effet l'entrée en lice des Tuis.

Le pays était alors au pouvoir de deux régents, Ni En et To Tsi. Ni En habitait au cœur du pays, To Tsi habitait de l'autre côté de la mer, très loin de là. Cependant leur puissance était sensiblement égale. Ni En défendait tout ce qui se passait dans le pays, To Tsi s'en prenait à tout. De tout ce qui se faisait dans le pays Ni En disait : « J'en suis l'auteur », et To Tsi : « Je l'ai déconseillé ». En réalité, il se passait bien des choses conformes aux désirs de To Tsi et bien des choses contraires à ceux de Ni En. Celui qui

* « Le Tui est l'intellectuel de cette époque de marchés et de marchandises, l'homme dont l'intellect est à louer. » (Citation tirée du *Roman des Tuis*, demeuré à l'état de fragments).

pouvait influer sur le cours des événements était content ; mais les mécontents influaient naturellement aussi sur le cours des événements. To Tsi ne cessait d'attirer l'attention sur la puissance démesurée de Ni En, et celui-ci ne parlait pour ainsi dire que de la puissance démesurée de To Tsi. Les Tuis, chacun selon son opinion, traitaient Ni En ou To Tsi de père des peuples ou de corrupteur des peuples. Et tous les Tuis se traitaient réciproquement de Tuis, au sens le plus péjoratif du terme.

Théorie de To Tsi

To Tsi disait : « Le pays de Su était trop arriéré. Il ne faut pas juger le socialisme d'après ce qu'il est devenu à Su. Quand les ouvriers, avec l'aide de l'armée battue par l'ennemi et composée principalement de paysans, s'emparèrent du pouvoir, ils se trouvèrent en présence d'une industrie presque inexistante et d'une agriculture lamentable. En même temps que les ouvriers et les paysans, les bourgeois eux aussi avaient été soumis à l'oppression. Les meilleurs d'entre eux se mirent à la tête des ouvriers lors de la révolution. Le parti de Mi En-leh acquit une énorme puissance et, aidé des ouvriers et des plus pauvres parmi les paysans, se mit à organiser l'industrie et à rénover l'agriculture, œuvre qui, dans d'autres pays, avait été celle de la bourgeoisie. Pendant un temps, le parti attendit la révolution dans les pays voisins, mais celle-ci ne se produisit pas. Pour édifier l'ordre nouveau, on eut recours en masse au travail bourgeois, à une science qui était entre les mains de la bourgeoisie, celle du pays et aussi celle d'autres pays. La lutte contre les paysans aisés et les intellectuels bourgeois, ainsi que la planification de l'économie, augmentait constamment la puissance du parti. Les travailleurs se servaient de l'autorité du parti pour réprimer les paysans aisés et les intellectuels bourgeois, et pour se contraindre eux-mêmes à exécuter le plan. A la rivalité des employeurs bourgeois se substituait celle des travailleurs rivalisant pour édifier l'industrie. De ce fait, la différence entre les revenus augmentait. Il y avait encore une grande pénurie et de grandes restrictions à la liberté de l'individu, et les arts et la philo-

sophie languissaient. Surtout la position du chef de l'Etat n'était pas sans rappeler celle des chefs de ces Etats bourgeois où, à cause du caractère aigu pris par la lutte de classes, on s'était efforcé de planifier l'économie afin de mener à bien la guerre. Il y avait entre ces Etats et Su une très grande différence, car leurs efforts tendaient à perpétuer les classes, à limiter une fois pour toutes la production, à perpétuer l'Etat, alors que sur tous ces points le but de Su était tout opposé. Toutefois on se demandait si Su pouvait l'atteindre. La grande question était de savoir si, sans l'aide d'autres pays, la production pouvait réellement s'accroître dans des proportions permettant de supprimer les différences de classe et du même coup de se passer de l'Etat. Le parti, à qui tout incombait, ne disposait dans le peuple que d'une base étroite — de là la rigueur de sa domination — et l'on se demandait si cette base pouvait être très sensiblement élargie. Vingt ans après la prise du pouvoir par le parti, les prisons étaient encore surpeuplées, et ce n'étaient partout que condamnations à mort et procès où étaient impliqués même des gens depuis longtemps membres du parti. De grandes guerres avec les pays bourgeois se profilaient à l'horizon.

Les contradictions dans Su

Me Ti disait du pays de Su : « La décision du parti de Su, de réaliser le *grand ordre*, pèse comme un cauchemar sur le peuple de Su. Les tendances progressistes amènent les gens à trébucher. Le pain est jeté au peuple par si grandes quantités que plus d'un est assommé. Les dispositions les plus bénéfiques sont l'œuvre de coquins, et nombre d'honnêtes gens se mettent en travers du progrès ».

Rêve de Kin Yeh
à propos des examens à faire subir aux artistes

Kin Yeh racontait qu'il avait rêvé une fois qu'un gouvernement ami du peuple avait, en raison du caractère envahissant de l'écrivasserie, institué de sévères examens pour l'exer-

cice de cet art. Les candidats étaient conduits à travers le marché jusque dans une salle et invités à noter sur une grande feuille tout ce qu'ils avaient observé. Les feuilles étaient ramassées par des employés et on distribuait alors de nouvelles feuilles, sur lesquelles d'autres observations encore devaient être notées. Cela se répétait à plusieurs reprises et à la fin seuls recevaient le droit d'exercer l'art d'écrire ceux qui avaient été capables d'emplir de leurs observations un nombre déterminé de feuilles. La situation en était améliorée, sans être encore bien satisfaisante. Aussi le gouvernement organisait-il de nouveaux examens, et pour ceux-là seuls qui avaient déjà passé avec succès les premiers. On leur rendait leurs copies en même temps qu'une seule grande feuille et on leur demandait de résumer maintenant leurs observations sur cette feuille. Puis on ramassait ces feuilles et on en distribuait de deux fois plus petites, destinées au même but. Et cela se répétait, les feuilles distribuées étaient de plus en plus petites. Et à la fin seuls recevaient le droit d'exercer publiquement l'art d'écrire ceux qui étaient capables de consigner le maximum d'observations dans le minimum de lignes. Kin Yeh racontait que dans son rêve seuls lui et quatre autres avaient passé avec succès ces examens et que, sur les quatre autres, trois étaient des inconnus.

Dangers de l'idée du cours des choses

Les partisans de l'évolution tiennent souvent trop peu compte du monde tel qu'il est. La pensée qu'il est en voie de disparaître lui ôte toute importance à leurs yeux. Ils regardent toutes les époques comme de simples phases et en raccourcissent en pensée la durée. Le fait qu'elles sont en mouvement leur fait oublier qu'elles sont. Ils savent qu'à l'heure actuelle le peintre en bâtiments est le maître, mais comme ils disent « Il est *encore* le maître », sa domination leur semble moins néfaste du fait qu'elle porte « déjà » en elle un germe de mort. Ce qui est passager leur paraît moins néfaste, parce que cela passera bien, tout de même ! Mais même ce qui est passager peut tuer. Et qu'est-ce qui passe sans y être contraint ?

Une des plus grandes prouesses des classiques

Une des plus grandes prouesses des classiques fut de renoncer à la révolte sans se décourager aucunement, quand ils virent que la situation avait changé. Ils prédirent une période de nouvelle expansion pour les oppresseurs et les exploiteurs et modifièrent leur action en conséquence. Et leur colère contre les gouvernants n'en fut pas diminuée, ni affaiblis leurs efforts pour les renverser.

Les proclamations du grand ordre

font escorte à la faim, au froid et à l'insécurité. Le *grand ordre* se fonde dans les centres du *grand désordre.*

Sur la grande méthode

Le maître Hegel enseignait : tout ce qui est n'est qu'autant qu'en même temps ce n'est pas, en d'autres termes, qu'autant que cela devient ou dépérit. Le *devenir* contient de l'*être,* et du *non-être,* le dépérissement aussi. Il y a passage du *devenir* au *dépérir* et du *dépérir* au *devenir.* La chose qui dépérit devient autre chose et, dans la chose qui devient, il en dépérit une autre. Ainsi point de repos dans les choses, ni dans celui qui les observe. Toi qui parles, tu changes en parlant et ce dont tu parles change également. Mais bien qu'en toute chose nouvelle il y ait quelque chose d'ancien, on peut fort bien parler néanmoins de choses nouvelles et de choses anciennes. La façon de s'exprimer de ceux qui appliquent la *grande méthode,* au lieu de perdre en précision, en devient plus précise.

Le maître Hegel disait : « Les choses sont des événements. Les états sont des processus. Les choses qui se passent sont des passages vers autre chose ».

Scepticisme de Me Ti

Quelqu'un reprochait à Me Ti sa méfiance et son scepticisme. Il se justifia ainsi : « Une seule chose m'autorise à

dire que je suis vraiment partisan du *grand ordre* : c'est que j'ai mis celui-ci assez souvent en doute ».

Réaliser le grand ordre

Beaucoup tiennent le *grand ordre* dont ont parlé Ka Meh, En Fu et Mi En-leh pour un ordre entièrement opposé à tout ordre ou désordre existant, pour un plan achevé qu'il s'agit de mettre à exécution. Or, bien sûr, ce que nous avons est le désordre, et ce que nous projetons est l'ordre ; mais le nouveau procède de l'ancien et en est le degré suivant. Nous cherchons moins à réaliser quelque chose de tout différent, hors de tout chemin tracé, qu'à franchir le pas suivant, c'est-à-dire à tirer la conclusion de ce qui est. On fait du neuf en bouleversant l'ancien, en le continuant, en le développant. Les classiques ont vu et montré dans le désordre de leur temps un ordre qu'on avait jadis introduit à grand-peine et par la violence, et qui était la continuation, le bouleversement, le développement d'un ordre précédent. Aussi ne peut-on s'attendre que le *grand ordre* puisse être introduit d'un seul coup, tel jour, par décret. L'introduction du *grand ordre* est — puisque ses adversaires lui opposent la violence — un acte de violence, accompli par la grande majorité du peuple, mais son édification est un long processus, une production.

Sur la division du travail

Me Ti disait : « Certes, la division du travail est un progrès. Mais elle est devenue un instrument d'oppression. Quand on dit au travailleur qu'il doit être avant tout un bon spécialiste de l'industrie automobile, on veut dire par là qu'il doit, par exemple, laisser le soin de fixer son salaire à d'autres qui s'y connaissent bien, bons chefs d'entreprise ou bons politiciens. Si l'on dit au médecin qu'il doit être avant tout un bon phtisiologue, on veut dire par là qu'il n'a pas à se mêler de la façon dont sont construits les logements, cause de la phtisie. On organise la division du travail de telle sorte que l'exploitation et l'oppression puissent y

trouver place, comme si elles constituaient elles aussi un travail qui incombe à quelques-uns ».

Sur la productivité des individus

La division du travail, telle qu'elle règne chez nous, fait de la production un système qui freine la productivité. Les hommes ne se réservent plus rien. Ils se laissent étiqueter. Le temps est utilisé jusqu'au bout, pas une minute ne reste pour l'imprévu. On exige beaucoup. Quant à ce qu'on n'exige pas, on le combat. Ainsi les hommes n'ont plus rien en eux d'indéterminé, de fécond, rien dont on ne puisse se rendre maître. On fait d'eux des êtres bien définis, aux contours fortement tracés, des êtres à qui on peut se fier, afin de pouvoir les dominer.

La représentation populaire dans le monde bourgeois

« La représentation populaire, disait Me Ti, est une grande duperie. Elle n'a aucun rapport avec la production. Comme producteurs, les citoyens ne sont pas représentés. Les médecins ne sont pas représentés en tant que chargés de guérir, ni les architectes en tant que constructeurs, ni les ingénieurs en tant qu'inventeurs, ni les travailleurs du textile en tant que fabriquant de vêtements, ni les paysans en tant qu'éleveurs de bétail et semeurs de blé. Tous ils choisissent leurs représentants uniquement en tant que membres de classes dressées en ennemies l'une en face de l'autre. Certains hommes politiques, hommes de peine des possédants, ont proposé, il est vrai, de telles corporations ; ils voulaient les créer comme s'il n'y avait pas de classes, mais la duperie n'en est que plus grande, pour la bonne raison qu'il y a des classes et que ces corporations seraient composées de gens ayant des intérêts totalement opposés et produisant pour des raisons différentes, avec des buts différents et des prétentions différentes. La classe dominante n'en aurait que plus de facilité pour organiser la production de telle sorte qu'elle n'apporte d'avantages qu'au petit nombre des possédants. Aussi longtemps que la pro-

duction ne doit profiter qu'au petit nombre, une représentation par professions n'est absolument d'aucune utilité au peuple, elle ne ferait qu'aider à consolider justement ce système qui produit du profit en étranglant la production. En revanche, une fois les classes supprimées, les producteurs peuvent choisir leurs représentants en tant que producteurs et organiser la production de telle sorte qu'au lieu de profiter à quelques-uns elle apporte des avantages à tous ».

Sur la démocratie

« Au moment de la grande révolution, disait Me Ti, Mi En-leh et ses amis ne conquéraient le pouvoir que pour autant qu'ils convainquaient. Les ordres de Mi En-leh étaient des convictions brièvement résumées. Mi En-leh ne pouvait pas dire que la supériorité de ses adversaires le contraignait à ordonner. Elle le contraignait à convaincre. Ni En avait moins d'adversaires et ordonnait ».

Conviction *(nouveau sens du mot)*

Pour parler de démocratie, il faut donner un nouveau sens au mot conviction. Il doit signifier : le fait de convaincre les hommes. Souveraineté populaire signifie souveraineté des arguments.

Fin de Ro Pi-yeh

Les adversaires de Ro Pi-yeh devinrent un danger pour lui quand il devint trop dangereux pour eux de paraître dangereux.

Sur la terreur

Me Ti disait : « La terreur renforce la lâcheté et le courage, deux qualités très dangereuses pour les dictateurs ».

Comment s'épuise la confiance

Me Ti disait : « On épuise la confiance des peuples en la réclamant ».

L'artiste importun

Dans une maison du peuple des provinces du nord, Me Ti découvrit un beau tableau représentant huit très pauvres gens, de sexe et d'âge différents, à qui l'un des leurs, livre en main, faisait la leçon. A côté, l'artiste avait placé une plaquette noire sur laquelle était peint le poème de Kien Leh *Eloge de l'étude*. « D'où vous vient cela ? » demanda-t-il aux travailleurs. « Ah ! », dirent-ils en riant, « c'est un de ces « artistes » qui a insisté pour qu'on le prenne. Tous les autres tableaux qui sont ici — et ils désignèrent les autres tableaux, qui étaient tous très mauvais — c'est nous qui les avons choisis, parce qu'ils nous plaisaient, mais celui que tu regardes nous a été imposé par le peintre. Toute une journée il a cherché à nous persuader, trois fois il nous a lu le poème ; il prétendait avoir tracé exactement chaque ligne du tableau ; sans cesse il nous tarabustait, nous demandant si nous ne voyions pas telle beauté et telle finesse. Il a fini par persuader vraiment quelques-uns d'entre nous de la valeur de son tableau, et quelques autres qu'en tout cas c'était bien un artiste ; quant aux autres, ils désiraient se débarrasser de lui : nous lui avons donc acheté sa toile et la plaquette, par pitié surtout, pour ne pas le décevoir entièrement, et aussi pour lui venir en aide, nous savons ce qu'est la faim ». « Je comprends », dit Me Ti, « ce garçon-là ne devait pas avoir l'épiderme sensible ! Mais pourquoi avez-vous laissé le tableau suspendu, quand il a été reparti tout heureux, si la plupart d'entre vous ne l'aiment pas ? » Ils parurent embarrassés. « Oui, dirent-ils, cela s'est passé de façon curieuse. En effet ce tableau a effectivement gardé quelque chose du caractère collant de celui qui l'a peint. Il est suspendu là et il parle. Il ne s'offense pas quand on lui jette un regard méprisant, mais il pousserait les hauts cris si l'on venait à l'éloigner. On pourrait dire qu'il lutte. Il a fait naître un parti qui le

trouve bon. Et il est même intolérant et parle contre les autres tableaux qui sont ici, il voudrait les chasser ». Me Ti sourit, amusé. « Je suis près de croire, dit-il, qu'en achetant ce tableau vous avez eu pitié moins de l'artiste que de vous-mêmes, et que vous avez été plus généreux à votre endroit qu'au sien ».

La grande méthode (Philosophie de la nature)

Certains affirment que les classiques auraient fondé une philosophie de la nature. Mais ce n'est pas le cas. Ils ont donné quelques indications sur la manière dont on pourrait concevoir ceci ou cela, mais leur préoccupation principale était la nature humaine. Quoi qu'il en soit, il existe du maître Eh Fu des choses instructives concernant la nature. Il a montré en effet aux travailleurs que la nature offre elle aussi des exemples de révolutions, en sorte que l'on peut concevoir les révolutions comme quelque chose de parfaitement naturel. D'une façon générale, il tire un peu partout de l'observation de la nature de bons exemples pour la lutte et les idées sociales des travailleurs. Il leur fait remarquer combien il est plus facile de comprendre les phénomènes naturels quand on les examine sans les séparer des grands ensembles auxquels ils appartiennent ; comment chaque chose se modifie pour subsister et comment, pendant un certain temps, elle continue de jouer son rôle, bien que modifiée. Il montre les lois fondamentales de la nature chargées de qualités et de tendances contradictoires, et il y voit précisément la marque de la vie. Il leur enseigne ainsi à considérer la tranquillité et l'ordre, qu'on leur prêche si souvent, comme nés de l'agitation et du désordre et comme portant en eux l'agitation et le désordre. On peut dire que, lorsque le maître Eh Fu expliquait la nature, les oppresseurs et les exploiteurs n'avaient pas lieu de rire.

Le maître Eh Fu prit les principes que les bourgeois avaient tirés de leur révolution et appliqués à l'observation de la nature et à la logique, et les transmit aux travailleurs, au profit de leur révolution à eux.

La grande méthode (Sur les concepts)

Que d'expériences nous réunissons en une seule quand nous formons le concept de *liberté* ! La pièce empeste et est pleine de fumée, le tyran fait la loi, la mère supplie, le soulier blesse. En pareils cas, il s'offre toujours des mesures à prendre. Il faut sortir de la pièce, il faut organiser l'insurrection, il faut se procurer de l'argent, il faut ôter son soulier. Il faut faire bien des choses à l'appel de la liberté ! Il faut peut-être se résigner à la puanteur et à la fumée quand on veut renverser le tyran, mais il faut peut-être s'arracher aux supplications de la mère quand on veut se défaire du soulier qui blesse. Quand on manie un concept aussi composite et aussi général que celui de *liberté,* il faut être prudent et même, en un certain sens, mesquin.

A la chasse, on ne tient la proie que morte et froide. Pour l'assimiler, il faut la réchauffer. Si je pose en fait qu'un est égal à un, j'ai posé en fait une chose — elle est désormais égale à elle-même, égale seulement à elle-même, c'est son seul rôle — mais maintenant elle n'est plus mouvante dans ma conscience. Mais elle l'est bel et bien dans la réalité : prise par des occupations, des alliances, enpêtrée dans des entreprises dangereuses, se mouvant dans les compromis, traîtresse, exposée, menacée, égoïste, etc. Si j'en viens à considérer cette propriété qui est la sienne, j'observe une propriété qui consiste en ce que ses propriétés changent, en ce qu'elles diminuent ou croissent jusqu'à devenir méconnaissables.

La meilleure façon de comprendre la *grande méthode,* c'est de la concevoir comme une doctrine sur les événements de masses. Elle ne laisse jamais les choses isolées, mais les voit au milieu d'une masse de choses tant semblables ou analogues que de nature différente, et les analyse elles-mêmes massivement.

Dans la *grande méthode* le repos n'est qu'un cas limite du conflit.

Catalogue des concepts

Peuple

Me Ti recommandait une extrême prudence dans l'emploi du concept de *peuple.* Il tenait pour permis de parler d'un *peuple* par opposition à d'autres peuples ou dans l'expression *les peuples eux-mêmes* (par opposition à leurs gouvernements). Pour l'usage ordinaire, cependant, il proposait le mot *population,* parce qu'il ne comporte pas la notion artificielle d'unité dont le mot *peuple* donne l'illusion. Celui-ci est souvent employé en effet là où, à proprement parler, on n'entend ou ne peut entendre que *nation,* c'est-à-dire une population ayant sa forme de gouvernement à elle. Mais les intérêts d'une telle *nation* ne sont pas toujours les intérêts du *peuple.*

Discipline

« On ne devrait pas parler de *discipline,* disait Me Ti, quand il est possible d'employer aussi le mot d'*obéissance.* Tout travailleur sait qu'une usine ne peut produire sans que les ouvriers observent une discipline. Cette circonstance fait qu'il prononce avec respect le mot *discipline.* Mais cette discipline inclut aussi l'idée de la simple *obéissance,* sans laquelle les produits des usines ne pourraient être enlevés aux ouvriers. En partant de la seule production et en ne considérant qu'elle, on pourrait arriver à une *discipline* plus parfaite, c'est-à-dire plus productive, au moyen d'une puissante *désobéissance.* Dans beaucoup d'affaires de l'Etat, la *discipline,* que l'on peut exiger pour le bon fonctionnement de l'administration, n'est exigée que pour certaines fins administratives, qui sont parfaitement improductives, voire parasitaires : c'est que les administrations sont au plus haut degré étrangères à l'esprit de discipline et imposent l'*obéissance* ».

Espace vital

Hu Ih réclamait pour la nation l'*espace vital,* c'est-à-dire des territoires que la nation aurait à sa disposition pour les exploiter. Me Ti appelait cela *espace mortel.*

La constitution de Ni En

Me Ti prenait parti contre ceux qui s'opposaient à ce qu'on établît un lien entre la constitution de Su et le nom de Ni En, et disait : « C'est effectivement une constitution dont la responsabilité doit être prise par son auteur. Les progressistes du monde entier se divisent en deux camps. Les uns sont d'avis que dans Su règne le *grand ordre,* les autres, qu'il n'y règne pas. Les deux avis sont faux et justes. Certains éléments essentiels du *grand ordre* sont en place, et sont en voie de développement. La possession des instruments de travail par les particuliers est supprimée, et comme la terre est également considérée comme un instrument de travail et que la propriété privée du sol est supprimée, l'opposition ville-campagne disparaît, car maintenant le travail de la terre peut donner lieu à une vaste planification. Mais le nouveau système, le plus progressiste de l'histoire, fonctionne encore très mal, de façon peu organique, et il exige tant d'efforts et un tel emploi de la force que les libertés de l'individu sont très réduites. Comme il est imposé par de petits groupes d'hommes, la contrainte est partout et non la vraie démocratie. L'absence de liberté d'opinion et de coalition, les adhésions purement verbales, les procédés brutaux des autorités montrent qu'il s'en faut de beaucoup que tous les éléments essentiels du *grand ordre* soient réalisés et en voie de développement ».

Le culte de Ni En (2)

Me Ti disait : « Certains savent que Ni En est à plus d'un égard un homme utile. Cela a beaucoup d'importance à leurs yeux. Certains savent que c'est un homme de génie, le plus grand des hommes, une sorte de dieu. Cela n'a peut-être pas autant d'importance à leurs yeux que l'autre point aux yeux des autres ».

L'absence de liberté dans Su

Me Ti disait : « J'entends dire que dans Su, où s'édifie le *grand ordre,* il n'y a pas de liberté. Les hommes n'y seraient

libres de faire qu'une seule chose : à savoir, édifier le *grand ordre*. Mais même dans la manière de l'édifier on n'y jouit d'aucune liberté. Que dire à cela ? Le *grand ordre* n'est-il pas la base de la liberté ? — Aussi longtemps qu'on a cru que la liberté était indépendante de la manière dont les hommes produisent les choses nécessaires à la vie, de la forme que prend leur collaboration dans cette tâche, on a pu croire aussi que, grâce à certaines libertés, à certaines permissions de faire telle et telle chose à son idée, les hommes pouvaient être libres. Mais cette méthode ne faisait pas d'eux des hommes libres ».

Les faiblesses des collaborateurs

Me Ti disait : « Mi En-leh connaissait les faiblesses de chacun et pouvait travailler avec tous. Ni En ne pouvait travailler qu'avec un très petit nombre de gens et il ne connaissait pas leurs faiblesses ».

Avis du philosophe Ko sur l'édification de l'ordre dans Su

Le philosophe Ko reconnaissait que jamais au cours de l'histoire la classe des ouvriers et des paysans n'avait remporté d'aussi grands succès que dans le pays de Su, sous la conduite de Mi En-leh et de son parti. Toutefois il tenait à constater que les succès remportés par Mi En-leh en faveur des ouvriers et des paysans étaient dus à une politique qui contenait en germe de grands inconvénients et peut-être de futurs échecs pour les ouvriers et les paysans. Mi En-leh avait créé pour l'édification du *grand ordre* un puissant appareil d'Etat qui, dans un avenir peu éloigné, constituerait purement et simplement un obstacle au *grand ordre*. Le *metteur en ordre* faisant obstacle à l'*ordre*, tel était le sujet d'inquiétude de Ko. Effectivement cet appareil fonctionnait toujours très mal et ne cessait de se décomposer, répandant une puanteur pénétrante. Les bouleversements et les progrès les plus importants, tels que l'introduction de l'exploitation collective du sol sur d'énormes surfaces et la planification

de la production, s'étaient effectués grâce au soin que l'on avait eu de démasquer en même temps les bandes criminelles qui s'étaient trouvées à la tête de l'Etat et avaient présidé, mais aussi mis obstacle à ces mesures. Selon Ko, la lutte entre les disciples divisés de Mi En-leh (Ni En et To Tsi) montrait seulement que les principes de Mi En-leh avaient perdu leur efficacité. Ni leur application effective par Ni En, ni l'application qu'en proposait To Tsi, ne pouvait mener à un résultat décisif. To Tsi, selon Ko, se contentait de proposer toutes sortes de mesures incertaines en vue de réformer l'appareil, qui était en train de devenir le véritable obstacle. Les principes proposés par Ko lui-même laissaient voir avec évidence leurs points faibles là où ceux de Mi En-leh étaient le plus solides ; mais il indiquait fort bien les faiblesses des principes de Mi En-leh, que, contrairement à ses disciples, il traitait toujours avec le plus grand respect.

Les procès de Ni En

Me Ti reprochait à Ni En de trop faire appel à la confiance du peuple dans les procès qu'il intentait à ses ennemis du parti. Il disait : « Me demander de croire (sans preuves) quelque chose qui peut se prouver, c'est me demander de croire quelque chose d'impossible à prouver. Je m'y refuse. Il est possible que Ni En ait rendu service au peuple en écartant les ennemis qu'il avait dans le parti, mais il ne l'a pas prouvé. Par ces procès sans preuves il a nui au peuple. Il aurait dû apprendre au peuple à exiger des preuves et tout particulièrement de lui, qui se montrait en général un homme si utile ».

Pouvoir absolu de Ni En

Me Ti parlait avec Kin Yeh de Ni En, qui exerçait un pouvoir absolu. Me Ti disait : « Mi En-leh, dont on peut considérer Ni En comme le disciple, pensait avant la grande révolution que les travailleurs devaient aider les bourgeois à se libérer du régime impérial. Les travailleurs eux-mêmes ne lui semblaient pas encore en mesure d'édifier, dans un

régime démocratique, une grande industrie fondée sur le machinisme. Plus tard, sous sa direction, les travailleurs s'emparèrent du pouvoir, mais déjà son successeur Ni En prenait figure d'empereur. L'esprit arriéré du pays de Su, dont Mi En-leh avait toujours parlé, se manifestait là encore. La grande industrie ne fut pas édifiée par les bourgeois dans un régime démocratique, mais par les travailleurs sous un empereur ». Kin Yeh demanda : « Comment expliquez-vous cela ? » Me Ti dit : « Les ouvriers luttaient avec les paysans. Au début ils vivaient, entre eux du moins, sur le pied de principes démocratiques, mais, la lutte devenant plus aiguë, l'appareil de l'Etat se sépara de la classe ouvrière et prit une forme arriérée. Ni En devint un empereur aux yeux des paysans, alors qu'il restait un secrétaire aux yeux des ouvriers. Puis, à leur tour, les ouvriers virent en lui un empereur quand des luttes de classe se développèrent parmi eux ». Kin Yeh demanda : « Pourrait-on désigner une faute commise par Ni En ? » Me Ti dit : « Avoir fait de l'organisation du travail planifié une affaire économique, et non une affaire politique, constitua une faute ».

Edification et détérioration sous Ni En

Sous la direction de Ni En, on édifia dans Su une industrie sans exploiteurs, l'agriculture fut pratiquée collectivement et pourvue de machines. Mais les partis, à l'étranger, se détériorèrent. Ce n'étaient pas les membres qui choisissaient les secrétaires, mais les secrétaires qui choisissaient les membres. Les mots d'ordre étaient fixés par Su et les secrétaires payés par Su. Quand des fautes étaient commises, on punissait ceux qui les avaient critiquées ; mais ceux qui s'en étaient rendus coupables demeuraient à leur poste. Ils ne furent bientôt plus les meilleurs, mais seulement les plus souples. Certains parmi les bons demeurèrent jusqu'au bout, parce que, s'ils étaient partis, ils n'auraient plus eu la possibilité de parler aux militants, mais, en demeurant, ils n'avaient la possibilité de leur dire que des choses qu'ils tenaient pour fausses. Par là ils perdirent à leur tour la confiance des militants en même temps que la leur propre. Dans ces conditions, il ne paraissait plus aucun bon exposé

de la situation qui eût permis une action méthodique, et ceux qui avaient du moins de la situation une expérience personnelle ne faisaient rien qui n'eût été préalablement approuvé par ceux qui ne connaissaient pas la situation. Ceux qui dans Su fixaient les tâches ne savaient plus rien, parce que les secrétaires ne faisaient plus aucun rapport qui pût déplaire. En présence de cette situation, les meilleurs désespéraient. Me Ti déplorait le déclin de la *grande méthode.* Le maître Ko s'en détournait. To Tsi niait tous les progrès réalisés dans Su, même les plus évidents. Ceux qui, hors des frontières de Su, combattaient l'influence de Ni En sur les partis se virent bientôt seuls, ceux qui la combattaient à l'intérieur de Su se virent entourés de criminels et se rendirent eux-mêmes coupables de crimes contre le peuple. Dans Su, toute sagesse fut reléguée dans le domaine de l'édification et chassée de la politique. A l'étranger, quiconque louait les mérites de Ni En, fussent-ils indéniables, se rendait suspect de vénalité ; dans Su, c'était se rendre suspect de trahison que de montrer ses fautes, même quand il s'agissait de celles dont il était le premier à souffrir.

Sur l'Etat

Me Ti disait : « Du temps de Mi En-leh et de Ni En, l'opposé de l'Etat des maîtres de forges, ce n'était pas l'absence d'Etat, mais un Etat des ouvriers forgerons. Ce qui succéda à l'oppression subie par les ouvriers forgerons, ce ne fut pas l'absence d'oppression, mais l'oppression subie par les maîtres de forges. Et comme nul n'est libre là où quelqu'un est opprimé, les ouvriers forgerons eux-mêmes n'étaient pas encore pleinement libres.

« Sans cesse se présentaient des gens qui avaient des liens avec l'Etat et affirmaient qu'il n'y avait plus d'oppression. Ils étaient sans cesse contredits non seulement par ceux qui haïssaient toute forme d'Etat, mais aussi par ceux qui comprenaient la nécessité de créer un Etat des ouvriers forgerons pour anéantir et pour remplacer l'Etat des maîtres de forges. Sans cesse il se présentait des gens qui s'attaquaient à l'Etat, même quand il opprimait les maîtres de forges, mais personne n'était capable de proposer une

forme d'organisation de la production qui n'eût pas l'aspect d'un Etat ».
Me Ti riait de ceux qui, même quand il s'agissait de ce stade de l'évolution, affirmaient que l'individu était libre ou même plus libre que jamais. Il disait : « Que l'on dise « mieux vaut n'être pas libre dans un pays bien gouverné que libre dans un pays mal gouverné », ou bien « on était libre de faire ce qui était nuisible au plus grand nombre, maintenant on est libre de faire ce qui est utile au plus grand nombre », quoi que l'on dise, on ne peut pas dire que l'on soit libre. Ce temps est celui où les grandes collectivités productrices reçoivent leur forme juridique. Cela étant, le devoir de l'individu est d'abord de s'insérer dans ces collectivités. C'est seulement plus tard qu'il pourra être utile de reprendre sa liberté. Bien sûr, ni cette insertion actuelle ne doit étouffer l'individu, ni la reprise de sa liberté ne devra ensuite faire éclater la collectivité.
« L'individu est gêné de toutes parts, partout il doit payer, céder, renoncer. La liberté est devenue le privilège des collectivités, qui ont leurs coudées franches ».
Me Ti détestait les fonctionnaires. Mais il admettait qu'il ne voyait pas d'autre moyen de s'en défaire que de transformer tout le monde en fonctionnaires.
« Les individus », disait Me Ti d'un air songeur, « étaient autrefois quelque chose de précieux, c'est-à-dire que leur prix était payé par les autres. Leur coût était aussi élevé que leur goût. Ce que l'on goûte coûte : d'ailleurs, on les mangea ».

Sur le commandement

Couper court aux discussions dans une situation pressante, préférer l'obéissance à l'enthousiasme, confondre diligence et précipitation, se dérober à ses responsabilités : autant de choses qui font les mauvais chefs.

Sur les lois

Me Ti disait des lois : « Jadis on se représentait les lois comme les éléments d'un plan conçu par des êtres supérieurs

pour la conduite des hommes. Aujourd'hui on ne les considère que comme des indications données par des hommes à d'autres hommes, des directives très imparfaites. Ce qui décide seul de leur utilité, c'est le fait qu'elles sont ou ne sont pas utiles dans le cas auquel elles doivent s'appliquer. Elles n'ont pas d'autre utilité que de rendre la vie en commun agréable. Au fond, il appartient à celui qui applique la loi de la perfectionner par la manière dont il traite chaque cas particulier. La société en tant que totalité n'a pas moins besoin de s'améliorer que l'individu ».

L'espace courbe

Sur la demande de Me Ti, le maître Yu expliqua l'image que se font du monde les mathématiciens.
« Jadis, dit-il, l'espace était considéré comme une sorte de boîte sans parois. Comme quelque chose qui contient tout. Les mathématiciens modernes ne considèrent l'espace que comme l'étendue de la matière. La matière n'est donc plus en suspens dans le néant, mais constitue elle-même le tout. Seule la matière existe, hors d'elle il n'y a rien, pas même d'espace vide. Le néant des anciens métaphysiciens n'est réellement rien, et dans ce néant il ne saurait exister quelque chose. Ainsi l'espace est devenu un espace servant aux déplacements possibles de la matière, son chemin, si l'on peut dire. Or ce chemin est courbe, car la matière est incapable de se déplacer en ligne droite, comme le montre l'expérience ».

Le poids de la lumière

« Même la lumière », continuait le maître Yu, « est matière et a un poids et ne peut suivre que des voies courbes ». Le maître Intin, s'appuyant sur ses réflexions, prédit qu'une certaine étoile, dont on savait qu'elle se trouvait à une certaine place dans le ciel, apparaîtrait à une autre place lors d'une éclipse de soleil. A savoir, dans le prolongement du rayon qu'elle projette sur la terre ; mais elle ne se trouve pas en fait dans ce prolongement. Elle

semble seulement s'y trouver quand on la cherche au cours d'une éclipse de soleil, parce qu'en réalité son rayon subit l'attraction du soleil, le long duquel il est obligé de passer, et par suite s'incurve. Effectivement les astronomes, lors de l'éclipse de soleil, trouvèrent l'étoile à la place indiquée, où elle ne se trouvait pas ».

Libération et liberté

Ka Osch demandait à Me Ti : « La grande révolution n'est-elle pas l'effet de l'aspiration à la liberté ? » Me Ti répondit affirmativement. Ka Osch continua : « Comment peut-on expliquer les plaintes de ceux qui disent qu'après la révolution les révolutionnaires jouissent de moins de liberté qu'auparavant ? » Me Ti répondit : « Avant la révolution, ils luttaient en volontaires. Nul ne pouvait les contraindre à lutter, ni leur imposer une tactique. Leur victoire fut en fait rendue plus difficile par l'insuffisance du pouvoir qu'ils pouvaient exercer contre eux-mêmes. Après la victoire, ce pouvoir leur fut donné, il n'était pas moins nécessaire, car désormais il fallait empêcher les vaincus de se relever ». Ka Osch dit : « Je comprends : ils virent s'évanouir leurs libertés prolétariennes en même temps que leurs libertés bourgeoises ». Me Ti répondit : « Le but de la grande révolution était de libérer les hommes de l'exploitation. La liberté d'exploiter autrui fut abolie par la révolution et en même temps la liberté de se laisser exploiter. Celle-ci s'était manifestée sous différentes formes qu'on ne reconnaissait pas toujours et sans peine, comme celles de cette pure liberté de se laisser exploiter ». Ka Osch demanda : « Ainsi tu ne vois plus aucun but à cette soif de liberté ? Ne signifie-t-elle plus à tes yeux qu'une libération est nécessaire ? » Me Ti répondit : « Ce qui est nécessaire, c'est de se libérer du besoin. C'est là le but. Il rend nécessaire de mener de multiples actions libératrices et a besoin que dure toujours la soif de liberté ».

Sur le pays de Wei et l'incapacité de Yen à maintenir la discipline

L'hiver, la plus mauvaise saison de l'année, surprit les ennemis dans un pays presque dépourvu de moyens de subsistance. La paresse des paysans, qui avait pour cause la cruauté des grands propriétaires terriens, faisait qu'on y trouvait peu de chose, et de toute façon les paysans étaient assez soucieux de leur intérêt pour faire disparaître toutes leurs provisions personnelles. L'armée ennemie commença à se ressentir terriblement de la faim.

En gens brutaux et sans scrupules qu'ils étaient, les gens de Hao, formés dès le plus jeune âge à toutes les vertus militaires, s'emparèrent des propriétaires et massacrèrent la plupart d'entre eux parce que ceux-ci ne pouvaient rien leur procurer. Mais ensuite cette effroyable famine fit que leur armée se dispersa et s'enfuit vers la frontière. Le gros des gens de Hao périt dans les provinces frontières qu'ils avaient ravagées.

Au printemps, les paysans ressortirent de leurs chaumières et, comme l'avait espéré Yen, leur vieux péché mignon se manifesta une fois de plus : un égoïsme poussé à un degré étonnant. Les grands propriétaires avaient été tués par l'ennemi ou bien étaient intimidés et sans défense, et les paysans, sûrs de pouvoir rentrer eux-mêmes leurs récoltes, se jetèrent à corps perdu dans les travaux de semailles.

Wei prospéra.

Quand mourut le bon souverain Yen, on put dire sans mentir que, sans remporter de victoire militaire, uniquement grâce à la lâcheté de ses sujets, il avait gagné une grande guerre et, sans beaucoup de décrets et d'exhortations, transformé le pays de Wei en un véritable jardin.

Sur la formation d'unités contradictoires

Beaucoup ne comprenaient pas pourquoi le peuple de Ger avait participé à la guerre de Hu Ih. Me Ti l'expliquait ainsi : « Peu nombreux étaient ceux qui croyaient à la possibilité d'introduire d'emblée le *grand ordre*. Cependant il aurait apporté le soulagement, et le peuple le savait ou le

pressentait. Aussi les dirigeants durent-ils faire opprimer le peuple par Hu Ih. Mais quand ensuite ils eurent à décider s'ils devaient exploiter le peuple encore plus durement, ou faire la guerre pour exploiter d'autres peuples, ils se décidèrent pour la guerre. Ainsi, pour écarter la troisième possibilité, l'introduction du *grand ordre,* qui ne nécessite ni exploitation ni oppression, on aggrava bien l'oppression du peuple, mais son exploitation ne fut plus sensiblement aggravée, et la nation prit le chemin de la guerre, où mène irrésistiblement le *grand désordre.* Pendant un certain temps, le peuple travailla, pour gagner sa vie, dans les fabriques d'armements, et, sous forme d'actes de guerre, dans la grande mécanique d'anéantissement ».

Pourquoi le régime ne fut pas renversé

Le régime ne fut pas renversé parce qu'il semblait y avoir encore pour lui une issue, celle qui s'offrait aux régimes de cette sorte : la guerre de conquête. Le régime pouvait encore pousser de force le peuple vers cette issue.

Peuple et régime en temps de guerre

Lorsque, à Eng Eng, un régime d'incapables et de pillards envoya de l'autre côté de la mer une armée qui, insuffisamment équipée, fut battue, les habitants des côtes, montés dans de petites embarcations, allèrent à force de rames, sous une violente canonnade, chercher leurs fils et leurs pères pour les ramener. Le lien entre peuple et régime n'en devint que plus étroit. — Quand Hu Ih envoya son armée contre Su sans la vêtir chaudement en vue du froid hiver de Su et dut demander au peuple d'envoyer des lainages aux soldats, le peuple envoya des lainages et en oublia quelque temps la criminelle légèreté du régime. Du fait de ce malheur le lien entre le peuple et le régime se trouva plutôt resserré.

Vivre à la troisième personne

Me Ti recommandait à ses disciples de noter leurs diverses occupations comme s'ils destinaient ces notes à une biographie rédigée pour la classe en faveur de laquelle ils se proposaient de lutter.

Plutôt approuver les fautes que les justifier

Quand Me Ti traversa le pays de Su, ses habitants s'attendaient à une grande guerre. On avait procédé à de nombreuses arrestations, car le parti sentait que des ennemis étaient à l'œuvre dans ses rangs. Me Ti releva avec approbation que presque personne ne tenait les gens pour coupables du seul fait qu'ils avaient été arrêtés. En revanche, beaucoup approuvaient que l'on eût arrêté même de simples suspects. Le fait que les autorités n'étaient pas capables de découvrir les coupables était considéré comme un échec ; cependant on approuvait que, hors d'état de vérifier, elles se fussent du moins attaquées massivement au mal. Les bons chirurgiens séparent le cancer des chairs saines, les mauvais enlèvent en même temps les chairs saines, disait-on. Me Ti trouva l'attitude du peuple admirable et dit : « Ils traitent leur police comme on traite de mauvais serviteurs, sots et balourds, c'est déjà quelque chose ».

La police de Su

Me Ti disait : « Ne réclamez pas de bons fonctionnaires, créez de bonnes fonctions. Une bonne fonction est une fonction qui n'exige pas un bon fonctionnaire. Etre policier n'est pas une profession. Ce peut être une courte mission. Il est des besognes qui ne peuvent être que de peu de durée. Les besognes policières sont de celles-là. Le policier n'a pas besoin d'une expérience de policier, mais d'une expérience d'homme et de travailleur ».

Il faut socialiser les expériences

Me Ti disait : « Nul ne doit être maintenu dans une fonction publique parce qu'il a « de l'expérience » précisément dans ce domaine. Il doit apprendre à transmettre son expérience, au lieu de l'exploiter comme un bien personnel ».

Ouvriers et classe ouvrière

Me Ti disait : « D'après ce que nous apprennent les écrits des classiques, il est plus facile de dire comment se comportera la classe ouvrière dans telles et telles circonstances que de dire comment se comportera l'ouvrier. La *grande méthode* est une doctrine relative aux mouvements de masses. Les unités y sont traitées en fractions de masses ou même en masses, en ce sens que même en elles on découvre des phénomènes non homogènes, des phénomènes de masse ».

Indications pour l'individu

Les classiques ne donnent guère au travailleur individuel d'indications pour sa conduite, sinon des indications concernant sa conduite à l'égard de la classe des travailleurs. Ils ne cessent de montrer qu'il ne peut agir efficacement qu'en agissant en tant que saine partie de la masse.

Sur la nécessité de se considérer soi-même historiquement

Me Ti ne trouvait dans les écrits des classiques que peu d'indications pour la conduite de l'individu. Le plus souvent, il y était parlé des classes ou d'autres grands groupements humains. Mais il trouvait qu'on y jugeait très utile le point de vue historique. Aussi, après mûre réflexion, recommandait-il à l'individu de se considérer lui-même historiquement, au même titre que les classes et les grands groupements humains, et de se comporter historiquement. La vie, vécue comme matière à biographie, prend un certain

poids et peut devenir partie intégrante de l'histoire. Quand le grand capitaine Ju Seser écrivit ses mémoires, il parla de lui-même à la troisième personne. Me Ti disait : « On peut également vivre à la troisième personne ».

Le principe d'inégalité dans la grande méthode

Me Ti disait : « Il existe sans aucun doute des gens qui comprennent mieux He Leh quand on leur présente ses idées sous forme de paradoxes. Aux autres il faut exposer prudemment cette doctrine à la fois hardie et prudente, et la présenter comme visant à la prudence. La proposition « un n'est pas égal à un » fait allusion à certaines formes de mauvaise foi, mais n'en est pas exempte elle-même. Elle devrait se formuler exactement : « un n'est pas seulement égal à un, il peut aussi n'être pas égal à un ». Elle exprime qu'on ne saurait trouver une seule chose que l'on puisse faire rester fidèle à elle-même pendant un temps un peu long ; pas plus qu'on ne peut trouver une notion qui se révèle apte — tout au moins aussi longtemps qu'on parle, quand on prononce plus d'une phrase — à rester conforme à ce dont on parle. La proposition « le bois est le bois » peut avoir son utilité, mais seulement aussi longtemps qu'on l'emploie prudemment. Si je commande qu'on me fasse une maison de bois, je peux opposer cette phrase à l'architecte qui me livre une maison de pierre. Alors je dirai : « Le bois, c'est *du bois* ; ça n'est pas du fer ». Mais le bois peut être du bois et être de très mauvaise qualité, et l'architecte peut dire : « Du bois, c'est toujours du bois », voulant dire que même le mauvais bois est du bois, et dans ce cas ma commande aurait été mal formulée ».

Ka Meh et Fu En philosophes

Ma Te demanda : « Peut-on considérer Ka Meh et Fu En comme des philosophes ? » Me Ti répondit : « Ka Meh et Fu En demandaient aux philosophes de ne pas se donner seulement pour but d'expliquer le monde, mais aussi de le changer. Si l'on souscrit à cette opinion, on peut les consi-

dérer comme des philosophes ». Ma Te demanda : « Ne change-t-on pas déjà le monde, du fait même qu'on l'explique ? » Me Ti répondit : « Non. La plupart des explications sont des justifications ».

Qu'est-ce qui est beau ?

Le grand architecte Len Ti proposa un nouvel idéal de beauté. Il proclama que le beau, c'était l'utile. Quand la ville de Ko-Ha fit construire des logements pour les ouvriers, elle s'adressa à lui et il construisit des maisons sans aucun ornement, où tous les besoins des habitants étaient prévus. Les ouvriers s'y installèrent et Len Ti apprit bientôt qu'ils étaient très mécontents de leurs logements. Ils n'étaient pas assez beaux à leurs yeux. « Mais ils sont beaux », s'écria Len Ti agacé. « Je les ai construits sur le modèle de vos machines, qui sont les plus beaux objets que j'aie vus. Et ils sont utiles ; mon idée a été : les logements les plus utiles pour les hommes les plus utiles ». Les ouvriers dirent : « Dans les usines où nous travaillons, tout est pratique, on n'y trouve rien d'inutile. Nous-mêmes, on ne nous emploie que dans la mesure où nous sommes utiles. Nous avons horreur de ce qui est seulement utile. La machine, qui dévore notre vie, est faite de métal et de verre, et voilà qu'en plus tu nous fais nos meubles en métal et en verre. Autant vaudrait offrir à un coolie qui, lorsqu'il hale un bateau, est frappé à coups de fouet de cuir, des chaises dont le siège serait fait de lanières de cuir tressées. Peut-être ce qui est utile est-il réellement beau, mais alors nos machines ne sont pas belles, car elles ne nous sont pas utiles, à nous ». — « Mais », s'écria Len Ti avec chagrin, « elles pourraient pourtant être utiles ». — « Oui », dirent les ouvriers, « tes logements pourraient aussi être beaux, mais ils ne le sont pas ».

Prix du coton

Me Ti disait : « Il y a cent ans, la livre de coton coûtait exactement ce qu'elle coûte aujourd'hui. Dans l'intervalle,

elle avait coûté par moments quinze fois plus, par moments deux fois moins. Il y a eu de grandes inventions, on a construit d'énormes barrages, fait des guerres. Aujourd'hui on récolte trois mille fois plus de coton qu'il y a cent ans, et pourtant le prix est le même. Ce ne sont pas les dépressions barométriques qui font que le coton est cher, mais les spéculateurs. Ce ne sont pas les inventions qui feront que le coton sera bon marché, mais la *grande révolution* ».

A propos de ceux sur qui on ne peut compter

« Une once de raison, disait Me Ti, et l'homme est aussi peu sûr que le sable mouvant. Deux onces de raison, et il est aussi sûr qu'un roc ».

Démonstration que les crimes de Hi Yeh comportaient une part de raison

Me Ti s'efforçait de démontrer qu'il y avait quelque chose de raisonnable même dans les crimes de Hi Yeh, quand il disait : « Ceux qui le suivent ne le suivent pas à cause de ses crimes, mais parce qu'il se mêle à ses actes quelque chose de raisonnable. A l'exploitation des travailleurs par les capitalistes de Ga venait s'ajouter leur exploitation par les capitalistes d'Etats étrangers. Les prédécesseurs de Hi Yeh au gouvernement avaient laissé subsister dans le pays le système de l'exploitation. Mais ils ne l'avaient pas pratiqué d'une façon conséquente, refusant par exemple de faire à d'autres Etats une guerre que ce système économique rendait nécessaire, et ne soumettant pas à des règles précises la répartition des biens de consommation, sans lever les barrières imposées à leur production. En face, Hi Yeh représentait des points de vue plus raisonnables, tout au moins aux yeux de ceux pour qui le système en vigueur présentait un intérêt ; aussi les rassembla-t-il. Quand il montrait aux petits-bourgeois que pour leurs boucheries, charcuteries et magasins de vêtements la guerre était une chose nécessaire, et quand il leur donnait une instruction militaire, il ne faisait rien de déraisonnable. Aux ouvriers des grandes

usines, il est vrai, il apparaissait comme un fou, car ils sentaient que, si on les laissait organiser leur production librement et sans barrières, ils n'avaient que faire de guerres. Aux petits-bourgeois les ouvriers ne pouvaient raisonnablement dire qu'une chose, à savoir qu'ils devaient renoncer à leur manière de gérer leurs affaires, parce qu'elle rendait la guerre nécessaire ; mais ils ne pouvaient raisonnablement leur dire de renoncer à la guerre parce que leur manière de gérer leurs affaires ne rendait pas la guerre nécessaire. Et tant que les paysans demeuraient attachés à leurs habitudes d'économie parcellaire, les propos de Hi Yeh n'étaient pas déraisonnables pour eux non plus. Le déraisonnable, c'était de demeurer attachés à leurs habitudes d'économie parcellaire. Faute de réfléchir à tout cela, on ne pouvait réfuter les arguments de Hi Yeh ».

Deux formes d'intelligence

Pour gagner son dîner, on a besoin d'intelligence ; celle-ci peut consister à se montrer obéissant à l'égard de ses supérieurs. Une autre forme d'intelligence peut amener à supprimer le système des supérieurs et des inférieurs. Toutefois, même pour cette entreprise, on a encore besoin de la première forme d'intelligence, car, pour la mener à bien, on a également besoin de dîner chaque soir.

Intelligent, bon, brave

Les gens qui sont intelligents rendent intelligent, les gens qui sont bons rendent bon, les gens qui sont braves rendent brave.

Sur la dialectique
(Quand la grande méthode est-elle née ?)

Me-Ti parle :
« Quand les hommes virent que deux classes décidaient de la satisfaction de tous les besoins, mais que ni l'une ni

l'autre ne travaillait à la satisfaction de ces besoins ; que ces deux classes ne représentaient pas les intérêts des autres classes, mais avaient en outre toutes deux des intérêts opposés ; que la condition de la richesse des uns était la misère des autres ; que ce qui à certains égards pouvait être qualifié de progrès se présentait à d'autres égards comme une régression ; que la condition préalable de l'unité de l'Etat était la désunion des classes dont il se composait ; que des groupements formés pour prendre en mains des intérêts bien définis se scindaient et devenaient le théâtre de luttes dès que d'autres intérêts intervenaient ; que posséder pouvait chaque jour devenir une faute ; que tout ce qui ne permettait pas d'exploiter l'homme était sans valeur ; que les prévisions concernant le comportement des grands groupements étaient incertaines si l'on ne connaissait pas leur composition et si l'on ne savait pas en quoi leurs intérêts s'opposaient ; qu'on ne pouvait pas décider à trop longue échéance ; que de nombreuses notions, comme celles d'armée, d'Etat, de travailleur, d'argent, de violence, etc. ne pouvaient se manier qu'en précisant par exemple le moment, le lieu et l'organisation sociale s'y rapportant ; qu'il était plus rare de voir des situations semblables, justifiant la même ligne de conduite, qu'on ne [l'avait] admis ou qu'il n'y en avait eu auparavant ; quand les hommes virent ces choses-là et d'autres, naquit la *grande méthode* ».

Sur le meurtre

Les classiques n'ont pas formulé de préceptes interdisant le meurtre. C'étaient les plus compatissants de tous les hommes, mais il se trouvaient en présence d'ennemis de l'humanité dont il était impossible de triompher par la persuasion. Toute la pensée des classiques visait à créer un état de choses tel que le meurtre ne pourrait plus profiter à personne. Ils luttaient contre la violence qui frappe et contre la violence qui paralyse. Ils n'hésitaient pas à opposer la violence à la violence.

Les artistes peuvent-ils lutter ?

Au temps de la pire oppression exercée par Hi Yeh, un sculpteur demanda à Me Ti quels motifs il pouvait choisir pour rester dans la vérité et cependant ne pas tomber entre les mains de la police. « Sculpte une ouvrière enceinte », lui conseilla Me Ti, « représente-la considérant son ventre d'un œil plein de soucis. Cela en dira long ».

Le mauvais fonctionnaire

Voici comment Me Ti peignait le mauvais fonctionnaire : « On l'envoie faciliter la circulation, mais il est un obstacle à la circulation. Il revient cher non seulement à cause de ce qu'il fait, mais aussi à cause de ce qu'il ne fait pas. Il coûte plus que son traitement. Son ambition est d'être indispensable. Quand il a exécuté la mission dont il a été chargé, il reste, et s'il ne l'a pas exécutée parce qu'il en est incapable, il reste également. Pour l'ordinaire, il est paresseux, mais s'il est travailleur, il ne fait pas moins de mal. Le plus souvent il est vénal ; mais s'il ne l'est pas, il est tout à fait impossible de lui faire faire un pas. Même quand il n'y a plus rien à administrer, le fonctionnaire chargé d'administrer ne s'en va pas ».

La doctrine de Hi Yeh et la jeunesse

« La jeunesse est entre les mains de Hi Yeh ; il dit que la jeunesse est l'avenir d'un peuple, que dans vingt ou trente ans le peuple tout entier sera pénétré de sa doctrine », rapportait à Me Ti, qui vivait en exil, un homme désespéré. « Quelle doctrine ? » demanda Me Ti. « Qu'il n'y a pas de classes et que l'ordre social, tel qu'il existe, est juste », répondit l'homme désespéré. Me Ti dit : « Dans vingt ou trente ans, ces jeunes gens aujourd'hui mineurs s'apercevront sans aucun doute qu'il y a des classes, car ils devront porter tous les fardeaux au profit de quelques-uns et trouveront cela injuste. Quand la jeunesse ne sera plus la jeunesse, Hi Yeh ne l'aura plus en main. La jeunesse repré-

sente l'avenir d'un peuple, mais seulement quand elle est parvenue à l'âge adulte ».

Sur le succès

Me Ti disait : « Seuls les sots éprouvent de l'amertume quand ils voient l'opinion se retourner en leur faveur dans le succès et contre eux dans l'insuccès. Le succès vous rend apte au succès, l'insuccès vous ôte vos moyens. Ce ne sont pas seulement les autres qui ont vu le pas assuré de l'homme qui a réussi à atteindre un sommet difficile ; lui aussi, il l'a vu ; ce ne sont pas seulement les autres qui ont remarqué le faux pas, cause de l'échec ; il l'a remarqué lui aussi. Le succès rend beau, généreux et assuré, tout au moins donne-t-il un visage. L'insuccès efface un visage. La meilleure forme sociale est celle qui garantit le plus grand succès au plus grand nombre ».

La chose en tiers

Me Ti disait que les rapports entre deux êtres humains sont bons quand s'interpose en tiers une chose à laquelle ils s'intéressent tous les deux. Mi En-leh ajoutait que cela était vrai également des rapports entre masses humaines, quel que soit le nombre de ceux qui les composent. Du fait qu'elles se donnent en commun à une cause extérieure, tout s'arrange beaucoup plus aisément entre elles, en conformité justement avec les exigences de cette cause. Ce que Me Ti attendait de bon quand deux mains, disons celles du mari et de sa femme, se rencontrent au cours d'un travail commun, consistant à porter un seau, Mi En-leh l'attendait des peuples jeunes, quand leurs mains se rencontrent pour pousser la roue de l'histoire.

Faut-il affronter les philosophes en philosophe ?

Me Ti disait : « Le maître Ka Meh, à différentes époques de sa vie, affronta les philosophes de façon différente. Au

début, il les aborda en philosophe et éplucha leurs affirmations en se plaçant à leur propre point de vue. Puis il les traita en homme étranger à la philosophie et montra simplement, en s'appuyant sur leur exemple, à quelles inepties on aboutit quand on vit pour philosopher, au lieu de philosopher pour vivre. A la fin, il cessa de s'occuper des philosophes pour s'adonner seulement à des recherches pratiques, écartant de temps à autre les philosophes comme des mouches importunes ».

Sur l'oppression

Les classiques ne disaient pas : « L'oppression ou l'exploitation a toujours existé et existera toujours ». Ils ne disaient pas non plus : « Elles ont toujours existé et n'existeront plus longtemps ». Ils disaient une chose plus précise. Ils disaient : « Elles ont existé à tel et tel moment, sous telle et telle forme, pour tels et tels hommes et pour telle et telle raison ». Ils ne les trouvaient même pas toujours simplement superflues ou stériles. De ces précisions leur venait la grande assurance avec laquelle ils disaient : « Maintenant on peut s'en passer et les supprimer ».

Utilité des changements de dénomination

Quand les officiers de Ni tuèrent un grand nombre d'hommes politiques qui étaient contre une guerre de conquête, les journaux les désignèrent sous le nom d'activistes, et non d'auteurs de ces actes. Activistes, c'est-à-dire aimant l'action. Ils obtinrent ainsi ce résultat qu'on ne porta pas de jugement sur leurs actes, mais sur la question de savoir ce qui est mieux : se contenter de parler ou joindre les actes aux paroles.

Pain et travail

Le peuple de Ga avait réclamé du pain et du travail. En effet, pour beaucoup, il n'y avait pas de travail, donc pas

de pain. Cette revendication signifiait qu'on ne voulait pas recevoir son pain comme une aumône, mais le gagner par son travail. Quand Ti Hi arriva au pouvoir, il fit proclamer qu'il voulait d'abord donner du travail au peuple et ensuite seulement sa juste part de pain, et effectivement il fit exécuter de grands travaux publics qui servaient à préparer la guerre. Comme aucun vrai travail ne se faisait, la disette augmentait. C'est alors que Ti Hi imagina ce mot d'ordre : du pain ou du travail.

Sur le caractère indispensable des dirigeants de l'économie

Me Ti s'amusait souvent de la légende mise en circulation par les dirigeants de l'économie, touchant leur caractère indispensable. Il disait : « Aux travailleurs ils représentent toujours la gestion des affaires comme une chose terriblement compliquée, et elle l'est en effet, mais seulement dans la mesure où ils sont là eux-mêmes et la compliquent. Car ce sont eux qui sont la plus grande cause de complication. Leur gestion n'obéit à aucun plan, l'un travaille contre l'autre, l'un réalise des bénéfices grâce aux pertes de l'autre, et s'ils disent qu'il est bien difficile de faire des plans dans ce domaine, il faut leur répondre qu'au surplus c'est complètement inutile, voire nuisible. Leurs complications sont celles du désordre, leur activité vise au maintien et à l'aggravation du désordre dont ils tirent bénéfice. Ces dirigeants de l'économie ne sont indispensables qu'au désordre, leurs idées n'ont de prix que pour l'exploitation ».

Qui exige trop peu exige parfois trop

Me Ti disait : « Le pays de Ga eut quelques années durant un gouvernement démocratique. Celui-ci fit deux sortes de choses pour le peuple. Il fit à l'extérieur une politique de paix et releva à l'intérieur les revenus des classes laborieuses. Mais il ne changea rien au commerce ni à la façon dont marchait l'industrie. La politique industrielle régnante ne libérait pas toutes les énergies, mais les garrottait. Ainsi

l'on ne produisit pas plus qu'auparavant, mais on répartit davantage. Et la guerre fut aussi nécessaire qu'elle l'avait été auparavant, mais on ne la préparait plus. Le pays allait à sa ruine et le gouvernement démocratique fut chassé ».

Les disciples de Ka Meh ont réponse à tout

Les disciples de Ka Meh donnaient de l'humeur à beaucoup de philosophes parce que, à les entendre, on avait l'impression qu'ils avaient résolu tous les problèmes. On se plaignait : « A propos des problèmes les plus difficiles ils déclarent que la chose est très simple. Ils ramènent tout aux problèmes économiques et attendent tout d'une transformation du mode de production. A les entendre, ils ont résolu toutes les énigmes et le monde est un jeu d'enfant ». Me Ti prit leur défense et dit : « Si l'on admet que de nombreux problèmes ne se poseraient plus si quelques-uns étaient résolus, alors il est parfaitement possible que des gens qui insistent pour que soient résolus les problèmes fondamentaux s'impatientent quand on vient les trouver avec un trop grand nombre de questions qui pour eux ne se posent pas. L'état présent de la société est si défectueux que la désolation s'étend à tous les domaines à la fois. Aussi tout ce qui se dit de l'état de la société importe-t-il à chaque domaine particulier ».

Exercices intellectuels

Aux gens qui sont d'avis que le peintre en bâtiments est personnellement un honnête homme animé des meilleures intentions, et que seuls ses mandants et ses subordonnés sont des canailles.
Beaucoup, qui le voient en train de manier le pinceau, sont impressionnés par la peine qu'il se donne pour recouvrir d'un badigeon toutes les fentes et crevasses de la vieille baraque délabrée et infecte. Ne ruisselle-t-il pas de sueur ? S'accorde-t-il une seule minute de repos ? Trompe-t-il sur le lait de chaux qu'il achète ? Le lait de chaux est-il de mauvaise qualité ? Quand il dit que tout aura de nouveau

très jolie apparence après le badigeonnage, s'agit-il de paroles en l'air et n'en croit-il rien ?
Il ne boit pas de boissons alcoolisées, il habite une maison de paysan, il ne perd pas son temps avec des femmes.
Eh bien, s'il y a des gens qui font des bêtises en état d'ivresse, il y en a aussi, hélas, qui en font étant parfaitement à jeun. Ce n'est pas seulement après avoir vidé dix verres de bière que l'on peut faire des sottises, on peut aussi en faire après avoir vidé un verre d'eau. De même on peut, tout en vivant dans une simple maison de paysan, causer la ruine économique d'un grand peuple ; assis sur un modeste banc de bois, on peut dire son avis sur les plans des temples que l'on se fait construire, et ne cesser d'y ajouter quelques kilomètres de murs. Les femmes peuvent vous faire perdre beaucoup de temps, mais quand l'homme qui a projeté de m'attaquer par surprise laisse passer, parce qu'il est couché avec une femme, le moment où il devait me rencontrer, est-ce une si mauvaise chose ? Pendant le temps que les gardiens des camps de concentration passent avec des femmes, les détenus ne reçoivent pas de coups. Il vaudrait beaucoup mieux que le peintre en bâtiments bût, et annonçât, en complet état d'ébriété, et au besoin en bégayant, que les usines doivent appartenir à ceux qui y travaillent et la Prusse orientale à ceux qui la labourent. Il pourrait — nous n'y verrions aucun inconvénient — résider dans un palais, s'il y préparait la paix et non la guerre.

Inachevé

Ce qui décide

Le disciple Ro dit : « Qu'il y ait des pauvres et des riches, c'est une injustice ». Me Ti ajouta : « des riches ». Le disciple Ro dit : « L'amour de la justice est plus grand chez les pauvres ». Me Ti dit : « Cela, je l'ignore. Mais les pauvres n'ont d'autre recours que la justice, les riches d'autre recours que l'injustice, cela décide ».

Sur les opinions vulgaires

L'écrivain Kin Yeh fut chassé de sa patrie parce qu'on lui reprochait des opinions vulgaires. Il disait lui-même qu'on l'avait accusé de partager les opinions du vulgaire. « Ce sont les meilleures », disait-il.

Serais-tu prêt à tout ?

Un homme, que révoltaient les actes de cruauté commis par les hommes au pouvoir, dit à Mi En-leh : « Pour la bonne cause, j'accomplirais n'importe quelle action qui ne serait pas malhonnête ». — « Et que ferais-tu encore pour la bonne cause ? » demanda Mi En-leh, qui ne semblait pas encore satisfait.

Mi En-leh décrivait ses disciples

comme suit : « Ils n'ont d'autres qualités particulières que celles que leur confère la lutte ; c'est par leurs actes qu'ils se feront un nom ; ils habitent dans des maisons dont ils s'empareront.
« Avant de savoir ce qu'ils doivent être, ils savent ce que doit être le parti.
« Quand on doit se déplacer, ils se rendent à la gare, sans savoir pour quelle destination. Ceux qui le savent ne savent pas qui est du déplacement ».

Sur la lecture des livres

« Je vois nombre de gens lire des livres », disait Me Ti ; « c'est un art difficile, que personne ne leur a enseigné. Les connaissances dont ils disposent ne leur suffisent pour reconnaître ni les points faibles ni les points forts des livres. Je ne veux pas parler des livres de sciences : ils sont presque toujours écrits de telle sorte que le savoir est nécessaire pour acquérir le savoir. Mais même les récits sont difficiles à lire. Le plus souvent, l'auteur réussit en un tour

de main à faire que le lecteur s'intéresse plus au monde de son livre que son livre ne s'intéresse au monde. Il fait si bien que le lecteur oublie le monde pour le livre qui devrait le décrire. Grâce à quelques artifices faciles à apprendre, mais difficiles à discerner, on crée un état de tension et d'attente qui fait oublier au lecteur ce qui se passe, en le rendant curieux de savoir ce qui va se passer. Pour savourer de nouveaux mensonges, il avale ceux qu'on lui a déjà servis. Un écrivain qui écrit de telle sorte que son lecteur a la possibilité de reposer le livre de temps à autre pour réfléchir à ce qu'il a lu et comparer les idées de l'auteur aux siennes passe pour faiblard. On dit de lui qu'il ne peut pas faire de son lecteur ce qu'il veut. Selon l'esthétique communément admise, les idées des auteurs doivent, d'une façon générale, être cachées, aussi difficiles que possible à extraire. En outre, le lecteur doit se demander : « Dans quelle mesure l'écrivain a-t-il atteint son objectif ? » Ce qu'il convient d'examiner, ce n'est pas s'il était bien de tuer, mais si l'on a tué dans les règles. En réalité, il faut lire les livres comme étant l'œuvre de gens suspects, ce qu'ils sont. Comment ne pas accueillir avec la plus grande méfiance les récits de gens qui ou bien contribuent à jeter dans des guerres sanglantes une foule de gens qui n'y peuvent rien, ou bien y sont jetés eux-mêmes sans rien y pouvoir, qui saccagent les céréales et affament les populations, qui foulent ou se laissent fouler ? »

[Vie des maîtres]

Les maîtres Ka Meh et Eh Fu, qui étaient les plus grands moralistes de leur temps, enseignaient peu de chose sur le comportement des individus. Sur l'attitude à adopter à l'égard de leur famille, la manière de gagner leur vie, de traiter leurs semblables, de s'acquérir de la considération, de contracter mariage, de faire œuvre d'art, bref, sur la manière de vivre, leurs disciples apprenaient peu de chose. De son côté la vie de ces maîtres s'était écoulée de façon toute simple. Ni à l'égard de leurs familles, ni à l'égard de leurs amis les plus proches, ils ne s'étaient conduits d'une manière qui appelât l'attention. Alors que l'un était à l'aise,

l'autre vécut au milieu de difficultés d'argent. Ils ne réussirent pas toujours à convaincre leurs interlocuteurs et connurent fréquemment des échecs. Nombre de prédictions qu'ils avaient faites ne se réalisèrent pas. Ils laissèrent inachevés des ouvrages importants. Ils exprimèrent la plupart de leurs vues en s'attaquant à celles des autres, si bien qu'une partie de leurs livres ne peut se comprendre que si on lit également les médiocres ouvrages de leurs adversaires.

[Comment boire le thé ?]

Me Ti demandait : « Fallait-il que le maître Ka Meh bût son thé du même air que s'il eût asséché le golfe de Si ? N'eût-il pas mieux valu assécher le golfe de Si avec l'air de quelqu'un qui boit son thé ? Car enfin se contente-t-on de faire des dessins, installé à une table, tandis que des milliers d'hommes manient la pelle ? Ou bien le maître Ka Meh devait-il par hasard se montrer sans peur devant l'huissier, lui qui n'avait peur d'aucun gouvernement sur tout le continent ? »

De la nécessité d'interroger les idées comme on interroge les outils

Me Ti disait : « Quand on trouve au milieu de décombres des morceaux de bronze ou de fer, on demande : Quelle sorte d'outils était-ce dans l'ancien temps ? A quoi servaient-ils ? Les armes font conclure à des combats ; les ornements à un commerce. On aperçoit des problèmes et des possibilités de toutes sortes.
« Pourquoi n'en fait-on pas autant avec les idées des anciens temps ? »

Fondement des idées

Ro dit : « Les idées parlent d'elles-mêmes ». Me Ti répondit : « Chaque soir, descendant le bras du fleuve au bord duquel j'habite, passe une forme faite de deux feux ; l'un,

haut, a la couleur de l'or, l'autre, situé plus bas, est rouge. Quelles idées puis-je me faire de cette forme que je vois, si j'ignore que c'est un bac qui la porte ? Que ne puis-je et que puis-je imaginer à son propos ? »

Des choses restaient à faire

Lorsque mourut Ka Meh, le hardi penseur, la puissance des brigands qu'il avait combattus allait encore croissant. L'apogée de son ennemi était encore du domaine de l'avenir.

Des choses restaient à faire

Lorsque mourut Ka Meh, le hardi penseur, on lisait encore sur les socles des colonnes les noms des bourreaux, et non ceux des médecins ; les entreprises étaient désignées par le nom de ceux qui en jouissaient, et non par le nom de ceux qui les avaient créées.

Les classiques et leur temps

Les classiques vivaient dans les temps les plus sombres et les plus sanglants. C'étaient les hommes les plus sereins et les plus optimistes.

Art

Me Ti disait avec admiration de Mi En-leh qu'il était capable de jeter à la main du charbon dans le feu sans se salir.

Les disciples de Mi En-leh

Me Ti racontait : « Les disciples de Mi En-leh sont merveilleusement protéiformes, sans maquillage ni fausse barbe. Dans la basse ville travaille l'un des meilleurs. Il s'occupe depuis environ un an de faire entrer les travailleurs dans

le parti. Parfois il me semble atteindre son but en les brusquant, parfois il me semble l'atteindre à force de patience. Il y a un an, il me faisait l'effet d'être un ouvrier, quelques mois après il avait l'air d'un intellectuel. Les ouvriers ont confiance en lui, car il a eu souvent raison et n'a pour ainsi dire jamais flanché. Au reste, il change constamment de nom, n'habite jamais longtemps au même endroit et ne présente jamais la même apparence. Mais il garde ses opinions ».

Je savais que dans cette partie basse de la ville quatre ou cinq organisateurs de Mi En-leh avaient successivement travaillé. Mais Me Ti parlait d'eux comme d'un seul homme, sans vouloir tenir compte du fait que ce bon disciple de Mi En-leh avait quatre ou cinq mères.

Sur la pitié

Me Ti disait : « Mi En-leh n'obéissait pas à la pitié. En voyant la misère des exploités et des opprimés, il sentait naître en lui un sentiment qu'il transformait aussitôt en colère. Chez les natures ignorantes, le même sentiment se change en pitié. C'est une sourde mélancolie, voisine du désespoir. La pitié, disait Mi En-leh, est ce qu'on ne refuse pas à ceux à qui on refuse son aide. Je me mets à la place de ceux qui souffrent, non pour souffrir, mais pour mettre fin à leurs souffrances ».

Sur la boisson

Kin Yeh, à qui l'on proposait une boisson enivrante, la refusa en ces termes : « Nous nous voyons deux fois plus de chances de survivre aux années qui viennent que les armements de nos gouvernements ne nous en laissent ; nous voyons mal nos devoirs ; nous ne suivons le chemin de la raison que d'un pas chancelant ; nous confondons ce que l'autre mérite avec ce que nous méritons ; si l'on nous demande ce que nous voulons faire pour le bien public, notre réponse est confuse ; qu'avons-nous encore besoin de boire, à moins que vous ne connaissiez des boissons qui rendent l'esprit clair ».

Description de villes

Kin Yeh racontait : « Dans la ville de Ni-Ji, je buvais. Dans la ville de Ko, je parlais. Dans la ville de Bi-Leh, je travaillais. Dans la ville de Len, je tuais le temps. Dans la ville de Mo-Su, j'étudiais. Voilà, je vous ai fait ma description de ces villes ».

Idéal d'un homme au temps jadis

Garder la tête froide quand tous la perdent ; avoir confiance en soi-même quand tous doutent de vous ; mais leur permettre le doute ; savoir attendre et ne pas se fatiguer de l'attente ; entendre des mensonges à ce sujet, mais rester indifférent aux mensonges ; ou bien devenir un objet de haine et ne rien faire pour cela, et cependant ne pas trop se donner des airs de vertu et ne pas tenir des propos trop sages ; savoir rêver et ne pas se laisser dominer par ses rêves ; savoir penser et ne pas faire de la pensée un but ; connaître triomphes et infortunes et réserver même accueil aux uns et aux autres, également trompeurs ; savoir supporter d'entendre la vérité que l'on a exprimée dénaturée par des misérables qui en font un piège à l'usage des naïfs ; voir mises en pièces les choses auxquelles on a voué sa vie, et se baisser et les raccommoder à l'aide de vieux outils ; être capable de faire un tas de tous ses gains et de les risquer sur un seul coup ; et perdre et repartir à zéro et ne jamais dire un mot de ses pertes ;

Inachevé

Me Ti disait :

« Dans les temps où la misère submerge tout, peu connaissent les sources de la misère. Quand le flot se retire momentanément, ces hommes-là sont ridicules qui montrent les sources en train de tarir. Tout semble aller mieux. Le gouvernement qui était à la barre au moment de l'amélioration se voit loué pour ses capacités. Même de petits allègements sont ressentis comme énormes, là où régnait la plus extrême

misère. Quant aux amis des miséreux, on les poursuit comme meneurs. Ils ressemblent à des gens qui, par calme plat, parlent de la fragilité de la coque ».

Me Ti disait :

« Quand un empire est conduit à l'abîme par des bandes qui se sont emparées du gouvernement, ceux qui prédisent la fin de cet empire trouvent peu de crédit, pour les raisons que voici : les grands empires, du fait même de leur étendue, ont quelque chose de durable. La vie de tous les jours suit son cours ordinaire, les boulangers vendent du pain, on imprime des livres, des journaux paraissent, des mariages se concluent, on enterre les morts, on bâtit des maisons. Dans toute cette activité la raison est encore à l'œuvre. Le spectateur espère alors, sans bien s'en rendre compte, que cette grande somme de raison, cette activité éprouvée, conforme aux habitudes, devrait remédier aux extravagances des gouvernants. Ces extravagances en reçoivent une apparence de possibilité, voire de raison ».

L'espace

Me Ti recommandait de considérer l'*espace* comme la forme de la matière.

Causalité

Me Ti mettait en garde contre la tentation de contester le déterminisme des phénomènes de la nature, ou de laisser les physiciens le contester. « L'activité des hommes de science consiste, disait-il, à établir le plus grand nombre possible de rapports de détermination et à les rendre utilisables par les hommes ».

Sur l'indéterminisme des corpuscules

Me Ti disait : « Voici que la physique constate que les corpuscules échappent à nos calculs ; leurs mouvements sont

imprévisibles. Ils apparaissent comme des individus doués de libre arbitre. — Mais les individus n'ont pas de libre arbitre. Si leurs mouvements sont difficiles ou impossibles à prévoir, c'est seulement qu'il y a pour nous un trop grand nombre de déterminations, et non qu'il n'y en a pas ».

Sur la police

Me Ti disait : « L'Etat n'a pas le droit de faire d'un homme un policier de métier ».

Le grand ordre et l'amour

Yu disait à Me Ti : « Les partisans du *grand ordre* veulent supprimer l'amour ». Me Ti dit : « Je n'ai rien entendu dire de semblable. Je sais seulement que les ennemis du *grand ordre* ont déjà presque supprimé l'amour. Là où il subsiste encore, le *grand désordre* précipite les amoureux dans les plus terribles difficultés, il cause leur perte ».

Besoins de Mi En-leh

Mi En-leh n'avait besoin que d'une petite chambre, d'une table, d'une chaise, d'une écuelle et d'un bois de lit. Il se nourrissait de pommes de terre et buvait du thé léger. Mais il lui fallait : toute la nourriture du monde pour les travailleurs, toutes les maisons, tout le pouvoir et toutes les libertés pour les travailleurs, donc une complète transformation du monde.

La cuisinière doit être capable de gouverner l'Etat

Mi En-leh disait que chaque cuisinière devait être capable de gouverner l'Etat. En disant cela, il avait en vue à la fois une transformation de l'Etat comme une transformation de la cuisinière. Mais on peut aussi tirer de ses propos cette leçon qu'il est avantageux d'organiser l'Etat comme une cuisine, et la cuisine comme un Etat.

[Le succès des maîtres]

L'histoire de Kung Futse montre combien peu de succès ont eu les maîtres qui en ont eu le plus. Il se proposait de rendre perpétuelle la forme de gouvernement de son temps en élevant le niveau général des mœurs. Mais les mœurs ne cessèrent de se détériorer tant que dura cette forme de gouvernement, et ce fut une chance qu'elle ne fût pas perpétuelle. Il se promettait beaucoup de la pratique de la musique. Mais le peuple retint ses leçons sur ce point plus longtemps que la musique. A l'égard de la religion, il fut plus prudent dans ses leçons et ne dit que peu de choses, et ce silence fut cause que chez ses sectateurs la superstition foisonna plus qu'ailleurs. Bien plus grand fut le profit que le peuple retira de son enseignement ou, pour le dire moins ironiquement, de sa personne. Quel parti ne tira-t-il pas de lui en imitant son attitude ! Ses jugements, concernant des formes de vie depuis longtemps disparues, auraient depuis longtemps perdu toute justesse si on les avait répétés, mais son attitude était marquée au coin de la justice.

Kin Yeh racontait :

« Avant de savoir que Lai Tu m'aimait, je m'inquiétais quand elle me peignait l'état pénible où elle tombait quand elle était seule. Souvent, racontait-elle, elle demeurait assise pendant des heures, plongée dans des rêveries sans suite, incapable d'aucun travail. Table et chaise meublant sa chambre baignaient pour ainsi dire dans une ombre qui ne se dissipait pas. Quand je fus moi-même en proie à un état semblable, je sus que je l'aimais ».

Egalité d'âme et amour

Ken Yeh cherchait à conserver son égalité d'âme ; Lai Tu cherchait à la lui faire perdre. « L'égalité d'âme est-elle

donc compatible avec l'amour ? » demandait Lai Tu. Ken Yeh répondait : « Oui ».

Une proposition

Ceux qui reçoivent un coup deviennent facilement amers. Ken Yeh dit à Lai Tu : « Je veillerai à t'épargner les coups ; alors, de ton côté, veille à ne pas devenir amère ».

Beauté et bonheur de Lai Tu

Me Ti et Kin Yeh parlaient de la beauté de Lai Tu. « Je crois que les gens heureux nous paraissent toujours beaux », dit Me Ti en souriant, « et tu la rends heureuse ». — « C'est faux », dit Kin Yeh, « ce n'est pas moi qui la rends heureuse ; c'est elle qui se fait heureuse pour moi ».

Kin Yeh parle de l'amour

« Je ne parle pas des joies charnelles, sur lesquelles il y aurait pourtant beaucoup à dire, ni des amourettes, sur lesquelles il y a moins à dire. Ces deux sortes de phénomènes permettraient au monde de subsister, mais l'amour doit être considéré à part, car il est productif. Il transforme celui qui l'éprouve et celui qui en est l'objet, que ce soit en bien ou en mal. Du dehors, déjà, ceux qui aiment apparaissent comme des producteurs, et même d'un ordre supérieur. Ils offrent l'aspect de la passion et d'une volonté que rien n'arrête, ils sont tendres sans être faibles, ils sont sans cesse à la recherche d'actes amicaux qu'ils pourraient accomplir (et dont l'accomplissement ne profiterait pas seulement à l'être aimé). Ils construisent leur amour et lui prêtent quelque chose d'historique, comme s'ils escomptaient pour lui une place dans les annales de l'histoire. Pour eux la différence entre l'absence de faute et une unique faute est énorme — alors que le monde peut tranquillement négliger cette différence. Font-ils de leur amour quelque chose d'extraordinaire ? Ils n'ont à en rendre grâce qu'à eux-mêmes. Echouent-ils ? Ils peuvent aussi peu alléguer pour excuse

les fautes de l'être aimé que par exemple les chefs du peuple alléguer les fautes du peuple. Les engagements qu'ils prennent sont des engagements vis-à-vis d'eux-mêmes ; nul ne pourrait montrer autant de sévérité qu'ils en montrent quand il s'agit de manquements à leurs engagements. Il est de l'essence de l'amour, comme des autres grandes productions, que ceux qui aiment prennent au sérieux beaucoup de choses que les autres traitent à la légère, les moindres contacts, les chuchotements les plus imperceptibles. Les meilleurs réussissent à mettre leur amour en plein accord avec leurs autres productions ; alors leur bienveillance devient une bienveillance générale, leur esprit d'invention devient utile au grand nombre, et ils soutiennent tout ce qui est productif ».

Comment on s'en tire

Tu Su se plaignait à Me Ti de maux d'ordre moral et lui faisait part de son intention d'entreprendre un grand voyage. Me Ti lui raconta l'histoire suivante :
« Mi Ir ne se sentait pas bien dans sa peau. Il changea successivement de maîtresse, de métier et de religion. S'étant senti après cela bien plus malade, il entreprit un grand voyage qui le mena d'un bout du monde à l'autre. De ce voyage il revint chez lui plus malade que jamais. Couché, il attendait sa fin quand sa maison fut incendiée par une bombe que des soldats — on était en pleine guerre civile — avaient lancée pour tuer des ouvriers cachés derrière la maison. Mi Ir se leva, furieux, éteignit l'incendie avec les ouvriers, poursuivit les soldats et prit part les années suivantes à la guerre civile qui avait pour objet de mettre fin à un mauvais état de choses. Si on ne l'a pas entendu dire à cette époque que son moral était bon, ce ne peut être que pour une seule raison : c'est que personne ne lui en a demandé de nouvelles ».

Conseil de Me Ti

Lai Tu, disciple de Me Ti, lui dit un jour qu'elle voulait faire un grand voyage. Me Ti dit : « Comment peux-tu

partir en voyage alors que les trois empires de Deh, de Sueh et de Noh ne sont toujours pas unis, bien qu'ils aient un ennemi commun si puissant ? » Lai Tu était une jeune fille sans influence, et l'union de ces trois empires ne lui paraissait pas être en son pouvoir. Quand elle en fit la remarque, Me Ti lui répondit : « L'union des trois empires est un but lointain. Mais encore plus lointaine qu'un but lointain est l'absence de but. Ton voyage n'a pas de but ».

Faute de Lai Tu

Lai Tu avait un mari et vivait mal avec lui, parce qu'elle n'aimait pas coucher avec lui, et qu'en dehors d'une certaine sympathie rien ne la liait à lui. Elle tira parti des leçons de Me Ti sur la chose que l'on met en tiers en proposant à son mari de travailler pour les opprimés, pour qui elle travaillait elle aussi. Son mari accepta et Lai Tu continua de coucher avec lui. Me Ti lui fit des reproches à ce sujet et dit : « Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez à mettre en tiers entre vous une chose qui vous unit, et vous conservez en tiers une autre chose qui vous désunit. Cela s'appelle recevoir un morceau de pain et, pour mieux l'avaler, boire une gorgée de poison ».

Lai Tu flirte

Au début, pour servir les desseins de Me Ti ou quand Kin Yeh était en danger, Lai Tu utilisait son influence sur les hommes. Me Ti désapprouva sa conduite. Comme Kin Yeh ne faisait qu'en rire, car il était sûr de la fidélité de Lai Tu, Me Ti dit sérieusement : « Si Lai Tu flirtait pour t'être infidèle, je ne dirais rien. Mais elle ne flirte que pour être fidèle à notre cause, et c'est désastreux pour elle. Moi-même, hier, j'ai eu droit à son numéro de charme, comme si j'étais un courtier de banque ».

Lai Tu allume le feu

Me Ti dit à Lai Tu : « Je t'ai regardée faire quand tu allumais le feu. Si je ne te connaissais pas, je serais certainement vexé. Tu avais l'air de quelqu'un que l'on oblige à allumer le feu et, comme personne d'autre que moi n'était là, il m'a bien fallu supposer que cet exploiteur, c'était moi ». Elle dit : « Je voulais chauffer la pièce le plus vite possible ». Me Ti dit en souriant : « Ce que tu voulais, je le sais. Mais toi, le sais-tu ? Tu voulais que moi, ton invité, j'aie toutes mes aises — ne suis-je pas ton invité ? — ; il fallait que cela soit vite fait, afin que la conversation puisse commencer ; il fallait que je t'aime ; il fallait que le bois prenne ; il fallait que l'eau pour le thé bouille. Mais de tout cela, pour le moment, seul le feu était là. L'instant a passé, inutilisé. Les choses sont allées bon train, mais les conversations ont dû attendre ; l'eau pour le thé bouillait, mais le thé n'était pas prêt ; chaque chose se faisait en vue d'une autre, mais aucune pour elle-même. Et que de choses auraient pu s'exprimer dans la manière d'allumer le feu ! Il y a là une coutume, l'hospitalité est une belle chose. Les gestes qui enflamment le beau bois peuvent être beaux et engendrer l'amour ; l'instant peut être mis à profit et ne reviendra pas. Un peintre qui aurait voulu te peindre en train d'allumer le feu pour ton professeur n'aurait pas eu grand-chose à peindre. Cette façon d'allumer le feu n'avait rien d'une joie, ce n'était que de l'esclavage ».

Façon de s'exprimer de Kien Leh

Lai Tu se plaignait à Me Ti de la froideur des lettres qu'elle recevait de Kien Leh. Me Ti la considéra avec sympathie et dit : « Quand je demandai à Kien Leh pourquoi il s'était fait construire une maison de campagne à U-Ting plutôt qu'ailleurs, il me répondit que le paysage n'y était *pas vilain*. Hui Yeh lui prit cette maison, et il dit : *Dommage* ! Après quelques études (quinze ans), il qualifia Mi En-leh d'*homme utile* ; et il loue mon étude, qui est devenue classique, sur le caractère superflu des vertus en disant qu'elle n'est *pas mal* ». Lai Tu prit la dernière lettre de Kien Leh, y jeta un coup d'œil et partit satisfaite.

Eviter de trop grands mots

Me Ti disait à Tu Fu : « Plutôt qu'*éternellement,* dis *un certain temps* ; plutôt que *je sais,* dis *j'espère* ; plutôt que *je ne peux pas vivre sans ceci et cela,* dis *il m'est plus difficile de vivre sans ceci et cela.* Tu marcheras alors d'un pas assuré et tu ajouteras à l'assurance des autres ».

Dire la vérité

Me Ti disait à Tu Fu : « As-tu la prétention de monter un bateau à ton maître ? Prétends-tu sortir de cette pièce en disant : « Quel imbécile ! » ? Veux-tu qu'il t'aime, toi, ou qu'il aime une créature imaginaire ? Comment pourrait-il te conseiller s'il ignore comment tu es ? A quoi te sert qu'il te dise comment faire cuire les lentilles, si ce sont des pommes que tu dois faire cuire ? Pour le moment les temps sont tranquilles, mais qu'en sera-t-il quand ils ne le seront plus ? »

La vérité

Tu Fu avait fait quelque chose qui ne pouvait pas ne pas contrarier profondément Kien Leh, mais elle lui dit toute la vérité. Kien Leh fut très affecté, mais recueillit soigneusement cette vérité, toute celle que Tu Fu lui livra, une masse de vérité ; Kien Leh n'eut pas trop de ses deux mains pour la recueillir, ce fut une véritable moisson. A la fin, Kien Leh dit : « J'ai appris au sujet de Tu Fu quelque chose qui m'a fait de la peine, mais j'ai appris aussi quelque chose qui m'a fait du bien : elle a le courage de dire la vérité ».

La colère provoquée par l'injustice

Me Ti disait à Lai Tu : « L'injustice ne t'inspire pas suffisamment de colère. Sans colère contre l'injustice, on ne peut pas être un vrai partisan du *grand ordre.* La colère contre

l'injustice est plus que la simple condamnation de l'injustice ou la peur de participer à l'injustice. Celui qui n'est pas capable de se mettre en colère à propos d'une injustice personnelle dont il a été victime, celui-là aura de la peine à se battre. Celui qui n'est pas capable de se mettre en colère à propos d'une injustice subie par d'autres, celui-là sera incapable de se battre pour le *grand ordre*. Et cette colère ne doit pas être un feu de paille impuissant, mais une colère durable, qui sait choisir les moyens appropriés. Mi En-leh et Ka Meh n'ont pas agi directement sous le coup de la colère, mais, sans la colère, ils n'auraient jamais agi comme ils l'ont fait contre l'injustice ».

Tu veut apprendre à lutter et apprend à s'asseoir

Tu vint trouver Me Ti et dit : « Je veux prendre part à la lutte des classes. Apprends-moi ». Me Ti dit : « Assieds-toi ». Tu s'assit et demanda : « Comment dois-je lutter ? » Me Ti rit et dit : « Es-tu bien assis ? » — « Je ne sais pas », dit Tu étonné, « de quelle autre façon m'asseoir ? » Me Ti le lui expliqua. « Mais », dit Tu avec impatience, « je ne suis pas venu apprendre à m'asseoir ». — « Je sais, tu veux apprendre à lutter », dit patiemment Me Ti, « mais pour cela il faut que tu sois bien assis, car pour le moment nous sommes assis et c'est assis que nous voulons apprendre ». Tu dit : « Si l'on cherche toujours à prendre la position la plus commode et à tirer le meilleur parti de ce qui est, bref, si l'on cherche son plaisir, comment lutter ? » Me Ti dit : « Si l'on ne cherche pas son plaisir, si l'on ne veut pas tirer le meilleur parti de ce qui est et si l'on ne veut pas prendre la meilleure position, pourquoi lutter ? »

Kien Leh perd Lai Tu

Kien Leh vint trouver Me Ti et lui dit : « Excusez ma mauvaise humeur. J'ai tout préparé pour un grand voyage et j'apprends que tous les bateaux ont levé l'ancre. Je ne sais que faire ». Me Ti le pria, sans succès, de ne pas se dominer. A quelque temps de là, Me Ti fut informé qu'on

avait vu Kien Leh aller et venir la nuit dans son jardin. « Je comprends maintenant », dit Me Ti, « Lai Tu l'a quitté ».

Me Ti parle de la mort de Tu

Quand Tu, l'élève préféré de Me Ti, fut tombé au cours de la guerre civile, parce que, bien que chargé d'une mission précise et s'attendant à s'en voir confier d'autres, il avait fait le coup de feu, Me Ti se refusa à le qualifier de bon révolutionnaire. « Il n'a pas donné de raison suffisante pour se justifier d'avoir substitué une mission à une autre. Il croyait que la guerre se situe uniquement là où l'on se bat ; il ne voyait pas à plus de cinquante mètres et il est mort, à dire vrai, en bagarreur ».

Chanson de Kin Yeh sur sa sœur dans la guerre civile

La sœur de Kin Yeh se rendit au front pour faire un reportage sur la guerre civile. Il fut longtemps sans recevoir de nouvelles ni pouvoir lui écrire. Il fit la chanson que voici.

Notre dialogue continuel, comme celui
De deux peupliers, après tant d'années
S'est tu. Je n'entends plus
Ce que tu dis ou cries, tu n'entends plus
Ce que je dis.
Je t'ai tenue sur mes genoux, je t'ai peignée,
Je t'ai appris les règles de l'art de la guerre,
Je t'ai montré comment t'y prendre avec un homme,
Comment on lit un livre et comment un visage,
Comment on se bat et on se repose.
Mais aujourd'hui je vois
Combien de choses je ne t'ai pas dites.
Je me lève la nuit et ma gorge est serrée
De vaines recommandations. *

* *Cf. Poèmes 9*, page 60. N. D. T.

Kin Yeh disait de sa sœur :

Nous nous aimions entre les batailles.
Dans les armées en marche,
Nous nous faisions des signes de la main.
Nous trouvions du courrier dans les cités conquises.
Guettant mes ennemis, caché dans une hutte,
J'entendais son pas léger ; elle m'apportait
Nouvelles et repas. Vite, à la gare,
Nous convenions de nos prochaines entreprises.
Les lèvres encore sèches de poussière,
Je l'embrassais. Autour de nous
Tout changeait. Notre attachement
Ne changeait pas *.

Deuxième chanson de Kin Yeh à sa sœur

Je t'ai envoyée prendre part
A des combats lointains, manger des mets étranges
Avec un couvert étranger, faire l'épreuve
D'hommes qui sont des étrangers, penser
Des pensées étrangères.

Je t'ai rendue curieuse
Et je t'ai mise en garde.
J'ai su te retenir,
Puis je t'ai envoyée au loin.

Si tu restes au loin,
Où pourrai-je rester ?
Et si tu me reviens,
Qui donc reviendra là ? **

* Cf. *Poèmes 9*, page 63. N. D. T.
** Cf. *Poèmes 9*, page 61. N. D. T.

Kin Yeh et sa sœur (2)

Depuis que sa sœur avait été mêlée à la guerre civile, loin de lui, Kin Yeh, à cause des craintes qu'il avait éprouvées à son sujet, ne cessa de se compter au nombre des lâches.

Kin Yeh et sa sœur (3)

Kin Yeh craignait pour sa sœur lors de la guerre civile. Il la pria, pour abréger la durée de ses craintes, de revenir après un certain temps par un certain bateau. Comme elle ne vint pas, il lui écrivit : « Je t'ai souvent engagée à ne pas me dire : je t'aime, mais : j'aime bien être avec toi ; ni : remets-t'en à moi, mais : dans de certaines limites, compte sur moi ; ni : pour moi tu comptes seul, mais : je suis contente que tu existes. Une fois, j'ai cru à tort que tu m'avais bel et bien trahi ; erreur regrettable, car par la suite je crus que je pouvais totalement compter sur toi ».

Kin Yeh et sa sœur (4)

Kin Yeh avait fini par recevoir de sa sœur une lettre où elle écrivait qu'elle arriverait un certain jour. Il passa les îles pour aller la chercher. Comme elle ne vint pas et que certains indices prouvaient qu'au moment où elle écrivait elle n'avait pas l'intention de venir, il écrivit un poème.

Si le caillou dit qu'il retombera
Si tu le lances en l'air,
Tu peux le croire.
Si l'eau te dit que tu te mouilleras
En te mettant à l'eau,
Tu peux la croire.
Si ton amie t'écrit qu'elle viendra,
Ne la crois pas :
Ce n'est pas une loi de la nature *.

* *Cf. Poèmes* 5, page 102 « Si le caillou dit... » N. D. T.

Deuxième poème de Kin Yeh sur sa sœur

Au cours des ans, lorsqu'après une longue absence
J'entrais chez elle, on eût dit qu'elle m'attendait,
Que la chaise était prête et la théière au chaud.
Elle me racontait en riant les sottises
Qui étaient arrivées. Sans omettre les siennes,
Ni les miennes d'ailleurs. Et j'attendais toujours
Que son pas léger s'arrête à ma porte, prêt
A tout laisser en plan aussitôt qu'elle entrait.
Et nous comptions les grands moments de notre histoire,
Nous parlions des huit nuits et du retour d'Espagne,
Du transport du tapis
Et du voyage en Ford *.

Kien Leh et l'élève qui était parti

On sait que dans un moment difficile Kien Leh fut abandonné par son élève Tu. Tu revint et fut de nouveau reçu, mais leurs rapports ne redevinrent jamais ce qu'ils étaient auparavant, et cela non pas parce que Tu était parti, mais parce qu'il n'avait pas fait connaître sa décision de partir et n'en avait pas discuté. « Tu », disait Kien Leh, l'air désolé, « est un homme insaisissable et par là même déconcertant ».

Sur la manière de se comporter après une défaillance

« Si tu es victime d'une injustice », disait Me Ti à Lai Tu, « bats-toi, au couteau s'il le faut ; mais si ce qui t'arrive est juste, ne te bats pas. Observe ta voix quand tu excuses tes fautes par celles d'autrui. N'a-t-elle pas quelque chose de dur ? Une des phrases qui ont le plus de grandeur, c'est « j'ai honte ». Il n'est presque pas de voix qui, en prononçant cette phrase, ne soient bonnes ».

* Cf. *Poèmes 9*, page 62. N. D. T.

Sur la manière de se comporter après une défaillance (2)

« Tu as beau dire », dit encore Me Ti à Lai Tu, « que, jugée selon la commune mesure, tu dois obtenir un non-lieu. Mais le malheur est justement qu'on va te juger selon la commune mesure. Cela pourrait ne pas faire ton affaire ».

L'ombre de Kin Yeh

Lai Tu raconta : « Quand Kin Yeh partit pour la guerre orientale, j'eus peur qu'il ne s'éloignât définitivement de moi. Aussi me laissa-t-il son ombre pour qu'elle m'accompagnât sans cesse.

« L'ombre me suivait effectivement sans cesse et j'étais très contente, je savais du moins que Kin Yeh pensait à moi. Cependant l'ombre se comportait de façon curieuse.

« Elle ne passait pas, en effet, tous les seuils et n'entrait pas dans toutes les maisons. Devant certaines portes, elle restait là et m'attendait. En pareil cas, elle ne s'asseyait jamais, si long que fût le temps pendant lequel je restais à l'intérieur. Ce détail, joint au fait qu'en m'attendant elle suivait des yeux les nuages, me causait souvent de l'inquiétude, car on aurait dit qu'elle pouvait s'éloigner à son tour.

« Quand je ressortais de la maison, elle me suivait de nouveau. Mais parfois elle semblait avoir plus de peine à me reconnaître, elle hésitait et ne savait pas bien si c'était réellement moi.

« Ce n'était pas toujours moi qui marchais devant, parfois c'était elle. Mais alors elle s'arrêtait toujours si je ne venais pas ou ne voulais pas suivre, et elle m'attendait. Il me fallut quelque temps pour comprendre que pour être près l'un de l'autre il faut être deux. Quand je m'éloignais de Kin Yeh, que je n'avais pas besoin de lui ou ne pouvais lui être utile, j'étais également loin de lui et non pas près de lui ».

Kin Yeh a des difficultés pour écrire

« Comment écrire encore à Lai Tu ? » demandait Kin Yeh.

« Elle écrit avec du chewing-gum dans la bouche, moi j'écris

en tremblant. Je sais que j'ai tort ; elle, elle écrit qu'elle a raison. Je suis triste à la pensée que quelque chose de précieux est brisé ; elle, elle explique pourquoi ce quelque chose est brisé. Toujours, quand je lui écrivais, j'étais capable de m'exprimer froidement ; aujourd'hui il faudrait que j'y mette de la chaleur. J'étais habitué à lui écrire comme à une personne qui aime. Les gens qui aiment sont gens d'importance ».

Importunité de Lai Tu

Dans la ville de Hel-Sing, bloquée par l'ennemi et affamée, sa mine avenante valut à Lai Tu deux livres de viande qu'on lui passa en cachette. Elle porta aussitôt cette viande à des gens qui avaient des enfants. Mais on refusa son cadeau, et elle dut repartir comme quelqu'un que l'on tient pour importun. Elle conta ses peines à Me Ti quand elle le rencontra quelques jours plus tard dans la rue. Mais au milieu de son récit elle s'immobilisa, s'interrompit et s'écria, l'air empressé : « J'ai bien failli oublier, c'est ici, dans ce magasin, que je devais vous avoir des œufs aujourd'hui ! » Elle allait pénétrer dans le magasin, mais vit le sourire de Me Ti et se mit à rire d'elle-même, un court instant seulement, il est vrai, car elle dit ensuite sérieusement : « J'entre tout de même, la famine s'est accrue depuis avant-hier, et je ne peux tout de même pas me laisser gagner par l'absurdité ».

La maison que Lai Tu réservait à Kin Yeh

Lai Tu avait installé une petite maison à l'intention de Kin Yeh. Elle en avait blanchi les murs, avait monté un bon poêle et s'était procuré un siège confortable. Mais Kin Yeh s'était contenté d'envoyer sa pipe et un peu de tabac dans une blague, et n'était pas venu de toute une année. Lai Tu en avait été un peu triste et avait souvent pensé qu'il avait oublié cette maison. Quand ils se retrouvèrent, à un autre endroit, il dit incidemment : « Le poêle est bon, j'espère ? » Un peu surprise, elle le tranquillisa au sujet du poêle. Ainsi s'écoula encore la moitié d'une année. Kin Yeh et Lai Tu

se rencontraient aussi souvent que le leur permettait leur travail, mais ne réussirent jamais à se rendre dans la petite maison. Cependant Lai Tu n'était plus triste au sujet de la maison, car, dans l'intervalle, elle avait entendu Kin Yeh dire une fois à quelqu'un : « Je dis du mieux que je peux la vérité sur les oppresseurs dans mes poèmes. Mais c'est que j'ai un lieu de refuge ». Lai Tu n'était plus triste parce qu'elle savait qu'elle avait fait un très grand cadeau à Kin Yeh, qu'elle aimait, et qu'il s'en servait.

Amour de Lai Tu

Me Ti disait : « Lai Tu m'aime. Elle vient me trouver quand elle est joyeuse et quand elle est triste. Elle m'écrit qu'elle m'aime et combien vaut la viande. Elle rit avec moi de sa folie et s'enorgueillit avec moi de sa perspicacité. Et nous en faisons autant pour ce qui est de ma folie et de ma perspicacité ».
Une autre fois, Me Ti disait : « Mon travail avance bon train : Lai Tu m'a écrit comment est peint son mur ».

Apprentissage de Lai Tu

« Il est diverses manières d'apprendre, disait Me Ti. Lai Tu est aujourd'hui une femme gaie, le cœur sur la main, sincère, persévérante et combative. Elle n'était pas ainsi auparavant. Elle est devenue telle en se réjouissant des succès de son frère Ken Yeh, en s'attachant à lui de tout son cœur, en étant sincère avec lui, en persévérant quand il était las et en combattant pour lui. Quant à Ken Yeh, il se réjouissait des succès des opprimés, était de tout cœur avec eux, sincère à leur égard, persévérant à leur service, et combatif. Aussi peut-on sans doute dire que sans lui elle aurait eu plus de peine à devenir ce qu'elle est, mais aujourd'hui elle l'est même sans lui ».

[Dispute avec Lai Tu]

Kin Yeh dit à Me Ti : « Lai Tu, cette femme désintéressée, est venue avec un panier et a emporté ses cadeaux. Elle raconte à mes ennemis que je vole mes collaborateurs. Elle est folle, que dois-je faire ? » Me Ti dit : « Si elle fait cela, elle doit être folle, car elle t'aime. Elle exige trop parce qu'elle a trop donné ; elle t'injurie sans mesure parce qu'elle t'a loué sans mesure. Veille à ce qu'il ne lui arrive rien et à ce qu'elle ait à manger. Comme elle t'aime, elle voudra bien ».

Une production de Lai Tu

L'écrivain Kin Yeh disait : « Il est difficile de dire ce que Lai Tu a produit. Peut-être les vingt-deux lignes que j'ai insérées dans ma pièce au sujet du paysage et qui, sans elle, n'auraient jamais été écrites. Naturellement, nous n'avons jamais parlé de paysage. Ce qu'elle qualifie d'amusant m'a également influencé. Ce n'est pas ce que les autres qualifient d'amusant. Naturellement, j'ai aussi utilisé dans la construction de mes poèmes son allure et ses gestes. Elle fait certes quantité d'autres choses, mais même si elle n'avait produit que ce qui a été pour moi une cause ou une source de production, elle n'aurait pas perdu son temps » (la modestie n'étouffait pas Kin Yeh).

Valeur de Lai Tu

Lai Tu avait piètre opinion d'elle-même, parce qu'elle n'avait pas de grande œuvre à son actif. Ni comme actrice, ni comme écrivain, elle n'avait particulièrement brillé. Pour elle, des œuvres avaient été écrites, à cause d'elle de braves gens se conduisaient mieux qu'avant ; mais cela lui semblait sans aucune importance. Me Ti lui disait : « C'est vrai, tu n'as encore livré aucune marchandise. Mais cela ne signifie pas que tu n'aies rien fait de remarquable. On constate ta bonté et on l'honore en la mettant à contribution. C'est ainsi que la pomme acquiert sa réputation en se faisant manger ».

REMARQUES

Déjà, alors qu'il commence à étudier le marxisme, Brecht s'occupe aussi, intensément, de philosophie chinoise. Hanns Eisler en témoigne : « La philosophie chinoise l'a beaucoup influencé précisément dans les années 1929-1930, comme stimulant intellectuel. » Pour Brecht, le plus important fut l'étude du moïsme. Le fondateur de cette école était un moraliste très sensible aux questions sociales, Mo Tzu, qui vécut entre 479 et 381 avant notre ère. Une traduction allemande de l'œuvre de Mo Tzu par Alfred Forke, datant de 1922, servit à Brecht de base de travail. L'exemplaire avec ses remarques et annotations se trouve dans ses archives.

Les textes « Me Ti » se rapportent d'abord à l'analyse par Brecht de la doctrine moïste, mais au-delà ils représentent une tentative d'analyser, en termes marxistes, sous des dehors chinois, les plus importants événements politiques de l'époque. Le titre : *Livre des retournements* n'a absolument rien à voir avec Mo Tzu : il s'agit du *Yi-King*, l'un des cinq livres canoniques des confucianistes, qui ne fait pas partie des classiques de l'antiquité chinoise. Brecht use de la notion « retournements » dans un autre sens que les auteurs du *Yi-King*. Il songeait à un « petit livre de morale pratique » qui se serait inspiré étroitement de la doctrine de Mo Tzu. Pour ce philosophe, la morale est une partie de la science politique. Il est en conséquence un adversaire déclaré d'un code moral immuable et développe en quelques chapitres des idées résolument sociales et pacifistes. Mo Tzu se livre également à des réflexions fort audacieuses et rationalistes sur l'origine des anomalies sociales, de la pauvreté, et sur les causes de la guerre et de la paix. Il dénonce la responsabilité des princes et se refuse à parler de « fatalité ».

Sous la rubrique « Me Ti », Brecht rassemble, à partir de 1934, des textes pour ce « petit livre de morale pratique ». Le titre *Livre des retournements* est mentionné pour la première fois dans son journal de travail en mai 1939. La discussion avec le comédien émigré Greid sur l'éthique et le matérialisme fournit à Brecht « toutes sortes de matériaux » pour ce projet. Au début du mois de février 1942, il pensa ajouter un chapitre « Consultations sur un texte » au *Livre des retournements*. Mais ensuite Brecht utilisa cette idée pour un chapitre des *Dialogues d'exilés*. Une note avec la mention manuscrite « Livre des retournements » se trouve dans un dossier de matériaux des premiers temps de l'exil au Danemark. Les textes du dossier considéré comme le *Livre des retournements* ne sont pas une transcription effectuée par Brecht de ses matériaux pour *Me Ti*.

La première édition de *Me Ti* en langue allemande (1965) et en langue française (1968) a servi de base à la présente réédition. Mais s'agissant de l'ordre des textes, la disposition des matériaux dans les dossiers du Brecht-Archiv n'a plus été considérée comme obligatoire pour la réédition de l'ouvrage chez Suhrkamp dans le volume 5 des « Gesammelte Werke » (1967) dont il a été tenu compte ici. Tous les poèmes qui ne sont pas associés explicitement à *Me Ti* par un texte de transition (« Citation », « Shen Té disait à un homme qui ne voulait pas écouter... », « Chanson de Kin Yeh sur le chancelier tempérant », « Le valet du brigand », « Sur la violence » et « Sur la stérilité ») ont été retirés et classés dans la série des *Poèmes,* indépendamment de la question de savoir si maintenant ils auraient été ou non repris par Brecht dans *Me Ti.* Les numéros d'archive ne témoignent d'aucune disposition souhaitée par Brecht, et d'autres copies ou variantes se trouvent également dans d'autres dossiers. « Incorruptibilité » fait partie des *Histoires de monsieur Keuner* et a été en conséquence supprimé dans le paragraphe « Sur la considération ». Les deux textes « Est beau ce qui est utile » et « Une attitude des émigrés » font nettement partie de l' « ensemble Tui », et y ont été classés.

Comme le *Livre des retournements* contient les textes qui étaient prévus pour une éventuelle publication, ceux-ci ont été placés en tête (pp. 1-55). Suivent les autres textes Me Ti issus de différents dossiers. Le texte intitulé « Le succès des maîtres » de la p. 143 ne ressortit pas directement à *Me Ti.* Il s'agit d'une note de l'époque berlinoise de Brecht, avant 1933. Ont été placés à la fin les histoires et les poèmes sur Lai Tu (appelée encore Tu, Tu Fu et Tu Su), qui ont trait à la collaboratrice de Brecht, Ruth Berlau, et n'ont aucun rapport direct avec *Me Ti.* Un regroupement des histoires de Lai Tu était tout indiqué, parce qu'un agencement à peu près chronologique peut être ici effectué. « Une production de Lai Tu » et « Valeur de Lai Tu » ont été placés délibérément en dernier lieu, bien que ces deux textes aient été écrits plus tôt que l'histoire « Dispute avec Lai Tu » (1950), écrite la dernière, comme la preuve peut en être apportée.

Les coquilles de la première édition allemande ont été rectifiées. En outre, du collationnement des documents du Brecht-Archiv a résulté une série de petites corrections du texte. Les dactylographies portant des rectifications manuscrites de Brecht ont été par principe préférées comme source aux copies. Cela vaut en particulier pour le texte dans le *Livre des retournements,* que Brecht n'a plus corrigé, tandis qu'il a effectué plus tard sur les mêmes textes, dans d'autres dossiers, encore de petites modifications. Quelques titres qui ne sont pas de Brecht ont été modifiés.

TABLE

Sur la discipline et les alliances 9
Sur diverses façons de philosopher 9
Sur le royaume des idées 10
Protection et exploitation 11
Sur le cours des choses 12
Conversation sur Su 12
Parabole de Mi En-leh sur l'ascension des hautes montagnes 13
Sur les guerres éventuelles 15
Sur le parti 16
Sur le parti 2 17
Sur la pensée 18
Le destin de l'homme 19
Théorie médicale de Kin Yeh 19
Temps de malheur 19
Sur les compromis ou Boire le vin et l'eau dans deux verres 20
Sur les inventions 20
Sur les travailleurs intellectuels 20
Le cours des choses 20
Sur les retournements 21
Sur la thèse de Ka Meh concernant la dépendance de la conscience 21
Sur le cours des choses 22
Sotte utilisation des têtes intelligentes 22
Hostilité des travailleurs intellectuels (*antithétique*) 23
Sur les malfaiteurs 23
[Prise en considération de la perspective] 24
Sur le manque de liberté sous Mi En-leh et Ni En 24
Livre du cours des choses 25
Recherches sur les limites de la connaissance 26
Comparaison de Fan Tse 27
Déclarations du peintre en bâtiments 27
[Définition de la pensée] 28
[Sur les philosophes] 28
Sur les étrangers indésirables 29
Me Ti raconte des histoires de mauvais garçons 30
Intérêt des travailleurs intellectuels à la révolution 30
Exploitation de la terre et des hommes 31
Exploitation de la terre et des hommes 32
Faire sa tâche et laisser la nature faire la sienne 33
Ceux-là peuvent être nuisibles qui se plaignent de certains maux sans en spécifier les causes, qu'on pourrait supprimer 35
Difficulté de reconnaître la violence 36
Prudence dans la conservation des expériences 37
Sur la plus petite unité 38
Sur la responsabilité 39
On ne devrait pas, dans un pays, avoir besoin d'une moralité particulière 40
La vertu de justice 41

Détruire, ce qui veut dire apprendre 42
Sur le langage gestuel en littérature 43
Sur la grande méthode (Difficulté d'écrire l'histoire) 43
Amendement de ceux qui en ont besoin 44
Sur le matérialisme grossier 45
Origine de la philosophie 46
Ne pas fabriquer d'image du monde 47
Faire remarquer un point capital 48
Art de la manœuvre 48
Violer les règles du jeu 48
Sur la considération (Suppression de l'orgueil de classe) 49
Sur la considération (Nécessité de la considération) 49
La voix de Mi En-leh 49
Nombreuses façons de tuer 50
Sur l'attrait de ce qui est difficile à comprendre 50
Réputation de Ni En 51
Proposition de Me Ti concernant le surnom de Ni En .. 51
Ceux qui aiment se font une certaine image les uns des autres 52
Détresse des vieux 52
Sur la crainte de la mort 52
Sur le caractère périssable des choses 53
Sur l'égoïsme 53
Changer de moyens 54
Comment traiter les systèmes 55
Comment défendre son honneur 55
Sur le comportement de l'individu 56
Commettre et subir l'injustice 56
[Responsabilité et faute de l'individu] 56
Sur les manières des homosexuels 57
Dissimuler ses défauts 57
[Sur l'infidélité de la femme] 58
La grande méthode 58
L'art de mettre le point final à son enseignement 58
Nombreuses conditions nécessaires pour la révolution .. 59
Sur la personnalité 59
Condamnation des éthiques 59
Sur l'humour 61
Contre les conseils tyranniques 62
Bonté 62
Les disciples de Me Ti ne reconnaissent plus leur maître 63
Sur la justice 65
[Tâche du travailleur] 65
[Parti pris et objectivité] 66
Réduits à vivre de charité 66
Sur la peinture et les peintres 66
Méfiance justifiée 67
L'espèce humaine est-elle née du mucilage primitif ? 67
Liberté 68
[Fierté] 68
Me Ti parle de la ruse 69

Paix et guerre 70
Sur l'égalité 70
Sur le repos 70
Appel au nationalisme 71
Le nationalisme des pauvres 71
Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes 71
Kien Leh parle des associés 72
Kien Leh parle des soldats polis 72
Formation universelle des hommes 72
Le culte de Ni En 73
[Renonciation à un trône] 73
Ordre et désordre 73
Sur l'égoïsme 74
Les devoirs de l'individu 74
La grande méthode 74
Me Ti partisan de Ni En 76
Ce que les travailleurs intellectuels entendent par liberté 77
La grande méthode 78
Sévérité de Me Ti 79
Me Ti et l'éthique 79
Sur les exercices physiques 80
Comparaison 80
[Idées dangereuses] 80
Le gouvernement comme réalité dialectique 81
Vivre selon la grande méthode 81
La vie et la mort 81
Le médecin apolitique 82
Sur l'art de mauvaise qualité 83
L'édification de l'ordre dans un seul pays 83
Une des erreurs de Me Ti 84
Routine 84
Sur le doute 84
S'occuper de morale 85
La contradiction 85
Ka Meh parle de la réalisation du grand ordre 87
[Fidélité compréhensible] 87
Sur la transformation des rapports de production 88
Sur l'art pour l'art 89
Me Ti parle du principe de la lutte pacifique 89
Le vieux neuf 90
Vous devez construire votre vie 90
Relations des Etats entre eux 90
L'individu aussi a son histoire 91
Mi En-leh pris en flagrant délit d'argumentation fausse 91
Croire et savoir 92
Il est plus facile de dire le croyable que le vrai 92
Mauvaises habitudes 93
Sur la mort 93
Conseil de Me Ti 93
Demande toujours : comment s'instruire ? 93
Mi En-leh disait : il faut être aussi radical que la réalité 94

Ce que Me Ti n'aimait pas 94
« Beau comme la vérité » 94
Sur le contrôle des mouvements du cœur 94
Catalogue des concepts 95
Sur les pays producteurs de vertus particulières 96
Le paysan et les bœufs 97
Quand les vices sont-ils en honneur ? 97
Situations qui rendent nécessaires des vertus particulières 97
Le pays qui n'a pas besoin de vertus particulières 98
Sur les pensions d'Etat attribuées aux écrivains 98
Faire cadeau d'un cadeau 99
[Sur le camouflage des crimes d'Etat] 99
Les procès de Ni En 100
Théorie de To Tsi 101
Les contradictions dans Su 102
Rêve de Kin Yeh à propos des examens à faire subir aux artistes 102
Dangers de l'idée du cours des choses 103
Une des plus grandes prouesses des classiques 104
Les proclamations du grand ordre 104
Sur la grande méthode 104
Scepticisme de Me Ti 104
Réaliser le grand ordre 105
Sur la division du travail 105
Sur la productivité des individus 106
La représentation populaire dans le monde bourgeois 106
Sur la démocratie 107
Conviction (*nouveau sens du mot*) 107
Fin de Ro Pi-yeh 107
Sur la terreur 107
Comment s'épuise la confiance 108
L'artiste importun 108
La grande méthode (Philosophie de la nature) 109
La grande méthode (Sur les concepts) 110
Catalogue des concepts 111
La constitution de Ni En 112
Le culte de Ni En (2) 112
L'absence de liberté dans Su 112
Les faiblesses des collaborateurs 113
Avis du philosophe Ko sur l'édification de l'ordre dans Su 113
Les procès de Ni En 114
Pouvoir absolu de Ni En 114
Edification et détérioration sous Ni En 115
Sur l'Etat 116
Sur le commandement 117
Sur les lois 117
L'espace courbe 118
Le poids de la lumière 118
Libération et liberté 119
Sur le pays de Wei et l'incapacité de Yen à maintenir la discipline 120

Sur la formation d'unités contradictoires 120
Pourquoi le régime ne fut pas renversé 121
Peuple et régime en temps de guerre 121
Vivre à la troisième personne 122
Plutôt approuver les fautes que les justifier 122
La police de Su 122
Il faut socialiser les expériences 123
Ouvriers et classe ouvrière 123
Indications pour l'individu 123
Sur la nécessité de se considérer soi-même historiquement 123
Le principe d'inégalité dans la grande méthode 124
Ka Meh et Fu En philosophes 124
Qu'est-ce qui est beau ? 125
Prix du coton 125
A propos de ceux sur qui on ne peut compter 126
Démonstration que les crimes de Hi Yeh comportaient une part de raison 126
Deux formes d'intelligence 127
Intelligent, bon, brave 127
Sur la dialectique (Quand la grande méthode est-elle née ?) 127
Sur le meurtre 128
Les artistes peuvent-ils lutter ? 129
Le mauvais fonctionnaire 129
La doctrine de Hi Yeh et la jeunesse 129
Sur le succès 130
La chose en tiers 130
Faut-il affronter les philosophes en philosophes ? 130
Sur l'oppression 131
Utilité des changements de dénomination 131
Pain et travail 131
Sur le caractère indispensable des dirigeants de l'économie 132
Qui exige trop peu exige parfois trop 132
Les disciples de Ka Meh ont réponse à tout 133
Exercices intellectuels 133
Ce qui décide 134
Sur les opinions vulgaires 135
Serais-tu prêt à tout ? 135
Mi En-leh décrivait ses disciples 135
Sur la lecture des livres 135
[Vie des maîtres] 136
[Comment boire le thé ?] 137
De la nécessité d'interroger les idées comme on interroge les outils 137
Fondement des idées 137
Des choses restaient à faire 138
Des choses restaient à faire 138
Les classiques et leur temps 138
Art 138
Les disciples de Mi En-leh 138
Sur la pitié 139
Sur la boisson 139

Description de villes 140
Idéal d'un homme au temps jadis 140
Me Ti disait : 140
Me Ti disait : 141
L'espace 141
Causalité 141
Sur l'indéterminisme des corpuscules 141
Sur la police 142
Le grand ordre et l'amour 142
Besoins de Mi En-leh 142
La cuisinière doit être capable de gouverner l'Etat 142
[Le succès des maîtres] 143
Kin Yeh racontait : 143
Egalité d'âme et amour 143
Une proposition 144
Beauté et bonheur de Lai Tu 144
Kin Yeh parle de l'amour 144
Comment on s'en tire 145
Conseil de Me Ti 145
Faute de Lai Tu 146
Lai Tu flirte 146
Lai Tu allume le feu 147
Façon de s'exprimer de Kien Leh 147
Eviter de trop grands mots 148
Dire la vérité 148
La vérité 148
La colère provoquée par l'injustice 148
Tu veut apprendre à lutter et apprend à s'asseoir 149
Kien Leh perd Lai Tu 149
Me Ti parle de la mort de Tu 150
Chanson de Kin Yeh sur sa sœur dans la guerre civile .. 150
Kin Yeh disait de sa sœur : 151
Deuxième chanson de Kin Yeh à sa sœur 151
Kin Yeh et sa sœur (2) 152
Kin Yeh et sa sœur (3) 152
Kin Yeh et sa sœur (4) 152
Deuxième poème de Kin Yeh sur sa sœur 153
Kien Leh et l'élève qui était parti 153
Sur la manière de se comporter après une défaillance .. 153
Sur la manière de se comporter après une défaillance (2) 154
L'ombre de Kin Yeh 154
Kin Yeh a des difficultés pour écrire 154
Importunité de Lai Tu 155
La maison que Lai Tu réservait à Kin Yeh 155
Amour de Lai Tu 156
Apprentissage de Lai Tu 156
[Dispute avec Lai Tu] 157
Une production de Lai Tu 157
Valeur de Lai Tu 157

Remarques 159

Inspiré par la doctrine de Mo Tzu — on reconnaîtra aussi dans Me Ti le frère chinois de Monsieur Keuner — ce *Livre des retournements* mêle aux idées fondamentales du vieux philosophe des façons modernes de penser, établissant des rapprochements avec notre passé, notre histoire et notre réalité actuelle. Les choses neuves elles-mêmes, précise Brecht, sont dites « dans le style des écrivains anciens ». Mi En-leh (Lénine), To Tsi (Trotsky), Fan Tse (Anatole France), Fe Hu-wang (Feuchtwanger) et Ko (Korsch, le maître de Brecht), discutent ici de la « grande méthode » : de la dialectique et du comportement dialectique. En Ni En on reconnaîtra Staline. Comme les *Entretiens* d'Epictète, le *Livre des retournements* est un petit manuel de morale. « Me Ti enseignait : le destin de l'homme, c'est l'homme. »

La première édition de *Me Ti* en langue allemande (1965) et en langue française (1968) a servi de base à la présente nouvelle édition.